PALLI





UN PETIT RIEN TOUT NEUF

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

UN

PETIT RIEN

TOUT NEUF

PAR

OSCAR COMETTANT







PARIS
LIBRAIRIE ACHILLE FAURE
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1865

UN

PETIT RIEN

TOUT NEUF.

DIVAGATIONS COSMOGONIQUES.

La création du monde et le paradis terrestre, d'après quelques historiens mystiques. — Adam et Ève. — Leur naissance, leurs amours, leurs habitudes, leur langage, leur blason, leurs chaussures, la hauteur de leur taille et leurs publications littéraires.

La plus vaste de nos bibliothèques ne contiendrait certainement pas toutes les folies qu'on a publiées à propos des diverses religions qui se sont partagé le monde. Le dogme pur et simple n'a jamais suffi à satisfaire certaines imaginations insatiables du merveilleux. Il leur a fallu tourmenter les textes, les amplifier, les dénaturer, les interpréter de mille façons contraires, en les enrichissant d'appendices vraiment dignes des fantaisistes de Charenton.

Telles sont, par exemple, en ce qui concerne notre théologie, les innombrables dissertations dont le paradis terrestre a été l'objet. En voici un rapide aperçu. Il est inutile de dire qu'il n'est pas du tout question des dogmes.

Nous n'y touchons même pas; nous les respectons d'ailleurs comme il faut respecter toutes croyances sérieuses, et nous ne voudrions pas froisser le moins du monde celle de tel ou tel de nos lecteurs.

Et d'abord, se sont demandé d'extravagants commentateurs, dans quel endroit du globe était situé le paradis terrestre? Les saintes Écritures ne s'expliquant que d'une manière vague à ce sujet, les uns sont allés le chercher en Italie, les autres en Basse-Bretagne, ceux-ci dans la froide Suède, ceux-là dans la chaude Afrique; tel rabbin en Asie, et le prophète Joseph Smith à Cincinnati, le pays où l'on tue maintenant les porcs à la mécanique. Je connais un médecin de Nice qui le place à Nice. Emmanuel Gonzalès, qui est propriétaire de quelques centaines d'orangers à Monaco, n'hésite pas à lui assigner cette riante principauté. S'il était consulté, M. Régnault, l'architecte du féerique Arcachon, le fixerait, j'en suis sûr, au bord de cette plage aimée.

Ce qu'il y a de positif, c'est que, suivant l'Écriture, le paradis terrestre ou *Éden*, — qui en hébreu veut dire volupté, bien-être incomparable, délices,—était partagé en quatre branches. D'après cette indication très-insuffisante, un certain nombre de docteurs juifs ont cru pouvoir déterminer le lieu qui vit naître nos premiers parents. Ces docteurs placent l'Éden entre l'Euphrate (première branche), le Tigre (seconde branche), le Phase (troisième branche), et l'Araxe (quatrième branche). C'est, on peut le dire, s'accrocher aux branches. Elles sont d'autant plus fragiles, ces branches sacrées, que quelques savants hébreux et certains Pères de l'Église chrétienne eux-mêmes assurent que les livres attribués à Moïse sont rédigés dans un style allégorique.

Les écrits laissés par la célèbre école judaïque d'Alexandrie ne permettent pas, d'après Clavel, de concevoir le moindre doute à ce sujet. Philon, un de ses plus illus-

tres chefs, a composé deux traités intitulés *Allégories*, dans lesquels il rapporte au sens figuré l'arbre de vie et les autres assertions de la Genèse.

Un homme qui passe pour le plus savant des rabbins, Maimonides, a traité le même sujet :

« On ne doit, dit-il, ni prendre à la lettre ce qui est écrit de la création dans les livres, ni s'en former l'idée qu'en a le commun des hommes. Autrement nos anciens sages ne nous auraient pas recommandé avec autant de soin d'en cacher le sens et de ne pas lever le voile allégorique qui cache les vérités qui y sont contenues. Pris à la lettre, cet ouvrage donne les notions les plus absurdes et les plus extravagantes sur la Divinité. Quiconque en devinera le vrai sens doit bien se garder de le divulguer. C'est une maxime que répètent tous nos sages, *surtout en ce qui touche l'œuvre des six jours*. Il est possible que par soi-même, ou à l'aide des lumières d'autrui, quelqu'un parvienne à en pénétrer le sens; alors il doit se taire, ou, s'il parle, ne s'exprimer qu'obscurément, ainsi que je le fais moi-même en ce moment, laissant le reste à deviner à ceux qui peuvent me comprendre. »

Excellent rabbin! On ne saurait en effet s'exprimer plus obscurément qu'il ne le fait, et on s'explique difficilement le soin pieux que prenaient les anciens dépositaires des vérités divines à cacher le sens de ces vérités. Il semble au contraire qu'ils eussent dû s'appliquer à le rendre clair pour tous. Mais la clarté ne fut jamais le défaut des dépositaires des vérités éternelles de tous les temps et de tous les pays. Ne voyons-nous pas un oratorien français, mort en 1783, le R. P. Bertier, désespérant de mettre d'accord sa raison et ses croyances religieuses avec les textes de l'Ancien Testament, prétendre dans son *Histoire des premiers temps du monde*, que pour bien saisir le sens de la Genèse, il fallait la lire à rebours?

Qu'on la lise régulièrement ou à rebours, par les côtés

ou en commençant par le milieu, l'orthodoxie faisant un devoir de prendre à la lettre la Genèse, les jésuites crurent devoir entrer dans les détails les plus curieux touchant l'œuvre des six jours. J'ai sous les yeux un livre écrit en polonais, *les Jésuites en Pologne*, dans lequel sont rapportées quelques-unes des questions posées publiquement par les Pères de la célèbre compagnie à leurs élèves du *collegium nobilium* de Vilna.

Nous sommes en l'an de grâce 1756. Les nobles élèves, entourés de leurs familles et des notables de la ville, attendent qu'on les interroge. Attention! le moment est solennel, et les questions sont de l'ordre le plus élevé.

1re *question*. A quelle époque le monde a-t-il été créé? Est-ce au printemps, est-ce en automne?

2e *question*. Où était le paradis? Est-il toujours à la même place?

3e *question*. Était-ce un vrai serpent qu'il y avait dans le paradis?

4e *question*. Dites-nous ce qu'était l'arbre du bien et du mal?

5e *question*. Par quelle cause la durée de la vie humaine était-elle plus longue avant le déluge?

6e *question*. Y a-t-il eu plusieurs déluges?

7e *question*. Comment Dieu a-t-il pu, après le déluge, placer l'arc-en-ciel dans le ciel comme signe qu'il ne punirait plus les hommes, puisque l'arc-en-ciel se montrait avant le déluge?

Pour répondre à la question si grave : Le monde a-t-il été créé au printemps ou en automne? les élèves du *collegium nobilium* ont dû consulter les deux volumes publiés en 1686 sous ce titre : *Histoire du monde*. Ils y auront vu les différentes opinions de certains théologiens sur ce point. « Quelques-uns inclinent, dit l'auteur de l'*Histoire du monde*, à croire que ce fut au printemps que fut formé le monde, puisque c'est au printemps que tout naît dans

la nature. D'autres affirment que notre globe fut terminé par le créateur un vendredi, le 6 septembre, à quatre heures de l'après-dînée. »

Je ne sais pourquoi, entre ces deux opinions également respectables, je penche pour la dernière. Il me plaît de supposer que la confection de notre globe a été terminée le 6 septembre à quatre heures de l'après-dînée. Je regrette seulement qu'on ne nous ait pas dit quels étaient les personnages qui se trouvaient après dîner en ce moment.

Le chevalier Revel, envoyé de Sardaigne à la Haye au commencement de ce siècle, s'occupait non-seulement de diplomatie, mais encore de théologie, à ses moments perdus. Pendant quelque temps il crut peut-être, lui aussi, que le monde avait été terminé le 6 septembre dans l'après dinée; mais, ayant de nouveau réfléchi sur ces matières si graves, il conclut que le monde n'avait pas été terminé ce jour-là, car le créateur était mort avant de l'avoir achevé. Il fit part de cette découverte à Benjamin Constant, qui en parle dans une lettre récemment publiée, dont voici un pasage :

« Le chevalier de Revel, envoyé de Sardaigne à la Haye, prétend que Dieu, c'est-à-dire l'auteur de nous et de nos alentours, est mort avant d'avoir fini son ouvrage; qu'il avait les plus beaux projets du monde et les plus grands moyens; qu'il avait déjà mis en œuvre plusieurs des moyens, comme on élève des échafauds pour bâtir, et qu'au milieu de son travail il est mort; que tout à présent se trouve fait dans un but qui n'existe plus, et que nous, en particulier, nous nous sentons destinés à quelque chose dont nous ne nous faisons aucune idée; nous sommes comme des montres où il n'y aurait pas de cadran et dont les rouages, doués d'intelligence, tourneraient jusqu'à ce qu'ils fussent usés, sans savoir pourquoi et se disant toujours : Puisque je tourne, j'ai donc un but. Cette idée

(c'est Benjamin Constant qui continue de parler) me paraît la folie la plus spirituelle et la plus profonde que j'aie ouïe. »

Cette spirituelle folie a bien pu naître dans l'esprit du chevalier Revel après la lecture de certains commentaires dus à certains rabbins, dans lesquels il est dit que Dieu avant la création définitive de l'univers, s'occupait, soit pour se distraire, soit pour essayer ses forces et se faire la main, à bâtir divers mondes dont il ne paraissait pas satisfait, et qu'il détruisait aussitôt.

Ces charmants rabbins ne disent pas de qui ils tiennent d'aussi précieuses confidences, et c'est peut-être une raison de plus pour qu'on les ait crus sur parole. D'autant que ces inventions n'avaient pas le sens commun. *Credo quia absurdum*, disait courageusement saint Augustin.

Mais la création du monde nous retiendrait trop longtemps si nous voulions suivre les commentateurs de l'espèce qui nous occupe. Sautons donc à pieds joints pardessus les trois cents in-folio qui traitent de cette matière, et passons à la création d'Adam et d'Ève, toujours suivant les théologiens, que seuls je consulte.

D'après le Talmud, qui, on le sait, renferme le corps de droit civil et religieux des Juifs, Adam fut marié à Ève sept heures après sa naissance à lui, et six heures seulement après sa naissance à elle. Voilà certainement des époux bien précoces. Mais déjà, après six heures de sa naissance, notre coupable mère avait des instincts de coquetterie qui ne présageaient rien de bon. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Dieu, suivant les talmudistes, se plut à favoriser les instincts dangereux de cette femme, qui, mieux conseillée, n'eût peut-être pas entraîné le monde à sa perte. En effet, il est dit dans le livre des Juifs, que Dieu, avant de présenter Ève à son époux, *l'avait frisée coquettement.* Ainsi le Tout-Puissant n'aurait pas dédaigné de se faire coiffeur. O divagations humaines!

Adam, en hébreu, signifie terre rouge : d'où quelques théologiens ont conclu que notre premier père fut formé de terre rouge. Ils ne disent pas s'il le fut après dîner et au mois de septembre. Ce qu'assure un jésuite du dix-septième siècle, le père Jacques Julien, c'est qu'Adam avait vu distinctement Dieu le modeler en lui donnant la vie. « Adam, dit le savant jésuite dans ses *Annales ecclesiastici*, put voir les mains divines façonner son corps. »

Quelle singulière émotion dut éprouver notre honorable aïeul, en se sentant ainsi, avant d'exister, pétri par le divin sculpteur ! Aussi Mlle Bouvignon, célèbre medium du dix-septième siècle, a-t-elle soin dans ses révélations spirites de nous apprendre que Dieu, craignant pour la vue d'Adam l'effet de sa gloire incomparable et lumineuse, ne lui fit point d'yeux. D'après cette demoiselle dont les paroles furent pour beaucoup de personnes, d'ailleurs fort estimables, d'incontestables vérités, le corps d'Adam apparaissait plus pur et plus transparent que le cristal. Il était d'une légèreté sans égale et volait presque comme les hommes qui, après leur mort, iront habiter la planète Jupiter. C'est l'avis de M. Sardou, lequel ne se contente pas d'écrire des pièces très-amusantes et entretient, pour se distraire, des relations suivies avec l'âme des trépassés. Mlle Bouvignon a la bonté d'entrer sur notre premier père dans des particularités étranges qu'il nous faut passer sous silence. Il n'y a que les demoiselles medium pour vous dire de ces choses-là. Ce que nous pouvons écrire des relations de cette pythonisse ultra-mystique, c'est qu'Adam avait deux nez, qu'il portait les cheveux courts, comme Titus, qu'il avait la lèvre de dessus couverte d'un petit poil, que tous ses mouvements rendaient des harmonies admirables et qu'il pondait comme les poules cochinchinoises. Mlle Bouvignon ne dit pas si Ève en faisait des omelettes pour les besoins du ménage.

Quoi qu'il en soit, le Tout-Puissant mettant la main à la

pâte pour faire un homme, devait le faire incomparablement beau sous tous les rapports. Adam avait cent vingt-trois pieds neuf pouces de haut; Ève, plus mignonne, mesurait cent dix-huit pieds neuf pouces trois quarts; Noé, qui marque le commencement de la dégénérescence de notre espèce, était descendu à cent trois pieds; Abraham, c'est pitoyable à constater, n'avait que vingt-sept pieds; Moïse, plus frêle encore, atteignait à peine à la hauteur de 13 pieds; Alexandre le Grand était un bambin de six pieds et Jules César, je rougis de le dire, ne dépassait pas la hauteur de cinq misérables petits pieds.

Ces chiffres nous sont garantis par un académicien, — c'est tout dire, — l'orientaliste français Henrion, qui avait entrepris sur les poids et mesures des anciens un long travail que la mort de cet immortel a malheureusement interrompu.

Ce n'est pas tout qu'être bel homme, il faut aussi cultiver son esprit. Adam le cultiva si bien, qu'il put, sur l'histoire naturelle, en remontrer aux anges. Et certes ce n'est pas chose facile, les anges, d'après certains théologiens, connaissant les diverses espèces d'animaux aussi bien et mieux que M. de Buffon.

Il paraîtrait, suivant quelques docteurs, que les anges, d'humeur aristocratique, ne parlaient généralement d'Adam qu'avec un dédain marqué. Cette morgue déplut à Dieu, qui, voulant donner aux anges une leçon d'humilité, fit défiler devant eux un nombre infini de bêtes. Les anges ne purent en nommer que quelques-unes. Adam, lui, les nomma toutes. Ce fut un beau succès.

Peut-être même leur parla-t-il, car les animaux parlaient dans ce temps-là. En effet saint Basile dit quelque part, dans les trois volumes in-folio qui forment ses œuvres complètes, que le paradis terrestre était peuplé de bêtes qui discouraient entre elles et discutaient sensément. Il est vrai qu'avant saint Basile, Platon dans sa poli-

tique parlait du langage des bêtes. Josèphe en parle aussi, et tout le monde sait que l'ânesse do Balaam discourait comme un *speacher* anglais.

Ce qui paraît certain à saint Basile semble presque ri dicule à bon nombre de rabbins, lesquels en revanche n'hésitent pas à affirmer que les anges ne sont les aînés d'Adam et d'Ève que de vingt-quatre heures. Moïse ne s'expliquant pas sur le temps où naquirent ces êtres célestes, il était bien naturel que les docteurs suppléassent à ce silence fâcheux. Donc, les anges furent créés par Dieu le second jour de la création, et immédiatement convoqués en conseil sous la présidence du Tout-Puissant. Dieu fit part aux anges de son intention de créer l'homme, et demanda leur avis à ce sujet. Comme dans toutes les assemblées les avis furent partagés.

Les anges de la gauche, prévoyant peut-être ce que serait notre espèce, désapprouvaient fort ce projet de création, d'ailleurs inutile. Et ici, comme cela est arrivé depuis si souvent sur la terre dans nos assemblées politiques, la gauche avait raison. Les anges de la droite, soit complaisance pour le pouvoir, soit horreur systématique de tout ce qui est opposition, déclarèrent l'idée excellente et votèrent sans discussion le projet. Le tiers parti des célestes membres se rangea du côté de la majorité, tout en faisant des réserves. Elle déclara (je ne saurais trop répéter que je ne suis ici que l'écho de plusieurs docteurs juifs) que l'homme n'était nullement indispensable dans la création, et que d'ailleurs il pécherait par complaisance pour sa femme. Dieu, après avoir écouté les séraphiques orateurs, décida qu'il ferait l'homme, qu'à la vérité ce dernier pécherait, mais que les anges pécheraient aussi.

Je voudrais bien savoir ce que l'homme eût décidé sur sa propre création, si Dieu l'avait consulté. En présence de tous les maux, de toutes les sottises, de toutes les niaiseries, de toutes les injustices qui affligent notre pauvre

espèce, et eu égard aux courts instants de bonheur que nous avons sur cette terre, aux difficultés sans nombre, d'après la foi elle-même, de mériter le paradis, et à la perspective atroce d'être précipité pour l'éternité dans l'enfer, il est douteux, selon nous, que l'homme eût consenti à vivre[1]. Mais il fut créé sans avoir été consulté, et ce sont les anges qui décidèrent de son sort, à ce qu'il paraît.

Nous savons qu'Adam s'entretenait familièrement avec Ève, et que cette dernière tint avec le serpent tentateur de longs et intéressants discours. Quelle langue parlaient-ils ? Etait-ce l'hébreu, le latin, le sanscrit, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le français, l'auvergnat, ou bien une des autres langues, qui, d'après M. Balbi, ne s'élèvent pas à moins de cinq mille huit cent soixante ? Cette question, à laquelle nous serions embarrassé de répondre, n'embarrasse nullement certains théologues amateurs, que je soupçonne fort d'avoir comme Mlle Bouvignon et l'auteur des *Vieux Garçons*, collaboré avec les esprits frappeurs. Ces amateurs distingués ne doutent pas que ce soit le samaritain. Pourtant j'ai lu, dans un livre sur les antiquités bretonnes, que c'était le bas breton.

L'auteur donnait pour preuve de la vérité de cette assertion que, Ève ayant failli s'étrangler en avalant la pomme, Adam, qui était plein d'attention pour sa femme, lui dit : *Ev !* ce qui en bas breton signifie : *Bois !* Ève but et ayant heureusement avalé, dit *Atam!* ce qui se traduit par *quel morceau !*

Suivant l'auteur plus ou moins docte de *El mundo*

1. Au dix-septième siècle, un écrivain mystique écrivit, sur les occupations de Dieu avant la création, un opuscule auquel on ne refusera pas le mérite de l'originalité, à défaut de sens commun. Cet opuscule a été imprimé, pour la première fois, croyons-nous, dans la *Revue rétrospective* (juin 1834). L'auteur conclut en disant : « Avant la création du monde, Dieu faisait et ne faisait rien. » O mystiques mystificateurs, voilà bien de vos raisonnements.

primitivo, don J.-B. Erro, c'est le basque que notre père Adam parlait, et non pas l'auvergnat ni le bas breton. Ce n'est point l'avis des Persans lettrés, qui répugnent à croire que le serpent parlât la langue des hommes. Il leur semble aussi que l'ange Gabriel devait se servir d'un langage particulier. Après avoir bien réfléchi, ils conclurent qu'Adam et Ève parlait le persan, qui, d'après les Persans, est la plus belle langue du monde.

Godefroi Henselius, dans sa *Synopsis universæ philologiæ*, donne l'alphabet d'Adam, qui selon lui parlait une langue très-belle et très-riche, mais oubliée aujourd'hui. Il fait connaître aussi l'alphabet de la langue des anges, dont les mauvais, s'il faut en croire l'auteur des *dissertations sur l'origine et l'occupation des êtres intellectuels*, ont été changés en chevaux, en chiens, en lions, etc.; lesquels, nous l'avons vu plus haut, parlaient dans l'Éden. Qui lui a dit cela? Est-ce le Hollandais Wer, qui prétend que les anges déchus consacrés à la garde de l'enfer forment six mille six cent soixante-six légions, commandés par soixante maréchaux diaboliques! Est-ce le jésuite Gabriel Henao, qui passant du royaume de Satan dans celui du Père éternel, nous montre les anges restés fidèles à la voix du créateur, « habillés en femmes, les cheveux frisés, chantant avec des femmes véritables, coiffées de rubans comme en cette vie, avec leurs petits mignons d'enfants, ce qui sera vu avec un grand plaisir?

Quel que soit du reste l'alphabet dont se servaient les anges et les démons, Dieu lui-même et les animaux du paradis terrestre, la langue n'est que l'instrument de la pensée, et c'est du génie littéraire d'Adam qu'il me faut vous entretenir maintenant.

Ce charmant esprit composa deux forts volumes, juste ce qu'il faut pour pouvoir être admis comme membre de la société des gens de lettres, d'après les statuts de cette utile société. Un de ces volumes traite de la création, l'autre

du Créateur, avec qui Adam avait l'immense avantage de s'entretenir familièrement.

Que sont devenus ces livres, qui feraient à cette heure la fortune d'un libraire? Hélas! ils ont été perdus. Toutefois pas entièrement, s'il faut en croire plusieurs rabbins, lesquels attribuent au premier homme le quatre-vingt-douzième psaume de David, commençant par ces mots: « C'est une belle chose que de célébrer l'Éternel et de « psalmodier ton nom, ô souverain! »

C'est aussi une belle chose que les commentaires.

D'après une chronique d'origine musulmane, les deux forts volumes qui nous occupent étaient enfermés dans un coffre imperméable quand survint le déluge. Le coffre surnagea, et les deux forts volumes furent sauvés Qui les trouva? Ce fut Abraham. Étant allé au pays des Sabéens, il vit le coffre à moitié recouvert de sable. Ramasser cet objet, l'ouvrir, parcourir les manuscrits et reconnaître l'écriture d'Adam, fut pour Abraham l'affaire d'un instant. La chronique musulmane ajoute que ce patriarche admira la science de notre père commun et son style facile et coloré; mais elle ne dit pas ce que sont devenus ces précieux autographes.

Nous ne saurions tarder plus longtemps à vous donner l'opinion des commentateurs sur le fameux arbre de science. La Genèse ne s'expliquant pas sur l'essence du célèbre végétal, les imaginations mystiques de tous les temps ont brodé sur ce thème favori une infinité de variations.

Ce sont les écrivains normands qui parmi nous ont sans doute propagé l'opinion que l'arbre adamique était un pommier. En Grèce, où la figue abonde, ce même arbre passe pour être le figuier. En Italie, c'est l'oranger; en Bourgogne, c'était la vigne; en Picardie et dans l'Ile-de-France, le cerisier l'emportait. Montmorency a dû être de cet avis, tandis qu'à Montreuil on devait incliner pour le pêcher. J'ai entendu soutenir par un nègre, au Brésil,

que l'arbre du bien et du mal était le bananier, parce que dans un même régime de bananes il y en a de bonnes et de mauvaises.

Mais de tous les objets qui ornaient le paradis terrestre, c'est le serpent tentateur qui a le plus excité la verve des écrivains mystiques. Le serpent étant par lui-même médiocrement sympathique à notre espèce, quelques docteurs sont disposés à croire que, pour séduire la compagne d'Adam, l'ange des ténèbres déguisa sa nature. Ainsi fit autrefois le grand Jupiter qui, craignant d'éveiller les justes scrupules de Léda s'il se montrait à cette jolie créature sous sa forme ordinaire, prit, comme on sait, le plumage et les allures d'un cygne singulièrement téméraire.

Les écrivains mystiques qui croient à la transformation du serpent en un animal moins antiphatique à la femme, n'ont point convaincu d'autres écrivains également mystiques, lesquels affirment que le serpent n'usa d'aucun déguisement, qu'il ne mit pas même un faux nez pour pousser notre aïeule au péché de désobéissance. Cette opinion très-répandue à une époque, donna naissance à une société curieuse d'hérétiques dont saint Épiphane fait mention.

La faiblesse de nos premiers parents inspira à Bayle les réflexions suivantes :

« Il faut avouer que les deux têtes à qui Dieu avait don-
« né en dépôt le salut du genre humain le gardèrent si
« mal que rien plus : ils livrèrent la place à l'ennemi
« presque sans combat, et au lieu de se battre pour un si
« précieux dépôt, autant que l'homme pécheur se bat
« pour sa religion et pour sa patrie, *pro aris et focis*, ils
« ont fait moins de résistance qu'un enfant à qui l'on veut
« ôter sa poupée. »

Nous savons qu'Adam et Ève se marièrent l'un à l'âge de sept heures, l'autre à l'âge de six heures. Peut-être ne seriez-vous pas fâché d'apprendre à quelle heure la jolie frisée de 118 pieds 9 pouces 3/4 fut tentée par l'esprit

des ténèbres. Quelques historiens, généralement bien informés, affirment que ce fut le lendemain de ses noces.

Relativement à ces mêmes noces, et bien qu'il ne faille jamais s'immiscer dans les affaires de ménage, saint Jérôme assure qu'Adam n'a épousé Ève que lorsqu'ils eurent été chassés du paradis.

Toutefois saint Jérôme est sur ce point en contradiction avec un grand nombre de théologiens juifs et chrétiens. Quelques-uns de ces commentateurs disent qu'Adam épousa notre aïeule dès qu'elle vint au monde, tandis que d'autres assurent que les noces du premier couple ne furent célébrées que cent ans après leur jugement par Dieu et leur exil du paradis terrestre pour un pays resté inconnu des géographes.

Mais en voici bien d'une autre ! Un savant théologien, qui écrivait en latin des livres épais et lourds comme des pierres de taille, Isaac de la Peyrère, s'évertue, dans un in-folio imprimé en 1655, à prouver qu'Adam n'est point, comme on l'a cru trop longtemps, le premier homme du monde. M. Lalanne, qui a lu cet in-folio pour lui et pour moi, dit :

« Dans cet ouvrage, Isaac de la Peyrère prétendit prouver qu'il y avait eu deux créations d'hommes, la première le sixième jour de la création du monde (fut-ce aussi après dîner?) ; la seconde, longtemps après, quand Dieu créa Adam pour être le père des Juifs. »

Ceux qui embrassèrent cette opinion furent appelés les *préadamites*. Dans l'exposé de sa doctrine, de la Peyrère — ou Perreyre — cite des faits attribués aux Égyptiens et aux Chaldéens, et l'opinion des rabbins — toujours des rabbins ! — qui parlent d'un monde antérieur à celui dont il est question dans Moïse.

Pour des inquisiteurs zélés, toujours charmés de jouer en ce monde le rôle attribué aux diables dans l'enfer, de brûler, de torturer, de faire souffrir de mille façons les

hérétiques, de la Peyrère était une pièce de choix. Ils s'emparèrent de sa personne, le torturèrent quelque peu pour lui faire avouer ce qu'il n'avait jamais cherché à nier à personne, et le condamnèrent à être brûlé vif. Ce pauvre diable fut très-heureux d'échapper aux inquisiteurs en abjurant aux pieds du pape Alexandre VI ses idées cosmogoniques. Contrairement à ce qu'il avait prêché, il déclara que tous les peuples différents des Hébreux sont descendus d'Adam, et non point d'un autre homme; que le péché d'Adam leur a été à tous bel et bien communiqué; que le déluge a été universel, et qu'il était absurde d'avoir un instant pensé que les eaux n'avaient recouvert que les pays habités par la race d'Adam. De la Peyrère pensait qu'on ne vit qu'une fois, et que la flamme des bûchers orthodoxes est une vilaine mort.

Avant la secte des préadamites florit celle des *adamites*, dont je ne serais pas étonné qu'il y eût encore quelques représentants en Amérique, le pays adoptif de toutes les croyances. Il fallait pour être adamite, avant toute autre chose, n'être pas frileux. En effet, pour imiter l'innocence du premier couple avant qu'il eût péché, les adamites priaient nus dans leurs églises, qu'ils appelaient *paradis*. Je me plais à penser que ce paradis était chauffé en hiver.

Les adamites ne se mariaient point, car, suivant eux, ce sacrement n'eût jamais été institué si Adam et Ève n'eussent point désobéi à Dieu. Cette folie se propagea dans le deuxième siècle de notre ère. On la dut à Prodicus, disciple de Carpocrate.

Et, maintenant, Adam était-il noble ou vilain? Jean le Féron, avocat du parlement de Paris au seizième siècle, ne se borne pas à affirmer qu'Adam était noble, il fait plus, il retrouve son blason. Et Jean le Féron devait s'y connaître, car Lacroix du Maine dit de lui qu'il est « un des plus curieux et des plus diligents hommes de France pour la recherche des maisons nobles et des armoiries. »

Lalanne, dans ses *Idées bizarres et singulières*, nous apprend que les armes d'Adam se composaient, d'après le Féron, de trois feuilles de figuier. « Et comme je lui demandois, dit Pasquier dans une de ses lettres, pourquoi il les lui avoit attribuées, il me répondit que c'estoit pour autant qu'après avoir mangé du fruit de science, Adam s'estoit couvert d'une feuille de figuier; et sur ce point il bastit quatre ou cinq gros tomes et grands volumes, figurés selon son opinion. »

Noble ou roturier, Adam ne put marcher longtemps sans souliers après qu'il eut été chassé du paradis.

Cette idée devait nécessairement éclore dans le cerveau d'un cordonnier. Aussi Lalanne parle-t-il d'un cordonnier amiénois qui, en 1615, publia un traité *de calceo antiquo*, où, faisant l'histoire des chaussures, il remonte jusqu'au commencement du monde. Ce savetier mystique prétend qu'Adam tailla les premières bottes dans des peaux de bêtes tannées, d'après un procédé qu'il tenait de Dieu lui-même. Ainsi les uns ont fait de l'Être suprême un coiffeur, et d'autres un bottier! Quand donc les hommes consentiront-ils à ne pas reporter à Dieu les divagations de leur pauvre cervelle?

Maintenant que nous avons fait connaître l'opinion des auteurs excentriques qui ont traité à leur manière la vie privée d'Adam, d'Ève et du serpent dans le paradis terrestre, il ne nous reste plus qu'à raconter, d'après les mêmes autorités, ce que devint le premier homme après sa mort.

Barcapha, cité par Bayle, rapporte qu'un docteur, fort estimé en Syrie, déclara que ce fut Noé qui recueillit les os d'Adam. Voici dans quelles circonstances : Noé était allé dans les campagnes de Sodome pour y planter des cèdres dont plus tard il bâtit l'arche. Un coup de pioche mit à découvert le squelette d'Adam.

Mû par un pieux sentiment, il ramassa ces os déjà

blanchis par l'action du temps, et les transporta avec lui dans l'arche. Voulant donner à ses trois fils un gage de son estime, Noé leur partagea ces os dès qu'il mit pied à terre. Sem fut le plus favorisé, il eut le crâne.

Les descendants de Sem, s'étant emparés de la Judée, enfouirent cette précieuse relique dans l'endroit même où Noé avait trouvé les dépouilles d'Adam. Un certain nombre d'auteurs, rejetant ce récit comme une fable absurde, assurent qu'Adam a été enterré sur le Calvaire. Qui le leur a dit? Suivant saint Jérôme, c'est à Hébron que reposerait notre très-vénérable aïeul.

Il est beaucoup d'autres détails sur la vie, les usages, les mœurs et les enfants de nos premiers parents qu'il me faut passer sous silence. On ne peut pas tout dire, et il ne faut pas tout dire. L'honnêteté a ses lois qu'on ne saurait braver en français, dit le poëte.

Ces opinions, manifestées par des docteurs, des rabbins de tous les pays et de tous les siècles, apparaissent d'autant plus extravagantes et d'autant plus amusantes aussi que certaines autorités ecclésiastiques regardent, comme nous l'avons dit en commençant, le paradis terrestre et l'histoire du serpent comme une pure fiction.

Origène, qui remplaça saint Clément, son maître, dans la direction de l'école célèbre d'Alexandrie, dit : « C'est une chose avouée de tous ceux qui connaissent les Écritures, que tout y est enveloppé sous le voile de la parabole. »

Saint Augustin abandonne en quelque sorte le Vieux Testament aux manichéens, qui s'inscrivaient en faux contre les trois premiers livres de la Genèse; tandis que Coccegus regarde l'histoire de l'Ancien Testament comme une représentation naturelle, une espèce de programme en action de l'histoire de Jésus-Christ et du christianisme.

« Il est d'opinion, dit le savant auteur de l'*Histoire pittoresque des religions*, qu'on ne peut conserver le sens

littéral des trois premiers livres de la Genèse sans blesser la piété, et qu'il faut absolument recourir à l'allégorie. »

Dans sa *Cité de Dieu*, saint Augustin constate que beaucoup de gens voient une pure fiction dans la séduction d'Ève par le serpent, ainsi que dans le paradis terrestre. D'un autre côté, l'auteur si estimé de *l'Homme*, le très-savant Zimmermann, s'efforce de prouver, par les différentes couches géologiques, qu'il y a eu au moins deux créations animales, à un intervalle de plusieurs milliers d'années l'une de l'autre.

Pauvre raison humaine! si elle est faite de cervelle, la cervelle n'est qu'une brume pesante. « Notre esprit, dit le vieux et toujours excellent Montaigne, notre esprit est un outil vagabond, dangereux et téméraire; il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure. »

Je n'ai jamais été plus persuadé de la sagesse de ces paroles qu'en lisant les doctes et bouffonnes dissertations dont je viens de vous donner quelques extraits.... pour passer le temps et rire innocemment un peu.... si c'est possible.



QUELQUES PAS EN ESPAGNE.

I

LE JOUR DE LA SAINT-JEAN A TOLOSA.

J'avais projeté, au commencement de la belle saison (nous sommes en l'an de grâce 1864), d'aller me guérir à Cauterets des brouillards du Danemark, et je venais d'arriver à Bordeaux lorsque je rencontrai un jeune avocat de mes amis.

« Où allez-vous, me demanda-t-il?

— Dans les Pyrénées.

— Il n'y a plus de Pyrénées, vous devez le savoir, et vous venez en Espagne avec moi.

— Ah! bah! En êtes-vous bien sûr?

— Très-sûr. D'ailleurs je ne vous consulte pas, je vous enlève.

— Et qu'allez-vous faire en Espagne?

— Nous allons assister à la fête patronale de Tolosa; nous allons voir tout ce qu'on ne voit nulle part ailleurs : un peuple qui a conservé sa physionomie originelle au mi-

lieu du nivellement général des races. Et cela dans une ville qui ressemble à un des poëmes d'Alfred de Musset, un poëme en pierres, en clochetons, et en petits balcons si égaux et si bien alignés, qu'ils semblent être rimés comme les vers du poëte. C'est étonnant comme Alfred de Musset a bien peint certaines parties de l'Espagne. Cela tenait probablement à ce qu'il ne les avait jamais vues. Les portraits de femmes surtout sont d'une ressemblance parfaite avec celles que vous admirerez à Tolosa. Sur dix, cinq sont belles à envier, et les cinq autres sont charmantes. En vérité je vous le dis, si la natúre humaine avait, comme les beaux-arts, des salons d'exposition, pas une fille de Tolosa ne serait refusée.

— Je ne crois pas aux règles sans exception.

— Croyez aux exceptions à la règle.. . Allons, c'est convenu; bouclez votre valise et partons.

— C'est bien loin....

— Loin? Il n'y a plus de distances, et l'Espagne est en France depuis que la vapeur est partout. »

La cause de mon jeune avocat était gagnée. Une fois n'est pas coutume. Dix minutes après nous prenions le chemin de fer de Bayonne, qui devait nous porter sur la terre espagnole en traversant des sites ravissants, que je me borne à indiquer du bout de la plume au train de l'express.

En montant en wagon, mon compagnon voulut faire emplette d'esprit; précaution superflue, car, pour paraître spirituel, il n'a certainement pas besoin de l'esprit d'autrui.

Il demanda je ne sais quel journal.

Un voyageur venait d'acheter le dernier.

Légère contrariété de mon jeune ami.

Heureusement le journal que venait d'acheter le voyageur était le *Grand Journal.*

Le fortuné possesseur de cette feuille se trouvait par hasard n'être pas un égoïste. Nous étions cinq dans le

compartiment; il déchira le journal en cinq et nous offrit galamment un morceau à chacun. Nous acceptâmes avec reconnaissance. Chacun de nous plia en quatre son cinquième de journal, et nous pûmes lire à notre aise tant que dura le voyage.

La dernière ville de France que nous laissons sur la droite est Saint-Jean-de-Luz, où le monde des baigneurs va depuis deux ou trois ans promener ses excentriques costumes, comme il le fait depuis plus longtemps à Biarritz. Une partie de Saint-Jean-de-Luz semble sortir de l'eau qui jadis servit de port de refuge à toute une population de hardis corsaires et d'audacieux pêcheurs de baleines.

On a beaucoup parlé des corsaires américains depuis le récent combat, devant Cherbourg, dans lequel *l'Alabama* a été si lestement coulé par la corvette fédérale. Les corsaires de Saint-Jean-de-Luz n'étaient certainement ni moins vaillants ni moins pillards que les écumeurs du Sud.

« Les rois de France, dit un écrivain du seizième siècle, ont toujours beaucoup ménagé les habitants de Saint-Jean-de-Luz, parce qu'ils sont très-belliqueux, notamment sur mer. Leurs nombreux corsaires attaquent et pillent jusqu'aux vaisseaux qui reviennent des Indes. »

Au lieu de ces voleurs de grande route liquide, le port de Saint-Jean-de-Luz ne voit plus glisser sur ses eaux tranquilles et vertueuses que quelques chaloupes nonchalantes qui se balancent endormies sur des ancres rouillées. La mort a passé par là comme elle passe partout tôt ou tard.

Mon ami l'avocat bordelais, qui connaît le chemin de Bayonne à Tolosa comme son Code et mieux encore, m'a montré du doigt la maison qu'habita Louis XIV lors de son mariage dans cette ville.

J'aperçois, courant au pas gymnastique, toute une population de femmes, un panier sur la tête, et chantant à

l'unisson un de ces jolis chants basques dont les accents poétiques m'arrivaient par bouffées mélodieuses dans la rapidité de notre marche. Ce sont les marchandes de sardines qui vont à Bayonne (vingt kilomètres !) débiter leur marchandise.

« Décidément, dit mon compagnon en regardant courir comme des zouaves à la rescousse ces zélées poissonnières, la femme a du bon ! »

Ici nous sommes à Cibourre, le pays classique des *gitanos*, tondeurs de mulets pour leur agrément et mendiants par état. Ils sont nomades, comme vous le savez, errent de village en village, et, lorsqu'ils ne possèdent pas les quinze centimes exigés par l'aubergiste pour leur part de place dans une étroite chambrée, ils vont philosophiquement se coucher dans un ravin ou sur la lisière d'un bois. Heureux mortels ! ils ne connaissent pas, même par ouï-dire, ces petits morceaux de papier que nos concierges, au nom du propriétaire, nous présentent tous les trois mois, le sourire sur les lèvres, comme s'il y avait de quoi rire !

Les gitanos, dont le type et les habitudes ne se sont nullement altérés en traversant les siècles, n'appartiennent à aucun culte et ne reconnaissent aucun gouvernement. Ils se marient entre eux, mais seulement pour un temps limité. Les futurs, entourés de toute la peuplade bohémienne, prennent chacun un pot de grès et le jettent à terre. Les vases se brisent; on en compte les morceaux. Autant de morceaux, autant d'années pendant lesquelles les époux se doivent un amour éternel. Naturellement, selon le degré de tendresse qu'ils ont l'un pour l'autre, ils lancent le vase plus ou moins fort. On a vu des époux d'humeur assez volage pour laisser tomber à leurs pieds le plus doucement possible la cruche providentielle, qui ne se brisait qu'en deux morceaux.

Nous traversons Béhobie, le dernier village français,

en passant le pont jeté sur la Handaye; trois secondes après, nous sommes en Espagne. Saluons! *A qui se habla español.*

Un *padre*, coiffé du chapeau monumental de Basile, accompagne une repentante, coquettement enveloppée de la classique mantille. Elle est jolie, et mon avocat commence à avoir raison. Ses yeux noirs étincellent sous l'étoffe légère, et mon ami prétend, bien à tort sans doute, que la jeune repentante peut bien se repentir de s'être trop tôt repentie.

A ce Basile succède un autre Basile, puis un autre et un autre encore. On croirait que toute la population va jouer *le Barbier de Séville*, et je cherche Figaro puisque j'ai déjà vu Rosine.

Mais tout a changé d'aspect, les choses comme les hommes. Les paysannes espagnoles, attifées pour la fête, ont plus de ressort dans la taille que nos paysannes françaises, et les Castillans ont tous dans le maintien cette fierté théâtrale que nous trouvons affectée, nous autres, et qui leur est toute naturelle.

J'entends, même à travers le bruit de notre convoi en marche, un de ces petits chariots à roues pleines que je vois poindre bientôt dans le lointain. Ces chariots ont l'aspect des charrettes en écorce de citrouille que taillent dans tout le midi de la France les Phidias de dix à douze ans pour y atteler des hannetons pur sang. Les hannetons des charrettes espagnoles sont des bœufs, qui seraient bien malheureux s'ils avaient le sentiment musical.

Peut-on concevoir, en effet, un bruit plus aigu, de plus propre à donner le tétanos, que le bruit causé par le frottement de l'essieu et des roues de ces chariots-Wagner? Ce grincement abominable, qui serait un crime partout ailleurs qu'en Espagne, est ici presque indispensable à cause de l'étroitesse des chemins. Il a pour but de prévenir à une grande distance de l'arrivée d'un chariot. Quand

deux bouviers cheminent en sens contraire, ils sont ainsi avertis réciproquement de leur présence, et celui qui monte, quand le terrain est en pente, prend alors ses précautions pour laisser passer l'autre.

Comme tous ceux qui ont voyagé en Espagne, Alexandre Dumas a eu les oreilles déchirées par le bruit de ces chariots. Il en parle, mais sans savoir que ce bruit agaçant est obtenu volontairement par des gens qui, évidemment, n'hésiteraient pas à donner sur cet enragé miaulement la préférence à une symphonie de Beethoven.

« Les roues miaulaient, dit-il, faute d'être suifées, le conducteur aimant mieux sans doute mettre la graisse dans sa soupe. Ce bruit s'entend d'une demi-lieue et ne déplaît pas aux naturels du pays. Ils ont ainsi un instrument de musique qui ne leur coûte rien, et qui joue de lui-même, tout seul, tant que la route dure. Cela leur semble aussi harmonieux qu'à nous des exercices de violoniste sur la quatrième corde. »

Nous arrivons à Béhobie, quartier général de tous les contrebandiers de France et de Navarre. Les contrebandiers sont ici des gens estimés et aimés des populations, dont ils font la fortune en essayant de faire la leur. Quelle étonnante industrie que celle de ces *négociants*, comme on les appelle en Béhobie, et que de ressources d'imagination ils déploient dans l'exercice de leur profession! Je ne les ai pas vus à l'œuvre, et je le regrette; mais M. Hennebert les a suivis dans leurs *travaux* et m'a mis au fait.

La profession de contrebandier serait certainement une des plus agréables qu'il serait donné à l'homme d'exercer ici-bas, sans les carabiniers qui se plaisent à lui enlever beaucoup de son charme. Les carabiniers sont aux contrebandiers ce que les moules sont aux huîtres : ils les dévorent, et ne plaisantent jamais avec eux. Tout contrebandier surpris la nuit en flagrant délit par un carabinier est un homme mort, si ce dernier vise juste.

La contrebande est à la fois une science et un art. Il y a des virtuoses contrebandistes comme il y a des virtuoses musiciens.

On fait la contrebande en participation. Des relais sont établis de distance en distance. Un groupe de contrebandiers porte la marchandise à un point désigné, où d'autres contrebandiers s'en chargent pour la transporter plus loin; ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait passé la frontière.

Quand les contrebandiers sont surpris par l'œil des carabiniers, qui perce les ténèbres comme celui des oiseaux de nuit, les fraudeurs se jettent à plat ventre, glissent sans bruit sur la terre comme des lézards, et poussent de temps en temps un petit cri dont les intonations servent de signal pour leurs camarades; c'est une langue comme une autre. Au besoin ils abandonnent un ballot sur la route pour occuper un moment les carabiniers, incertains où l'ennemi bat en retraite. Quelquefois un coup de fusil tiré dans l'ombre, et suivi d'un cri de douleur, indique que la contrebande vient de faire une nouvelle victime. Mais que de cigares passés en France, et que de paniers de champagne passent en Espagne sans payer de droit, pour un homme mort!

Les femmes sont les plus redoutables agents de la contrebande. Regardez cette habile industrielle; elle est, d'un côté de la frontière, misérablement vêtue d'une robe d'indienne, chaussée de bas de coton troués, et n'a pour coiffure que ses propres cheveux, quand ce ne sont pas de fausses nattes passées en contrebande. Pauvre femme! Mais la fortune est capricieuse. Attendez seulement une heure, et vous serez surpris de la métamorphose. L'indigente devient millionnaire en apparence de l'autre côté de la frontière. Ce n'est plus une pauvresse à laquelle on aurait donné un médio-réal, c'est une dame du grand monde qui attend d'un air altier ses gens et son équipage.

A la place de la vieille robe d'indienne, elle porte une

splendide robe de soie qui recouvre des jupons de soie aussi; le tout orné de dentelles. Ses pieds sont emprisonnés dans des bas de soie, une étoffe de prédilection. Ses épaules ne sont pas moins richement couvertes, et l'élégante est coiffée d'un chapeau qui payerait un prix fou pour droit d'entrée, s'il n'était porté. Demain, la fortune inconstante fera de cette brillante promeneuse la pauvre diablesse de la veille, pour la refaire millionnaire le surlendemain, et ainsi de suite. Les carabiniers voient ce manége qui les fait enrager, mais ne peuvent rien dire : la loi est sauve.

Notre convoi s'arrête à Irun, la ville *muy noble, muy leal, muy benmerito y generosa;* en d'autres termes, *très-noble, très-loyale, très-méritoire et très-généreuse.* Toutes ces flatteuses épithètes ont été données à Irun en mémoire de la conduite des habitants, qui, exposés aux invasions, s'étaient montrés patriotes résolus.

De l'autre côté de l'embouchure de la Bidassoa est la ville de Fontarabie, ruinée par les canons français. Fontarabie est une illustration en pierres pour l'intelligence de l'histoire espagnole des siècles passés. C'est un curieux et poétique anachronisme au milieu des modernes cités. Pour peu que l'imagination s'y prête, devant cette relique d'une civilisation qui n'est plus, on se dirait refoulé en plein moyen âge. J'écoute et je crois entendre, portés par la brise imprégnée des senteurs de l'oranger, du citronnier et du grenadier, dont c'est ici la patrie, les accords affaiblis d'une guitare amoureuse. L'instrument soupire et chante sous le balcon d'une espiègle qu'on a bien tort d'appeler cruelle, car les jalousies vont s'écarter discrètement pour laisser passer son joli visage éclairé par le rayonnement de ses yeux. Elle regarde autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'est pas vue, fait un pas sur le balcon, se penche vers l'amoureux, et lui envoie de sa main enchanteresse un discret baiser qui, malgré l'obscurité, va droit au but.

Un billet qui ne renferme qu'une phrase, mais quelle phrase ! vient tomber aux pieds du guitariste. Cela fait, les jalousies se refermeront, et le soleil s'éclipse.

Quand la guitare *flonflonne* en Espagne, les castagnettes ne sont pas loin. J'écoute encore et je crois entendre aussi le bruit sec et rhythmé du bois en fête. L'illusion est complète ; on me dirait que quatre hommes, vêtus de manteaux couleur de muraille à l'usage des enlèvements, sont postés derrière un pan de muraille du palais de Jeanne la Folle pour enlever à la faveur de la nuit la sémillante Marguerite, que je ne ferais aucune difficulté de le croire. Ce n'est pas tout. Des alguazils, dans le costume traditionnel, viennent de se heurter contre un jeune hidalgo. Un adversaire l'a percé de son épée. Infortuné jeune homme ! Je vois encore...

Mais à ce moment le chef de gare annonce au voyageur qu'il peut remonter en voiture, et j'entends le sifflet de la locomotive. Mon rêve est dissipé, j'ai cinq cents ans de moins et je reprends le cours de mon voyage.

Partout, dans ce parcours intéressant et grandiose, la nature semble avoir groupé comme à plaisir toutes les séductions du pittoresque. C'est un enchantement continuel ; et, quand on croit avoir tout admiré, de nouveaux points de vue plus admirables encore s'offrent à vos yeux devenus de plus en plus exigeants et de plus en plus satisfaits.

Mais voici la merveille de ce brillant panorama : la ville et le port de Passages, dont certains décors de notre Académie de musique peuvent seuls donner une idée. Figurez-vous deux énormes montagnes de granit, si rapprochées l'une de l'autre que de loin elles semblent se toucher. Ces montagnes forment l'entrée du port, qui va s'élargissant et s'épanouit en éventail dont les bords sont parsemés de maisons blanchies au lait de chaux, s'étendant jusqu'à la mer, semblables à une bande de cygnes pétrifiés. Plongez le regard entre les deux montagnes : c'est l'Océan sans limites et dont l'indéfini, tout chargé de terreurs mysté-

rieuses, rend plus charmantes encore, par le contraste, les jolies habitations de la ville, où l'insouciance semble régner avec le plaisir.

Passages était autrefois un des ports les plus importants de l'Espagne, et le plus sûr, le mieux abrité de toute la Biscaye. Des chantiers de construction y furent établis d'où sortirent de redoutables vaisseaux de guerre à cette époque lointaine qui n'avait pas encore inventé les *monitors*. La vie et l'animation régnaient dans le port, et c'était, entre les batelières si renommées de Passages, une émulation que savaient entretenir les nobles et les riches. En 1660, le duc de Modena de las Torres choisit douze batelières de Passages pour récréer, à Buen-Retiro, le roi Philippe IV et le promener sur l'eau.

C'est du port de Passages que Lafayette s'embarqua pour l'Amérique.

Les maisons que nous apercevons le long de la route, isolées ou par groupes, sont généralement encadrées de végétaux grimpants. Aux pampres des vignes, qui fournissent le raisin noir de Navarre, si bien en chair et si ferme sous la dent, se mêlent le gros cédrat, les sandias à la chair rose et aux pépins de geai, et le biphera ou corail de jardin. Ce corail végétal est un piment dont les Basques espagnols et français se montrent très-friands.

Voici Saint-Sébastien, la ville blanche, élégamment bâtie au pied du mont Urgull, entre deux baies dangereuses pour les navires, mais rafraîchissantes et d'un aspect charmant. L'intérieur de la ville, que je devais visiter lors de l'inauguration du chemin de fer du nord de l'Espagne, est élégant. Les maisons sont vastes et bien distribuées. Les rues sont bien alignées, et on sent que le génie moderne, génie essentiellement positif et raisonnable, a passé par là. Mais si la ville n'a pas une physionomie complétement espagnole, ses habitants sont restés de leur pays par les mœurs, l'esprit, les habitudes et aussi quelque peu par

le costume. Aujourd'hui encore, les heures de la nuit et la nature du temps sont annoncés par des *serenos* qui n'ont rien perdu de leurs habitudes séculaires. A notre époque, où l'invasion imprévue d'ennemis n'est plus à redouter nulle part, et où, grâce aux progrès de l'horlogerie, on peut avoir une montre pour vingt francs et la consulter à la lueur du gaz, — même à Saint-Sébastien, — les *serenos* ne sont plus guère qu'un luxe de tradition.

Le *sereno* de Saint-Sébastien prend son rôle au sérieux. Enveloppé dans son ample manteau brun, il parcourt gravement les rues sa pique à la main, depuis la tombée de la nuit jusqu'à l'aurore. Au bout de cette pique est une lanterne. A chaque tour du cadran de sa montre, le sereno annonce l'heure en invitant les habitants à dormir en paix. Je n'ai jamais bien compris l'utilité de ces veilleurs de nuit par rapport aux gens paisibles, auxquels ils ne peuvent qu'être fort désagréables. En effet, ceux qui dorment n'ont aucun besoin qu'on les invite à dormir, et ceux qui ne dorment pas encore sont empêchés de dormir par cette même invitation. Mais il est une foule de choses dont il ne faut pas raisonner. L'institution de veilleurs de nuit et les religions, excepté la vôtre et la mienne, sont de ce nombre.

Si le temps est beau, le *sereno* de Saint-Sébastien l'annonce d'une voix claire et allègre. Si le temps est mauvais, au contraire, le *sereno* se compose une voix sourde et parle comme on sonne un glas funèbre.

Saint-Sébastien n'est une ville que depuis l'an 1662, et c'est à l'irréprochable costume de douze cents dragons qu'il doit cet honneur.

Amené à Saint-Sébastien par la célébration du mariage de sa fille, Philippe IV y fut reçu par un escadron de douze cents hommes « vêtus avec tant de luxe qu'ils font « l'admiration des étrangers. Ce roi fut si satisfait qu'il « confirma tous les priviléges que ses prédécesseurs avaient

« accordés, et donna à Saint-Sébastien le titre de *ciudad* « (ville) le 7 mars 1662. » Que les dragons fussent un peu moins brillants, et Saint-Sébastien restait éternellement un gros bourg au lieu d'être une *ciudad*. A quoi tiennent les destinées ici-bas!

La gare de Saint-Sébastien était encombrée de voyageurs qui attendaient l'arrivée de notre train. Tous se rendaient, comme nous, à Tolosa, et la gaieté se peignait sur tous les visages : hommes et femmes s'entassèrent bruyamment dans les wagons, et le mot de *corida de toros* (course de taureaux) était dans toutes les bouches. Il devait, en effet, y avoir une course de taureaux à Tolosa, et ce genre de spectacle est le plaisir par excellence dans ces contrées, où la loi Grammont serait aussi mal accueillie que le retour de l'inquisition chez nous.

Au moment où notre convoi allait se mettre en route, mon ami l'avocat, qui jusque-là s'était borné à me montrer silencieusement du doigt toutes les jolies Espagnoles que nous rencontrions (et elles étaient nombreuses dans ce pays de la beauté), me dit en me poussant en dehors de la portière :

« Voyez cette galère.

— Une galère en plein champ?

— Sans doute. Il y a des galères de terre comme il y avait autrefois des galères de mer. »

Et je vis une mauvaise charrette à deux roues, de l'aspect le plus étrange. Dans la partie inférieure, au lieu d'un fond en planches comme est le fond de toute honnête charrette, c'est un filet qui touche presque à terre, tout rempli de hardes, d'ustensiles de ménage, de provisions de bouche, de malles à moitié défoncées, de couvertures et de beaucoup d'autres objets.

Le dessus de la charrette affecte des airs de berceau. Des roseaux en grand nombre sont recouverts par une forte toile sur laquelle sont assis ou couchés des hommes, des femmes et des enfants. Ils sont là perchés aussi peu

confortablement que possible; mais l'habitude les a rendus équilibristes.

Quel est ce monde et où va-t-il? C'est une famille qui parle une langue que personne ne comprend. On la dit de race égyptienne, et elle porte en effet sur le *facies* les principaux caractères du type africain. Ce sont des *agotac*, qui déménagent pour aller à Madrid, où ils arriveront dans trois semaines, sauf accident.

L'agotac était, il n'y a pas très-longtemps, le paria de l'Occident, comme le paria est l'agotac de l'Orient. Défense était faite à l'agotac, sous peine d'être bâtonné et banni:

1° De toucher à d'autres objets que ceux à son usage exclusif;

2° D'être meunier;

3° De se mêler aux amusements publics;

4° De se placer dans l'église près des fidèles, de prendre de l'eau bénite dans le même bénitier, et de se confesser dans le même confessionnal;

5° De loger quelque part que ce fût sans l'autorisation de l'autorité;

6° De marcher pieds nus sous peine d'avoir le talon percé d'un fer rouge.

Aujourd'hui les agotacs ne sont plus que de pauvres diables qui jouissent de tous les droits du citoyen, et seraient parfaitement heureux si la misère ne les condamnait aux *galères*, comme nous venons de le voir.

Encore quelques tours de roues et nous sommes à Tolosa.

Que de foule! que de mantilles! que de châles rouges, bleus, jaunes, verts! et que d'animation partout!

Quelle admirable position aussi que celle de cette petite ville, enchâssée, mais à l'aise, dans ces montagnes gigantesques!

Tout cela est saisissant, hommes et choses, et je sens

que je vais passer à Tolosa une de ces journées qui font époque dans la vie.

« Allons, me dit mon compagnon de voyage en me prenant le bras, ne nous amusons pas aux bagatelles de la porte. La gare est éloignée de la ville, et nous avons juste le temps d'arriver pour la grand'messe. Vous comprenez qu'en Espagne !...

— Parbleu ! répondis-je ? allons vite. »



II

TOLOSA.

Il y a vingt minutes de marche de la gare à la ville, et ces vingt minutes passèrent pour moi comme vingt secondes. Le temps était splendide, et le premier invité à cette fête c'était le soleil, paré de ses plus éclatants rayons. Nous cheminâmes dans un étroit chemin, pressés dans la foule, au bruit du caquetage espagnol des voix féminines, qui est un caquetage à part, plus intense et plus aigu que tous les autres, et plus mélodique aussi.

Tout pour le voyageur est un sujet d'observation, et, sans mon jeune avocat, qui faisait un peu vis-à-vis de moi l'office de remorqueur, je serais resté en route à écouter les conversations, à essayer de surprendre dans un jeu de physionomie, dans un geste, dans une parole, un coin du grand tableau de mœurs que j'allais bientôt contempler dans son ensemble. Mais nous entendions la cloche qui appelait les mantilles à l'église, et mon compagnon de route stimulait ma marche.

En entrant dans la ville, nous vîmes deux promenades; l'une à ciel ouvert et bordée d'arbres pour les jours où il fait beau temps; l'autre fermée, pour les jours de pluie. Cette dernière promenade, assez originale, présente l'aspect d'un long corridor à la hauteur du premier

étage de plusieurs maisons qu'elle traverse comme un tunnel. La promenade est, on le sait, un des plaisirs favoris de l'Espagne.

Sur la place de l'hôtel de ville, une musique primitive, composée de fifres et de tambourins, accompagne la danse monotone d'une demi-douzaine de saltimbanques juchés sur des échasses.

Dans toutes les églises d'Espagne, le retable apparaît comme une immense plaque d'or sur laquelle se dessinent en relief des colonnes torses et des statues de saints. Quelques tableaux peints à l'huile et quelques statues dorées garnissent les côtés du temple.

Il n'y a ni chaises ni bancs pour les fidèles. Les hommes se tiennent debout ou un genou en terre, les femmes s'accroupissent, assises sur leurs talons ou se mettent à genoux sur de petits carrés de tapis qu'elles portent avec elles à l'église, ou qu'elles y font porter par un domestique. Les plus dévotes ou les plus coquettes, celles qui veulent plaire au Seigneur ou celles qui sollicitent le regard des mortels, — il y en a, — s'entourent de petites bougies en cire jaune ou blanche, lesquelles brûlent tout le temps de la cérémonie. Autrefois, ces petits ronds de bougies étaient d'un usage général à Tolosa, comme dans presque toutes les autres villes d'Espagne. Aujourd'hui la mode en est passée, et il n'y a que les vieilles fidèles classiques et les jeunes romantiques et romanesques, qui allument ainsi une auréole de flamme autour de leur personne. Les vieilles classiques se repentent de leurs vieux péchés en se donnant des coups de poing dans la poitrine à s'enfoncer les côtes. Les fidèles de la nouvelle école du repentir en Espagne portent leur main gracieusement arrondie dans la direction de leur cœur, qu'elles frôlent à peine du bout de leurs doigts orthodoxes et mignons. On dirait qu'elles font à quelqu'un qui les guette le signal de venir à elles. J'avoue qu'au point de vue de l'art, il n'y a pas à hésiter

entre ces deux façons de se repentir, et que je préfère de beaucoup la seconde.

Au sortir de la messe, j'ai pu en liberté examiner toutes ces pieuses filles, qui marchaient fièrement cambrées, le regard vif et mutin, en donnant à leur taille flexible cette allure véritablement ravissante qui n'a pas de nom en français et qu'on appelle en Espagne *saltura*.

Un *padre* de bonne humeur, et comme tous les autres *padres*, coiffé du chapeau de Basile, tortille habilement entre l'index et le pouce une cigarette qu'il vient d'allumer au cigare de mon compagnon. Cela n'a rien de choquant pour personne là-bas, et les prêtres fument dans la rue comme chez eux.

« Eh bien ! me dit le jeune docteur en droit, commencez-vous à vous retrouver ici dans l'Espagne de vos rêves, et avais-je tort de vous dire que toutes les femmes étaient à Tolosa de petits chefs-d'œuvre ? Mais vous n'avez rien vu, et je vous attends à la course de taureaux. Pour le moment, allons faire un tour dans la ville. Regardez bien les balcons, et voyez comme ils sont meublés !... Mais que cherchez-vous?

— Je viens de perdre mes gants.

— Heureux homme ! la plus belle fille de Tolosa est précisément une marchande de gants... Il y a des gens qui sont nés coiffés.

— A la bonne heure ! mais pas gantés.

— Venez, homme chanceux, venez chez la marchande de gants. »

La boutique de cette beauté se trouvait fermée pour le moment. Notre avocat qui, comme Gusman, ne connaît pas d'obstacle, frappa et la porte s'ouvrit.

« Par ma foi ! dis-je tout bas à mon ami, c'est une bien adorable créature ! Vend-elle cher ses gants?

— Entrez, messieurs, dit du ton le plus aimable cette reine de la parfumerie.

— Des gants, dit mon ami; nous voudrions beaucoup de gants !

— Oh ! répliquai-je, une paire pour moi et c'est assez.

— En peau ou en soie? demanda la marchande.

— Un de chaque façon, répondit l'impressionnable avocat, trop préoccupé d'admirer la belle pour savoir ce qu'il disait.

— Comment, ajouta l'espiègle jeune fille, vous voulez porter un gant de peau à une main et un gant de soie à l'autre? »

Et la voilà qui part d'un de ces éclats d'hilarité espagnole qui vibrent comme un coup de tam-tam.

« Quelles dents! murmura mon compagnon; et quel rire communicatif !... De quoi rit-elle, savez-vous?

— Mais elle rit de vous, mon cher.

— Mais oui, monsieur, dit la marchande, je ris de vous, et ces demoiselles aussi ! »

Et en nous retournant nous vîmes deux autres jeunes filles, très-jolies, qui s'en donnaient à cœur joie dans le fond de la boutique.

L'avocat les laissa rire et me dit tout bas :

« Et ces deux autres, qu'en pensez-vous?.. Eh bien ! mon cher, elles sont toutes comme ça dans ce musée vivant qu'on appelle Tolosa. Vous allez voir.

— Allons, monsieur, reprit la marchande, dont le rire ne se manifestait plus que d'une manière intermittente, décidez-vous ; en peau ou en soie?

— En soie, » dis-je.

Tout en m'essayant les gants avec une obligeance toute parisienne et une grâce parfaite, la belle marchande ne cessa de me parler. Elle eut la bonté de me dire qu'elle estimait beaucoup les Français, et que son rêve était de voir Paris. Elle ajouta le plus simplement du monde qu'en effet elle était jolie, mais qu'il y en avait beaucoup d'autres aussi jolies qu'elle à Tolosa. Avec ce laisser-aller

dans la conversation et cette familiarité qui est un des charmes de l'Espagne, elle m'apprit qu'elle était fiancée et qu'elle serait mariée dans six mois. Elle m'engagea à regarder son futur mari, qui était à la porte du magasin, en train de causer avec quelques amis. J'obéis et je revins en lui déclarant que c'était un fort agréable cavalier. Elle sourit et me dit que j'avais bon goût. Je payai quatre francs une paire de gants qui les valait bien, et en sortant elle me dit : *Ami, amusez-vous bien, et revenez nous voir à la Saint-Jean prochaine*. Comme dernier salut, elle nous fit de loin quelques petits signes de tête. J'étais presque aussi enthousiasmé que l'avocat, qui ne cessait de répéter :

« Vous allez voir ! vous allez voir ! »

Nous nous dirigeâmes dans la rue principale qui est une rue étroite, tortueuse et longue, et là mon ami l'avocat triompha sur toute la ligne.

Je n'ai jamais vu nulle part tant de jolies femmes réunies.

Ces maisons de l'Espagne ancienne, avec leurs petits balcons coquets, recouverts de *cortinas* (grands rideaux blancs), avec leurs *rejas*, derrière lesquelles se cachent les curieuses, qui, sans être vues, veulent regarder, et leurs *miradores*, véritables cages en verre, rappellent les strophes les plus pimpantes de nos poëtes hispanophiles. Les *senoritas*, coiffées de leurs seuls cheveux qu'ornait une rose simplement placée sur le côté, vêtues d'étoffes de couleurs éclatantes, un éventail à la main, et dont quelques-unes se servaient comme d'une ombrelle pour se garantir du soleil, que beaucoup agitaient en tous sens ; les senoritas, disons-nous, semblaient autant d'héroïnes de romans chevaleresques, au milieu des cris de joie de la foule, du bruit des musiciens, des alguazils en grand costume, et des prêtres mêlés aux tauréadors pailletés.

J'étais ravi et non moins étonné, car j'avais lu dans

plusieurs publications récentes que l'Espagne n'était plus l'Espagne, et que, sur cette terre des alcades, des alguazils, des mantilles, des castagnettes et des guitares, il n'y avait plus que des maires en paletot, comme chez nous, des sergents de ville en redingote, de bonnes bourgeoises revêtues banalement de pardessus confectionnés à Paris, et que les castagnettes et les guitares ornaient seulement quelques cabinets de curiosités. Je ne sais si Tolosa fait exception à la règle, mais si vous voulez jouir de l'Espagne des poëtes, de cette Espagne pimpante et clinquante, telle que nous la voyons à l'Opéra-Comique, allez dans cette petite ville joyeuse le jour de la Saint-Jean.

Ennemi juré des courses de taureaux, en ma qualité de membre de la société protectrice des animaux, mais ne pouvant empêcher ce barbare spectacle, je résolus d'assister à celle qui allait avoir lieu. Nous nous rendîmes, mon ami et moi, à la *casa de la villa*, pour prendre des billets d'*affectionnés*, c'est-à-dire des billets de première loge. Tout était retenu d'avance, et il n'y avait plus une seule bonne place de disponible. Mon ami crut que mon titre de journaliste français était de nature à faire surmonter d'insurmontables difficultés, et il n'eut pas tort. Une heure après, nous recevions de l'alcade une invitation à assister aux courses dans sa loge particulière.

Les toreros, musique en tête, accompagnés des autorités de la ville, et suivis d'une foule compacte et bruyante, se rendirent dans l'arène où devait se jouer la détestable tragédie.

Près du cirque, je vois une maison de sombre apparence. Toutes les fenêtres sont fermées, et sur un des balcons vides s'étend un long crêpe noir. Je m'informe, et l'on m'apprend que le propriétaire de cette maison en deuil est mort récemment. On le plaint d'être mort, non pas parce qu'il n'est plus en vie, mais parce qu'il ne verra pas les courses.

Dans cette province de Vascongades la course aux oies et à la clef, qui fait les délices des autres provinces basques, est dédaignée pour la course aux taureaux.

Nous pénétrons dans le cirque, et nous prenons place dans la loge de l'alcade, qui se montre d'une amabilité parfaite.

Le coup d'œil est original et vaut seul le voyage de Tolosa. Le cirque renferme des milliers de spectateurs, y compris les curieux des pays environnants. C'est là surtout que j'ai pu observer cette race d'hommes et saisir quelques-unes de leurs coutumes les plus caractéristiques. Généralement grands, bien faits, et d'une souplesse de clowns, les Basques espagnols, comme les Basques français, ont des traits d'une belle régularité, une physionomie intelligente et mobile. Leur costume est en velours ou en drap de couleur foncée. L'ancienne culotte collante est remplacée par un large pantalon. Pour coiffure, les hommes du peuple ont un foulard négligemment noué, et leurs pieds sont chaussés d'alpagattes. Ils tiennent à la main la *maquita*, sorte de bâton plombé dont ils se servent dans la lutte, dédaignant le couteau-poignard, si fort en honneur dans certaines autres provinces de l'Espagne; ils le regardent comme l'arme des lâches et des traîtres. Mais avec la maquita ils brisent un crâne comme on casse une noisette. *Debruen anima!* âme du diable! Méfiez-vous de ce juron dans la bouche du Basque! Il précède le coup de bâton comme l'éclair précède la foudre.

Les femmes ont la taille svelte, des yeux noirs, longs, humides, doux à la fois et remplis de feu; une bouche vermeille, meublée de dents blanches, fines et rangées à souhait; des pieds à tenir dans la main, un nez délicatement modelé, un visage ovale, des cheveux noirs à reflets bleus, épais et longs; des cils touffus et voluptueux, des sourcils arqués d'après les règles du beau, et la peau

transparente, quoique d'un blanc mat. Telle est la population de Tolosa.

Avec les mantilles et les châles de soie, on voit quelques costumes particuliers aux provinces vascongades. Je remarque des cheveux tressés dont les femmes relèvent les nattes au côté de la ceinture.

Le premier taureau ne paraîtra que dans une demi-heure ; il faut passer le temps le plus agréablement possible. A cet effet, quelques hommes montent sur des bancs et dansent sur place quelque *sorcico*, tandis que d'autres mangent des pommes et boivent dans la peau de bouc, ou *bota*, qui passe de main en main et de bouche en bouche. Des nourrices sont venues là avec leur nourrisson. Les éventails s'agitent avec un bruissement d'ailes, et mille interpellations se croisent dans l'espace.

Quelle animation et avec quelle force le sang circule dans ces veines gonflées de chaleur et d'émotions anticipées ! Enfin la musique se fait entendre et toute la bande des toreros, vêtue du clinquant traditionnel, apparaît devant la loge de l'alcade. Ils s'inclinent l'un après l'autre pour saluer, et le premier taureau est amené.

Ébloui par le grand jour, étonné des milliers de personnes qui l'entourent, fou de colère et de douleur, car, au moment où il sortait de son étroite prison pour entrer dans le cirque, un valet d'écurie lui a planté un dard dans la nuque, à un pouce de profondeur, il s'arrête un instant, l'œil injecté de sang, la bouche écumante, les naseaux fumants comme une locomotive.

Plein d'un courage qui n'a d'égal que sa force, l'animal se précipite tête baissée, avec une foudroyante rapidité, sur l'ennemi qui est à sa portée : c'est un *picador* à cheval. Le picador ainsi nommé parce qu'il est armé d'une pique, est si bien recouvert d'épaisses plaques de plomb qui le garantissent des pieds à la tête, qu'on peut le considérer comme invulnérable. Il n'en est pas de même

du cheval, vieux, maigre et mourant de faim, qui doit être éventré à la satisfaction générale.

Comme le cheval fuirait à la vue du taureau, on lui bande un œil, et c'est du côté de l'œil bandé que le picador tourne sa monture pour faire face au taureau. Celui-ci, d'un effroyable coup de corne, soulève la bête avec l'homme, les balance un moment dans l'air, et les rejette avec violence contre la barrière du cirque. Les *chulos* ou taureadors à pied provoquent l'animal qui dégage ses cornes ensanglantées du poitrail ou des flancs du cheval, et court à d'autres exploits. Le picador, engagé sous le cheval, se dégage difficilement, vu la pesanteur de son costume de plomb, remonte sur la bête, lui enfonce ses éperons dans le corps, et s'avance une seconde fois à la rencontre du taureau. Si le cheval a été blessé au poitrail, on voit deux trous par où le sang s'échappe à flots. Si c'est au ventre qu'il a reçu le coup de corne, ses intestins passent par la plaie béante et traînent dans la poussière. Souvent les jambes de l'animal s'engagent dans ses boyaux et il trébuche. Le picador le relève en lui enfonçant comme deux poignards ses éperons dans le flanc. Si toute la masse intestinale a passé par le trou, un valet du cirque coupe d'un coup de rasoir ces boyaux gênants pour la marche de la bête qui, vidée, continue de trotter et subit de nouvelles tortures. Le cheval branle la tête; le seul œil qu'il ait à découvert apparaît vitreux, ses lèvres se relèvent contractées par la douleur et laissent voir ses dents. Il marche comme s'il était ivre, et les coups d'éperon que lui prodigue son cavalier ne suffisent bientôt plus pour ranimer le peu de force qui lui reste. Alors un taureador arrive, un bâton à la main, et frappe l'animal à coups redoublés. Vains efforts! brutalités perdues! Le cheval n'a pas fait un demi-tour de cirque qu'il tombe, pour mourir dans des convulsions qui sont un des plaisirs de la fête.

Il y a encore des plaisirs plus raffinés en ce genre;

mais nous les passons sous silence dans la crainte de blesser trop vivement la sensibilité de nos lecteurs.

« Qu'avez-vous? me dit l'alcade; vous pâlissez.

— En effet, lui dis-je, je me sens mal au cœur. »

On m'aida à faire quelques pas hors de la loge, et je pris un cordial qui ranima mes sens. Je ne pouvais contempler de sang-froid l'abominable spectacle d'une pareille course. L'exercice du picador, dans lequel l'homme ne court pour ainsi dire aucun danger, et dans lequel le cheval ne peut en aucune façon se défendre contre le taureau, n'a d'autre but que de donner en pâture à la férocité humaine le spectacle de la douleur. Cela est si vrai que, lorsque le cheval survit trop longtemps à ses blessures, le public, supposant avec raison que les souffrances de l'animal ne sont plus aussi vives, demande un autre cheval, un cheval dont les douleurs soient fraîches.

Jean-Jacques Rousseau a dit que l'homme est naturellement bon, et il est d'autres philosophes qui assurent qu'il est fait à l'image de Dieu. Charmant! charmant!

Après cette scène d'abattoir par des bouchers en délire, la course continua par les exercices connus des banderilleros et du matador. Les exercices des banderilleros seraient gracieux si on ne savait que chaque dard s'enfonce d'un pouce et demi dans le cou du taureau. Ces dards sont enjolivés de beaucoup de manières, et la religion n'y reste pas toujours étrangère dans la catholique Espagne.

Un jour que le spectacle était une œuvre pie, raconte un historien, les flèches portaient plusieurs petites boîtes en carton qui contenaient des pigeons et s'ouvraient quand la pointe avait piqué le taureau. Cette intention, pleine de candeur, obtint beaucoup de succès.

Quand le taureau a tué quatre ou cinq chevaux, qu'il a le cou hérissé de ces dards qui lui causent une vive douleur, et qu'il la manifeste par des mugissements, il est

tué à son tour, et ce moment est le plus solennel de la course : il y va de la vie d'un homme.

L'*espada* s'avance, l'épée à la main, devant l'alcade, et demande la permission de tuer le taureau. La permission accordée, l'espade reste seul devant l'animal, dont les forces sont amoindries par les chevaux qu'il a soulevés et éventrés, et par les coups de pique et les banderilles qui l'ont blessé. Le taureau voit l'homme qui d'une main tient l'épée et de l'autre un morceau d'étoffe rouge, et, après un instant d'hésitation, il fond sur lui avec fureur. Si la bête arrive la tête baissée, et que le matador soit adroit, il lui enfonce l'épée au milieu des épaules, et elle tombe morte sur le coup. Mais le plus souvent il arrive que l'épée entre à moitié dans le corps du taureau sans qu'il cesse de courir et de lutter.

A mesure que le taureau fait un mouvement, l'épée, dont le pommeau est très-lourd, pénètre un peu plus profondément, et finit quelquefois par disparaître jusqu'à la garde, sans que l'animal soit arrêté par cette épouvantable blessure. Alors on recommence la plaisanterie avec une autre épée.

Dans la course à laquelle j'assistais à Tolosa, un homme eut la cuisse traversée d'un coup de corne, et un des matadors fut enlevé par le taureau, qui le secoua violemment. Il ne fut pas tué, par miracle, et voulut, malgré les sages avertissements de l'alcade, continuer son rôle. De nouveau il attendit le taureau, qu'il tua aux applaudissements des hommes et des femmes, y compris les nourrices, charmées de ce spectacle plus dégoûtant que dramatique, et si dégradant pour notre espèce, au point de vue moral.

On a voulu introduire en France ces jeux atroces et inspirer à nos femmes le goût des chevaux éventrés, des hommes transpercés et des taureaux assassinés. Cela n'a pas réussi. Quelques courses ont eu lieu à Nîmes, à Saint-

Sever et à Bayonne. A Nîmes, un taureau a reçu *quatorze coups d'épée* avant de tomber, et il n'a été achevé qu'après trois coups de poignard donnés par un aide. Vingt mille hommes se sont levés pour protester contre ces horreurs et invoquer l'intervention de l'autorité. A Saint-Sever, un jeune homme a eu le cœur traversé par la corne d'un taureau, et mon ami Émile Solié a vu un drame semblable à Bayonne. L'épreuve est faite ; ces jeux, que l'usage a pu rendre supportables en Espagne, ne sont pas faits pour nous. C'est assez d'être forcé par les lois de la nature de tuer les animaux pour les manger, sans ajouter à cette nécessité le plaisir de les voir tuer après leur avoir infligé le martyre.

« Vous vous habituerez à ces courses, me dit un Espagnol.

— Je ne veux pas plus fréquenter les cirques que les abattoirs, lui répondis-je. J'ai vu cela aujourd'hui pour la première et la dernière fois. »

Pour dissiper le mal de tête que m'avait donné cette débauche de cruautés, mon ami l'avocat me conduisit à la promenade, où la vue des belles senoritas me fit un peu oublier tant de pénibles impressions. Puis, nous allâmes au café prendre un rafraichissement. Deux jeunes femmes (les deux sœurs) faisaient l'office de garçons de café. Elles étaient blondes comme les blés mûrs, et jolies comme des créations de poëte. A une table, près de la nôtre, vinrent s'asseoir une demi-douzaine d'improvisateurs, bardes populaires qu'on appelle *coplariacs*. Ils improvisèrent en basque, chacun à son tour, avec une merveilleuse facilité, une strophe assez longue sur un air donné. La langue basque est une langue des plus harmonieuses. Elle est presque inconnue des savants.

Cependant, d'après M. Fabre, elle est aussi riche, aussi expressive qu'elle est harmonieuse et originale. Elle marque par les terminaisons les divers cas des mots ; elle

n'a qu'une déclinaison; mais ce qui se voit rarement dans tout autre idiome, c'est que la plupart des prépositions s'incorporent à leur régime; les verbes subissent de légères variations suivant l'âge ou le sexe de la personne à qui l'on parle ou qui vous parle; enfin elle possède une infinité de mots qui ne peuvent se rendre dans aucune autre langue.

En sortant du café, nous allâmes manger le fameux *puchero*, qui se compose de choux, d'une espèce de saucisse, de bœuf bouilli et des inévitables *garbanzos*, sorte de pois chiche dont les hôteliers espagnols ne sont pas chiches. Le pain de toutes les Espagnes est bon; le vin serait agréable s'il ne sentait pas horriblement la peau de bouc des outres où on l'enferme; l'huile à manger fait regretter notre huile à quinquet, et j'ai cherché dans la salade la mèche qui me paraissait inséparable de cette huile. Après le dîner, nous allâmes sur la grande place voir tirer le feu d'artifice et jouir du bal en plein air. Au son du *tamboril* et du *silvo*, la population entière s'ébranla et dansa des fandangos, des boléros, des cachuchas comme dans les romans invraisemblables et au Grand-Opéra. J'étais ravi.

« Bonjour, ami, » me dit une voix charmante.

Je me retourne et je vois la marchande de gants au bras de son fiancé.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes les taureadors buvant et chantant. Une guitare accompagnait leurs chants, et la musicienne était une femme aussi belle que la marchande de gants. Elle s'anima au son de sa propre musique, et se mit à danser avec des contorsions d'anguille.

La nuit, je rêvai qu'au-dessus de ma tête il y avait une course de taureaux, pendant qu'au-dessous de moi on dansait des boléros, qu'à ma droite on mangeait du *puchero* et qu'à ma gauche on disait la grand'messe.

Le lendemain, à six heures du matin, tous mes rêves

étaient évanouis et nous reprenions, mon ami et moi, le chemin de fer pour Bayonne. Vingt-quatre heures plus tard, j'étais installé très-confortablement et très-agréablement à Cauterets, dans l'excellent hôtel d'Angleterre, si bien tenu par M. et Mme Meillon.

Les bons hôtels sont rares partout, et voilà pourquoi je vous recommande celui-là si jamais vous allez dans les Pyrénées.



LETTRES INTIMES

D'UN GARGARISEUR DE CAUTERETS

A UNE BAIGNEUSE D'ARCACHON.

Cauterets, juillet 1864.

J'arrive d'Espagne, madame, et j'apprends par votre aimable lettre que vous avez fixé vos quartiers d'été sur ce coin charmant de paradis terrestre qu'on appelle Arcachon. Je vous en félicite de tout mon cœur. Si je n'étais à Cauterets pour le soin de mon larynx, je voudrais être à Arcachon.

Mais, vous le savez, madame, l'an dernier il avait plu à la nature qui fait bien tout ce qu'elle fait, de convertir mon larynx — et je crois aussi mon pharynx — en une râpe fort désagréable, décorée par les médecins du joli nom de granulation. Le nom ne faisant rien à la chose, un docteur de mes amis me prescrivit, de ce ton qui n'admet aucune observation, d'aller noyer mes infirmités aux sources de la Raillère, à Cauterets.

Une fois à Cauterets, loin de la capitale, fortifié dans mon isolement par les majestueuses barrières naturelles des gigantesques montagnes qui protégent le pays comme

deux mains réunies protégeraient dans leur centre un grain de millet, je me promis de jouir à l'aise du paresseux bonheur si cher au peuple napolitain. Se soigner, se guérir même, sans songer à rien et ne rien lire, ni livres ni journaux, me parut le bien suprême. Pendant plusieurs jours, je goûtais cet état de choses avec une volupté douce dans le demi-sommeil de mon esprit, cherchant à ne penser à rien et pensant à tout à la fois, mais sans fatigue, légèrement et confusément. Je m'ennuyais, à la vérité, mais c'était précisément ce qui m'amusait. Il y avait du brouillard dans ma cervelle, comme il y en a dans Londres au mois de décembre. Le brouillard a aussi son charme et sa poésie ; il empêche de voir bien des choses, et c'est souvent un avantage ; mais il est triste et fait pousser le spleen, comme la rosée de juin fait pousser les asperges.

A force de m'amuser à m'ennuyer, je finis par m'ennuyer à m'amuser.

C'est alors, madame, que le hasard qui se montre parfois aimable jusqu'à vous donner plus qu'on n'aurait osé souhaiter, me fit vous rencontrer sur la promenade du Mamelon-Vert. Grâce à vous, Cauterets eut un salon où l'esprit, les grâces, les talents et la douce gaieté régnèrent en souverains ; souverains absolus, au despotisme desquels chacun fut heureux de se soumettre. Les premières fraîcheurs de septembre dispersèrent le petit groupe dont vous étiez le centre et l'âme ; nous nous séparâmes, mais vous me fîtes promettre, dans le cas où je reviendrais à Cauterets, de vous dire dans une sorte de journal à la plume, les faits et gestes de notre station bien-aimée.

Vous avez aujourd'hui, madame, la bonté de me rappeler cette promesse, et vous voulez que, sans rien omettre, je vous dise au jour le jour ce qui se dit ici, ce qui se fait, ce qui se devrait faire, et si les gargariseurs, les baigneurs, les doucheurs, les chasseurs, les pêcheurs et les excursionnistes sont tous à leur poste. Que votre volonté soit

faite, madame, à Arcachon comme à Cauterets. Et bien que je n'aie point, comme le solitaire de M. le vicomte d'Arlincourt, de lointaine mémoire, la faculté de tout voir, de tout entendre et de tout savoir, je vous ferai savoir ce que j'aurai appris.

Pour commencer, laissez-moi vous dire que nous jouissons à Cauterets d'un temps véritablement splendide. La nature est en fête, et vous savez ce qu'est la nature dans les Pyrénées. Les habitants des plaines qui croient, parce qu'ils ont regardé autour d'eux, connaître l'édifice majestueux de la création, n'en connaissent que le rez-de-chaussée. Qu'ils viennent ici contempler les étages supérieurs de l'œuvre du créateur, et ils resteront émerveillés de la poésie de cette réalité sublime, qui, pour les savants, est le grand livre dans lequel ils lisent, page à page, le compte rendu de la formation même de notre globe.

Quand on est matinal et que, sans vouloir paraître plus vertueux qu'on ne l'est réellement, on aime à voir lever l'aurore, que de jouissances pittoresques et grandioses sont réservées dans ce pays!

Dès que le soleil a fait, comme un ouvrier laborieux, sa journée dans l'autre hémisphère, il vient en commencer une nouvelle sur la moitié de la terre que nous habitons. Ses rayons, pleins de promesses pour les excursionnistes et les chasseurs, éclairent la crête des monts d'une teinte fraîche et dorée. On dirait alors les montagnes enveloppées d'une mince mais resplendissante feuille d'or. La feuille s'étend partout, et descend à mesure que l'astre radieux monte. Dans ce jeu de lumière, le ton bruni de la base des colosses de pierre forme avec la cime toute baignée de clarté le plus imposant, le plus féerique et le plus attachant des tableaux.

Et que de nuances intermédiaires délicates, exquises; que d'oppositions savantes, que d'effets hardis et nouveaux; quelle étincellante palette et quels coups de crayon bi-

zarres, extravagants, furieux même, et pourtant toujours harmonieux! Un peintre n'oserait certainement pas composer un semblable tableau ; il craindrait de n'être pas naturel ; et pourtant c'est la nature que nous admirons. Tant il est vrai que la nature est le plus grand, le plus complet des artistes ; ou pour parler plus exactement, la plus belle, la plus complète des œuvres d'art.

Voyez : ici c'est une crevasse profonde qui fait tache à côté d'un gisement de terre rougeâtre et d'un tapis vert tendre de rhododendrons. Plus loin, c'est le roc grisâtre dans toute son aridité, escarpé, grimaçant, au milieu duquel, parfois, se détachent des touffes de sapin dont le vert sombre apparaît dans le désert de la pierre comme une oasis pour le regard. Des vapeurs, épaisses d'abord, mais dont le soleil fait bientôt une gaze légère et mouvementée, partent du fond des vallées, et traversent le paysage comme une transparence pour se dissiper par enchantement, et laisser apercevoir un troupeau de moutons qu'on n'avait pas distingué à première vue. Ils sont gros et blancs comme des grains d'orge, ces moutons, et semblent collés sur la montagne à pic, pareils à des mouches sur un mur. On croit aussi distinguer le berger, indifférent aux beautés qui l'entourent par l'usage d'une constante contemplation, à côté de son chien vigilant, absorbé dans ses devoirs, inquiet, allant, venant, la lèvre haute, le nez ridé, montrant aux moutons distraits dans leur promenade ses deux rangées de dents blanches et toujours promptes comme une barrière mobile, vivante et mordante.

Tout cela et bien d'autres choses encore, on le voit à Cauterets, vous le savez, madame, de toutes les fenêtres, et de tous les petits balcons des maisons blanches qui rappellent les habitations de certaines villes d'Espagne.

Quand on a vu les Pyrénées on veut les revoir, et il est rare que lorsqu'on ne les a pas vues on ne désire pas les

voir. Aussi, chaque année y a-t-il augmentation dans le nombre des étrangers qui, par nécessité ou par agrément, viennent de partout visiter ici la chaîne immense des montagnes.

Bien que nous ne soyons pas encore dans le fort de la saison, notre station est très-animée et les étrangers abondent. Le soir, à la promenade du Mamelon-Vert, rien n'empêcherait de se croire sur le boulevard des Italiens, à Paris, si le pays était plat, poussiéreux, chaud, rempli de l'odeur du bitume et du bruit des voitures, qui n'est point du tout la fraîche et odorante senteur des montagnes et le bruit mystérieux du Gave bouillonnant et irrité des obstacles dont son lit est encombré.

Tous les jours, dans ces derniers temps, il nous arrive de Tarbes ou de Pau une vingtaine de calèches remplies de touristes, sans compter les diligences qui sont toujours au grand complet, comme les omnibus dans Paris quand il pleut.

Le tambour de la ville, qui est le journal battant et parlant de Cauterets, nous a publié à grand renfort de roulement de caisse une effrayante et lugubre nouvelle. Le poison et le fer sont suspendus sur la tête d'innocentes victimes qui ignorent leur crime et ne connaissent pas même l'arrêt qui les condamne.

Et savez-vous, madame, quels sont ces futurs martyrs qui dansent sur un volcan, comme on disait à la cour de Louis-Philippe ? L'homme lui-même les a surnommés *l'ami de l'homme*. Jugez par cela de ce que l'homme ferait d'eux, si, au lieu d'être ses amis, ils lui étaient simplement indifférents !

A la nouvelle qui menaçait tant d'êtres intéressants, il se fit partout un mouvement significatif à Cauterets. Quelques personnes crurent que tous les chiens étaient enragés, parce qu'on prenait de sages mesures préventives contre un mal affreux. Chaque propriétaire de caniche

domicilié et payant impôt, se hâta de le protéger contre l'autorité implacable ; et ce jour-là les muselières furent en hausse sur la place.

La portion féminine, surtout, se hâta, avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, de prévenir le danger qui menaçait comme une boulette de Damoclès les King-Charles de sa tendre affection. De tous côtés on vit des dames avec des muselières élégantes et légères, appeler, pour les en revêtir, leurs petites divinités à quatre pattes.

« Miss, dit une blonde vaporeuse, viens ici, mon cher trésor ; les monstres te tueraient !

— Zéphirine, Zéphirine, prononce une brune piquante, ici, mademoiselle ; vous ne savez pas les dangers que vous courez avec l'autorité ombrageuse et féroce contre vos pareils.

— Mignon, beau Mignon, Mignon de mon cœur, zézeille une veuve flottant entre quarante et cinquante-cinq ans, venez à maîtresse *tout suite, tout suite*.... Voyons, passez-moi bien vite votre petit museau noir dans ce filet de faveurs rouges.... Quand on pense qu'une créature aussi accomplie pourrait être empoisonnée sous le puéril prétexte de rage !

— Catalan, ici ! dit une forte femme d'une voix brève et impérative ; il y va de ta vie !

— Loup-loup, fait une jeune fille, il s'agit d'être sage, monsieur, de vous laisser faire et de ne pas vous impatienter.

— Grand Dieu ! s'écrie une charmante Parisienne, si on tuait Finette ! Je l'aime plus que moi-même !

— Médor, fait une dame longue et sèche, vous n'êtes pas gentil ; la muselière vous fait horreur, et vous vous démenez comme un véritable enragé.

— Enragé ! s'écrie une vieille dame en écarquillant les yeux ; il est enragé ?

— Non, madame, répond une autre vieille dame; mais, à voir la répugnance qu'il manifeste pour la muselière, il est probable qu'il le deviendra. Il serait plus soumis s'il se sentait moins coupable. »

Aujourd'hui la gent canine a fait partout acte de soumission. Miss, Zéphirine, Mignon, Catalan, Loup-loup, Finette et l'enragé Médor lui-même n'ont plus le droit de bâiller en roidissant leurs pattes sur les genoux de leurs maîtresses; ou, s'ils bâillent, c'est en dedans ou en pensée. Cela est peut-être gênant; mais, comme disait Bilboquet, *il le fallait.*

J'ai parlé du tambour de la ville. C'est un type que, si vous le permettez, j'essayerai peut-être un jour de vous faire connaître avec plusieurs autres types de ce typique Cauterets. Il y aurait là toute une galerie originale et fort curieuse de photographies à la plume.

En attendant, laissez-moi vous raconter deux historiettes dont le tambour de la ville a été le héros.

Un habitant de l'île Maurice, qui a doublé le cap de Bonne-Espérance dans l'espérance de trouver à Cauterets le soulagement de ses maux, avise le tambour, — un homme d'ailleurs fort intelligent. — Le croyant au fait de tout ce qui se passe dans le monde, parce qu'il tambourine les nouvelles locales, il lui demande si la malle de Bombay est arrivée.

« La malle? fait mon homme, en dessinant par une grimace expressive dix points d'interrogation sur son visage.

— Oui, la malle de Bombay.

— Je n'ai vu aucune malle ; et quant au nommé Bombée, je ne le connais pas à Cauterets. »

Voici la deuxième historiette qui, celle-là, date de plusieurs années :

Un élégant avait fait à notre station une entrée triomphante dans une voiture à quatre chevaux. Il voulut repar-

tir plus tapageusement encore en mettant cette fois six chevaux à sa calèche. Ce fut un événement, et chacun, prévenu dès la veille du départ de l'élégant, se proposa de l'admirer dans son bel équipage.

C'est précisément ce qu'il avait souhaité.

Que firent quelques jeunes gens? Ils allèrent trouver le tambour et lui dirent :

« Voici dix francs, vous allez publier dans tout le pays que M. Achille — donnons-lui ce nom — ne part pas demain. »

Le tambour n'en demande pas davantage. Il croit que M. Achille est un saltimbanque qui prolonge son séjour à Cauterets, et il s'empresse d'aller en publier la nouvelle dans tout le pays. La caisse roule et son propriétaire prend sa voix la plus sonore pour dire :

« Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous prévenir que M. Achille ne part pas demain. »

Le hasard fait que le tambour s'arrête devant l'entre-sol même de l'élégant en train de faire faire ses paquets.

En entendant cette nouvelle étrange, il devient furieux, saute par la fenêtre dans la rue, et prend le tambour, qui ne s'attendait à rien, par le collet de sa veste.

« Qui t'a dit, brigand, que je ne partais pas demain ! tu ne m'empêcheras pas de partir, et je vais te crever ton tambour.

— Lâchez-moi !

— Tu ne m'empêcheras pas de partir, te dis-je.

— Lâchez-moi donc !

— Je vais te crever ton tambour, Chinois de paravent, monstre souillé de crimes, propagateur de fausses nouvelles !

— Et moi, triple faquin, je vais vous crever vous-même en personne naturelle, si vous ne me lâchez pas de suite. »

L'élégant lâcha le collet du tambour; on s'expliqua, et comme l'élégant était homme d'esprit, plus encore que vaniteux, il ne fut pas le dernier à rire de cette farce innocente.

Mais en voilà bien long, madame, et l'heure est venue pour moi de monter à la Raillère. Je vous quitte donc, mais pour reprendre bientôt la douce tâche de correspondant intime et particulier, que vous m'avez imposée.

Agréez, madame, etc.

Cauterets, juillet 1864.

Madame,

J'ai écrit dans un petit volume qui porte ce titre engageant : *En Vacances*, quelques observations sur les gargariseurs à la Raillère. Peut-être n'avez-vous pas lu mes *Vacances*, madame, et je ne saurais vous en faire un crime. Dans tous les cas, je me vois forcé, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de mettre sous vos yeux ces observations. Je disais que certaines femmes, naturellement gracieuses, ne cessent jamais de l'être, quoi qu'elles fassent; et j'ajoutais :

« Certes, s'il y a une opération qui paraisse incompatible avec le développement des grâces, c'est à coup sûr de se gargariser. Eh bien ! dût-on ne pas me croire, j'affirme avoir vu des femmes qui ne sont jamais plus charmantes que quand elles se gargarisent.

« Et que de manières différentes de le faire !

« Les unes, après avoir aspiré une gorgée de liquide, s'asseyent, penchent la tête en arrière, entr'ouvrent discrètement la bouche, lèvent les yeux au ciel, et baignent

ainsi leur larynx, immobiles et silencieuses, dans une position qui paraît extatique.

« D'autres restent debout et se gargarisent en arrondissant les bras et en écartant les doigts d'une certaine façon qui ferait la fortune d'un tableau, si nn peintre était assez habile pour reproduire ces jolies malades dans toute la grâce de leur traitement.

« D'autres posent pour le gargarisme naïf; elles penchent follement la tête, après avoir souri, et opèrent d'un air étonné, comme surprises de ce qu'elles font.

« Quelques-unes se composent un visage mélancolique et semblent adresser secrètement au Tout-Puissant une fervente prière : « O mon Dieu! faites que la santé me « revienne, afin que je ne manque, cet hiver, ni un bal, « ni un spectacle, ni un concert! »

« D'autres enfin couvrent leur bouche d'un riche mouchoir de batiste brodée, et agitent la prunelle de leurs yeux avec des frémissements mystérieux d'une adorable délicatesse.

« C'est à croire que ces dames ont étudié le gargarisme comme on étudie la danse, le chant et le piano.

« Le gargarisme serait-il un art, et y aurait-il des professeurs de gargarisme à l'usage des hydrophiles, comme il y a des professeurs de musique, de polka et de belles manières?

« Ce qu'il y a de certain, c'est que les hommes ne sauraient être accusés de prendre de semblables leçons. Ils opèrent généralement sans aucun art. Pourtant j'ai observé quelques sujets remarquables.

« Par exemple, il en est un dont on pourrait dire qu'il a le gargarisme ténébreux.

« Un autre a le gargarisme facile et même enjoué.

« Un autre, et c'est le plus amusant, se gargarise d'un air triomphant, la tête fièrement penchée jusque sur le dos, la taille cambrée, un pied en avant et le poing sur la hanche.

« La salle de gargarisme est la seule salle de spectacle qu'il y ait à Cauterets ; mais le spectacle est gratis et original. »

Or, madame, parmi les lettres que j'ai reçues ces jours derniers, j'en trouve un certain nombre dans lesquelles on me signale de nouveaux gargariseurs qui complètent on ne peut plus agréablement cette galerie de portraits à la plume et saisis.... à la gorge.

Voici ces lettres, auxquelles je n'ai rien voulu changer :

Monsieur,

Permettez-moi d'ajouter à votre galerie de si gracieuses gargariseuses, — pardon pour ce néologisme devenu nécessaire, — un sujet que j'ai eu le bonheur d'observer à la Raillère pas plus tard que ce matin. C'est une forte femme, mûre sans être décrépite, au profil grec, à la peau lisse et fraiche, qui est encore jolie bien qu'elle ne soit plus séduisante. Elle s'est avancée, le verre en main, d'un pas ferme et résolu, jusqu'aux rigoles communes.

Son visage n'exprimait aucune émotion.

Après avoir jeté un coup d'œil circulaire pour examiner ses compagnons d'infortune, elle s'est brusquement retirée de la place qu'elle avait d'abord choisie pour éviter le voisinage d'un monsieur qui se *gargarisait*.... le nez.

Puis elle a, d'un mouvement de reine outragée, porté l'eau sulfureuse à ses lèvres.

Se cambrer extraordinairement, jeter la tête en arrière et fermer un œil pendant que l'autre restait grand ouvert, fut pour cette gargariseuse l'affaire d'un instant.

Tant qu'elle baigna son larynx, elle conserva cette noble attitude.

L'œil fermé ne s'ouvrit qu'après que la dernière goutte d'eau fut épuisée.

L. B.

Monsieur,

Avez-vous remarqué, à la Raillère, ce monsieur qui se gargarise sur deux chaises? La pose est originale. Il place deux chaises à un demi-pas de distance l'une de l'autre, et s'y couche tout au long, ayant les dossiers par côté. Ainsi étendu, il ouvre la bouche et la remplit de l'eau sulfureuse. Il reste dans cette position sans faire aucun mouvement, et une dame, un jour, l'a cru mort. Quand vient le moment de vider sa bouche transformée en citerne, pour la remplir à nouveau, il fait brusquement un demi-tour sur lui-même et crache aussitôt. Ce mouvement est exécuté avec une adresse et une vigueur qui auraient mérité les applaudissements du public si, à la Raillère, tout signe d'approbation ou d'improbation n'était formellement interdit par la bienséance.

L'immobilité absolue de ce sujet pendant le traitement, et sa position horizontale sur les deux chaises, ont fait donner un nom à cette manière de se gargariser, qui, il faut l'espérer, se propagera bientôt. On l'a appelé le *gargarisme au cercueil.*

Recevez, monsieur, etc.

UN TOURISTE.

Monsieur,

Vous n'êtes pas sans avoir vu à Paris, au cirque Napoléon ou au cirque de l'Impératrice, le fameux clown anglais Bothwell, mort aujourd'hui, qui faisait des tours d'équilibre avec une plume de paon sur le nez. C'était fort amusant. Pour maintenir sa plume dans la position perpendiculaire, il se penchait tantôt à gauche et tantôt à droite dans un gracieux mouvement de roulis. Parfois il se mettait à quatre pattes, comme on dit, courant et se tordant dans le sens où penchait la plume, afin de la redresser sur son nez.

Eh bien! monsieur, je sais deux ou trois malades très-

égayants qui se gargarisent, à la Raillère, comme ce clown tenait sa plume de paon en équilibre.

Pourquoi se donner tant de mouvement? C'est gênant pour soi-même et plus gênant encore pour les voisins dont le gargarisme est calme et réfléchi.

Ces gargariseurs équilibristes n'ont-ils donc jamais pensé à la loi de la pesanteur des corps, et ne savent-ils pas que lorsque la bouche est remplie de liquide, ce liquide baigne tout sans qu'il soit nécessaire de se balancer.

Après cela, le balancement a peut-être pour ces malades un charme particulier, et sont-ils bien aises de ne manquer aucune occasion de se donner du mouvement.

L'immortelle révolution de 1789, en proclamant les droits de l'homme, a reconnu implicitement ceux du gargarisme, et chacun, sous les lois protectrices et libérales qui régissent la société régénérée, a le droit de se rincer la gorge comme il l'entend.

Recevez, monsieur, mes salutations bien distinguées.

UN AMI DE LA LIBERTÉ DU GARGARISME.

Cher monsieur,

Je suis femme et je puis me permettre sur le gargarisme de mes pareilles, que vous avez cherché à poétiser avec une si aimable galanterie, des observations qui, pour n'être pas flatteuses, n'en sont que plus vraies.

Je veux bien admettre que vous ayez admiré toutes les malades dont je vous ai entendu vanter les grâces exquises.

Mais à côté de ces merveilleuses valétudinaires qu'il serait vraiment fâcheux de voir bien portantes, tant elles déploient de charme dans le traitement de leurs mignonnes affections, combien en est-il de disgracieuses et même de ridicules, dont le gargarisme manque essentiellement d'attrait!

Pour ma part, j'ai vu à la Raillère, il y a quelques jours,

une jeune femme dont le traitement, je l'avoue, m'a fait grandement rire.

Pour se gargariser, elle se faisait accompagner de sa bonne, une grande et jolie fille, ma foi! Celle-ci présentait le verre à sa maîtresse, et pendant l'opération :

« C'est bien, madame, du courage.... Allons, c'est bien.... c'est très-bien.... Continuez ... Je suis contente de vous aujourd'hui.... bien contente, bien contente.... »

Excitée par les encouragements de sa soubrette, elle se gargarisait comme certaines chanteuses vocalisent quand elles sont l'objet des applaudissements du public, et, le larynx une fois baigné :

« Atala, j'ai peur.

— De quoi, madame?

— D'avaler mon gargarisme.

— Le mal ne serait pas grand, madame.

— Mais si, Atala, puisque je ne dois boire qu'un quart de verre et que je l'ai déjà bu.

— Chassez ces vilaines idées, madame, et gargarisez-vous de nouveau.

— Atala, j'ai peur.

— Voyons, madame.... je ne puis pourtant pas me gargariser pour vous.

— Oh! si cela se pouvait, Atala!

— Mais cela ne se peut pas, madame.

— Puisqu'il le faut absolument.... Atala, veillez sur moi. »

Et la dame recommençait à se gargariser.

Pendant qu'elle roucoulait de nouveau, sa bonne reprenait, mais d'un air distrait et comme en pensant à autre chose :

« C'est bien, madame, du courage.... Allons, c'est bien.... c'est très-bien.... Continuez.... Je suis contente de vous aujourd'hui.... bien contente, bien contente.... »

Ne trouvez-vous pas, monsieur, que cette façon de se

gargariser à l'aide d'une domestique pour vous encourager est originale et gaie?

UNE BAIGNEUSE QUI SE GARGARISE SEULE.

Monsieur,

Si la moins belle moitié de l'humanité n'était que la moins belle, je n'y verrais aucun mal.

Cette moins belle moitié ne fût-elle point belle du tout et fût-elle laide, cela me serait encore parfaitement indifférent, n'ayant à l'admirer en aucune façon, puisque j'en fais partie et que ce soin difficile incombe à l'autre moitié.

Mais la moins belle moitié, ou la laide moitié, comme vous voudrez la qualifier, est aussi la ridicule moitié, et vraiment c'est trop de désagréments attirés sur les mêmes têtes.

Pendant que vous admiriez, jeudi dernier, une élégante malade qui, pour se gargariser, se cachait coquettement une partie du visage dans un riche mouchoir de batiste brodée, j'observais, moi, un sujet d'un genre tout différent.

C'était un monsieur maigre, laid quoique fort distingué, et dont le visage avait pour principal ornement un nez long, fin, aristocratique, bien qu'émaillé de taches violettes comme les figues de Barbarie.

C'est par ce cartilagineux appendice qu'il s'introduisait le liquide bienfaisant. Tout chemin mène à Rome.

Il piquait son nez dans le verre et le relevait presque aussitôt, comme boivent les poules.

L'air sérieux et modeste, uni chez cet homme maigre à une rare distinction, ajoutait je ne sais quel caractère de douce mélancolie et de poétiques regrets au comique de son ingénieux procédé.

Je vous livre ce *pique-Raillère*, et je vous présente mes salutations distinguées.

UN OBSERVATEUR BIEN PORTANT
(côté des hommes).

Monsieur,

Vous me voyez encore tout épouvantée du bruit extraordinaire d'un gargariseur titanesque et véritablement foudroyant.

Si ce n'est pas Jupiter tonnant descendu de l'Olympe pour se gargariser à la Raillère, c'est donc son frère ou quelqu'un des siens.

Le feu du ciel dans la montagne ne roule pas plus terriblement en cascades sonores, que l'eau sulfureuse dans la gorge de ce gargariseur à grand orchestre.

Diammino ! quand on est dans la buvette et qu'il se traite ailleurs le larynx, point n'est besoin de demander où il est.

Il y a quelques jours, nous étions quinze ou dix-huit malades nous baignant tous la gorge avec recueillement, lorsque soudain il éclate parmi nous.

Instinctivement chacun rejette l'eau qu'il avait dans la bouche et se met sur la défensive.

Lui, qui ne s'aperçoit de rien et qui, d'ailleurs, devait être grandement étourdi par ses propres roulements, continue de plus belle.

Quand le premier moment de stupeur fut passé, ce fut un rire universel dans cette bienheureuse salle de gargarisme, la plus franchement gaie que je connaisse après la salle du Palais-Royal, à Paris, quand Geoffroi, l'Héritier et Mlle Schneider jouent.

Ce malade ne pourrait-il pas utiliser les rares dispositions qu'il tient de la nature en se gargarisant au profit des pauvres de la commune ? A cinquante centimes le billet d'entrée, la salle serait comble, et le succès de l'artiste certain.

Je soumets à qui de droit cette idée, qui me paraît féconde, et j'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer avec considération.

UNE BAIGNEUSE QUI A PEUR DU TONNERRE.

Monsieur,

Les personnes qui se tiennent au courant des événements du théâtre savent que Ravel, dont Paris est depuis trop longtemps privé, a été porter à Saint-Pétersbourg sa verve et sa gaieté. A force d'user son larynx à dilater la rate de messieurs les Russes, Ravel s'est vu forcé de venir le retremper aux sources de la Raillère. Il est ici depuis quelques jours déjà, en compagnie de la charmante Mlle Deschamps, autre transfuge du Palais-Royal, et qui, comme Ravel, avait besoin de repos et de soins.

J'ai rencontré hier le célèbre acteur comique dans la salle des gargarismes, et je l'ai vu se gargariser avec des mouvements de tête et une tournure tragi-comique qui m'a fait — je lui en demande bien pardon — éclater de rire, tout comme si je l'avais vu dans *l'Omelette fantastique* ou dans *Un Monsieur qui suit les femmes*.

Mais où il fallait surtout voir Ravel, c'était dans la salle de pulvérisation, revêtu de sa large robe de laine avec capuchon, ce qui le faisait ressembler à un moine. Il s'avançait avec ce dandinement si plaisant que vous lui connaissez jusqu'à l'eau pulvérisée.

Ravel, que je sache, n'a jamais fait petite bouche; mais, devant la palette du pulvérisateur, il l'ouvrait large et profonde comme une cave de Lubeck.

Dans ce costume, dans cette position, les yeux ouverts et fixes, la bouche plus ouverte encore, et dans laquelle disparaissait la palette jusque dans des profondeurs inconnues, Ravel n'avait certainement pas son pareil au monde.

Je vous signale ce titre de vaudeville : *Ravel à la salle de pulvérisation à Cauterets.*

Agréez, monsieur, mes civilités.

CHARLES P....

Que pensez-vous de ces lettres, madame? Je souhaite qu'elles vous aient fait passer un moment agréable.

Mais laissons la salle de gargarisme, et revenons à la ville même de Cauterets pour écouter une petite histoire, garantie tout ce qu'il y a de plus authentique, et dont une de nos plus aimables baigneuses a été l'héroïne, l'hiver dernier, à Paris.

Cette femme charmante a pour mari un employé supérieur d'une de nos grandes administrations. Tout supérieur que soit cet employé, il reçoit les ordres du directeur général, un homme très-habile, mais d'un esprit très-susceptible, et partageant avec quelques grands hommes l'inconvénient d'être un homme très-petit.

M. X.... s'habillerait à ravir de l'habit d'un communiant. Ses chemises ont trente-quatre centimètres de tour de col, ses bottes mesurent le même chiffre, et il se gante largement avec des gants de femme de moyenne grandeur. Aussi comme il se tient roide et cambré pour ne pas perdre un millième de pouce de sa petite taille! Il est dans son droit, après tout, et personne ne saurait l'en blâmer.

Un jour, le mari de la charmante femme dont nous parlons, invite son directeur à dîner. Le directeur, qui a pour principe de ne rien accepter des gens auxquels il donne des ordres, accepte néanmoins, exceptionnellement cette fois.

Mme B. (donnons-lui cette initiale) a des habitudes de langage qui durent plus ou moins longtemps, et ajoutent une grâce passagère à toutes celles dont la nature l'a ornée, et qui sont fixes.

Malheureusement ces habitudes de langage peuvent avoir des inconvénients, comme on va le voir.

Dans le moment où l'administrateur avait accepté à dîner chez son administré, la femme de ce dernier avait pris l'habitude d'accompagner tous les mots du qualificatif *petit*.

Parlait-elle à une amie : ma *petite* amie. Désignait-elle la propriété quelconque d'un propriétaire quelconque : la *petite* propriété de M. ***, etc.

Pendant quelqnes mois, tout fut petit pour Mme B., jusqu'à l'infini et à l'éternité.

M. X. arriva très-exactement pour dîner, et Mme B. le reçut le plus aimablement du monde.

« Monsieur, combien nous sommes heureux de votre *petite* visite !

— Madame, c'est à moi que revient tout le plaisir.

— Monsieur, mettez-vous à votre aise, je vous en supplie. Donnez-moi votre *petit* pardessus. »

M. X. quitte son pardessus.

« Agnès, dit Mme B. en parlant à sa femme de chambre, prenez donc le *petit* pardessus de monsieur. Accrochez aussi son *petit* chapeau.... Et votre *petit* parapluie, monsieur? n'aviez-vous pas un *petit* parapluie? »

M. X., d'un air assez contrarié :

« Non, madame.

— Mettez-vous sur ce *petit* fauteuil, je vous prie, monsieur.

— Je suis très-bien sur cette chaise, madame, répondit en grimaçant M. X.

— Et votre *petite* famille, monsieur, comment est-elle?

— Je vous remercie, madame, toute ma famille se porte bien, dit sèchement l'administrateur général.

— Vous êtes venu en voiture, monsieur?

— Mon Dieu, non, madame, j'ai pris tout simplement l'omnibus.

— Et vous avez pu trouver une *petite* place pour vous?

— Oui, madame, j'ai trouvé une place pour moi. »

Depuis un moment, le visage de M. X. était passé du plaisant au sévère, et du sévère au ton le plus renfrogné; il devint évident pour Mme B. que quelque chose le contrariait.

Elle fit part de ses impressions à son mari, qui devina tout.

« Ah ! dit Mme B., nous sommes perdus si je ne trouve pas moyen de réparer ma maladresse. »

On se mit à table.

« Pardonnez-nous, monsieur X., dit la femme de l'employé, si nous ne vous traitons pas comme nous le voudrions; mais nous avons deux domestiques nouveaux.... Et tenez, je vois que votre couvert n'est pas complet.

— Agnès?

— Madame?

— Monsieur n'a pas de fourchette. Donnez une *grande* fourchette à monsieur.... Eh quoi! pas de serviette non plus? En vérité, c'est désolant.

— Agnès?

— Madame?

— Monsieur n'a pas non plus de serviette. De suite, une *grande* serviette pour monsieur. »

M. X. devint furieux, et, de pâle qu'il était, il passa au violacé.

Il voulut se moucher, son mouchoir de poche était resté dans la poche de son pardessus.

Comme il allait se déranger pour l'aller chercher :

« Ne vous donnez pas cette *grande* peine, monsieur.

— Agnès?

— Madame?

— Allez chercher le *grand* mouchoir de poche à monsieur. »

M. X., en proie à une violente colère intestine, et ne sachant pas au juste si on avait voulu le mystifier, ne mangea rien et s'en alla de bonne heure.

Il s'est vengé de l'invitation de M. B. en disant à quelqu'un :

« Une fois n'est pas coutume, et je n'accepterai jamais plus de *grands* dîners chez de *petites* gens. »

C'est tout pour aujourd'hui, madame, et plaise à Dieu que ce tout ne vous paraisse pas trop.

Agréez, je vous prie, etc.

Cauterets, juillet 1864.

Madame,

Cauterets est à cette heure dans le zénith de sa gloire.

Société élégante et nombreuse, à poste fixe ou de passage, malades qui le sont peu et cesseront bientôt de l'être, gens bien portants et qui comptent bien ne jamais être malades, buveurs d'eau, baigneurs, gargariseurs, aspirateurs d'eau volatilisée, preneurs de douches écossaises, cavaliers, piétons, chasseurs d'isards, chasseurs d'ours, chasseurs d'aigles, chasseurs de papillons, herboriseurs, chercheurs de fraises sauvages, de framboises, de champignons, géologues, promeneurs de montagnes, coureurs de vallées, contemplateurs de la belle nature, amants passionnés du whist et du domino, dessinateurs de cascades, poétiques rêveurs, paresseux romanesques, toute la société, en un mot, des eaux thermales dans les Pyrénées, voilà Cauterets au moment où je vous écris ces lignes. Et cela restera ainsi, jusqu'à la fin de la saison, car si quelques-uns partent, d'autres arrivent.

Je vous ai, madame, parlé ces jours passés, des types qu'on voit à Cauterets. Un de ces types est le colporteur aragonais dans le costume traditionnel de son pays : mouchoir rouge enroulé autour de la tête en forme de couronne; cravate en foulard négligemment nouée; gilet de soie bigarrée de couleurs vives, garni de doubles rangées de boutons en métal blanc; ceinture de soie rouge ou vio-

lette; culotte de velours richement ornée de franges, de boutons en métal et de glands en laine; veste également de velours, plus richement brodée encore et sur laquelle se détachent des reliefs en guipure; bas blancs immaculés, et pour chaussures l'espadrille nationale où le pied se dessine librement, fier et d'aplomb, maître de ses mouvements.

Voyez-le arriver, sa caisse de marchandises au dos, sa couverture rayée qu'il étale crânement et élégamment sur ses épaules comme un manteau castillan, les mains remplies de *navajas* dont la plus petite percerait un bœuf de part en part. Il est noble dans son humble position, beau de visage souvent, bien fait et vigoureusement modelé toujours. D'où vient-il? des stations environnantes ou du sémillant pays des Espagnes, à travers les montagnes qu'il traverse gaiement, confiant dans son étoile et dans la protection de sa sainte patronne. Il est sobre, mais il veut se loger et se nourrir dignement. D'ailleurs, il est négociant, et il a pour principe que l'argent doit rouler puisqu'il est rond.

« Senorita, ne m'achèterez-vous rien aujourd'hui. J'ai des foulards de tête!... »

Et il envoie de sa main un baiser au précieux mouchoir, qu'il déroule lentement et avec respect, comme si le tissu incomparable en avait été béni par notre saint-père le Pape lui-même.

« Combien? demande la senorita française.

— Eh! combien, combien? c'est cher.... c'est si beau!...

— Mais enfin, le prix?

— Le prix? est-ce qu'une étoffe semblable peut avoir un prix?... surtout quand elle sera coquettement assujettie derrière votre jolie tête ou jetée négligemment en pointe sur vos blanches épaules?... Voyons, je veux vendre aujourd'hui : c'est huit *pecettas*.

— Huit francs?

— Pas plus, parce que je veux vendre et que c'est pour vous.

— Je vous en donne trente sous.

— Oh! senorita, mais voyez la qualité.

— Ça ne vaut pas plus.

— Foi d'honnête Espagnol et sur ma part de paradis, il me coûte à moi six *pecettas.*

— Vous avez passé ces foulards en contrebande?

— Naturellement, senorita, et voilà pourquoi je vous les laisse à si bon compte.... Tenez, à sept *pecettas,* je me ruine !

— Trente sous.

— Écoutez-moi, senorita.

— Je n'écoute rien.

— Allons, prenez-le.... C'est tout ce qu'il vous faut?

— C'est tout.

— De bon chocolat?

— Non.

— J'espère, senorita, que j'aurai le plaisir de vous revoir.

— Je n'en sais rien. »

Avec les touristes, le colporteur aragonais ne manque jamais de *faire l'article* en espagnol.

Si vous avez le malheur de baragouiner la langue de Lopez de Vega, vous êtes perdu. Il vous tient alors par votre amour-propre de linguiste, et aussi par la difficulté où vous êtes souvent de débattre vos intérêts dans un langage qui vous est étranger. Vous achetez le prix qu'il veut, faute quelquefois de savoir lui en offrir un autre. Dans tous les cas, l'argent gagné par ce colporteur, que n'arrête ni la fatigue ni le danger des routes, est certes de l'argent bien gagné, et je vous engage, messieurs, à vous montrer larges envers lui. Ne le marchandez pas trop.... mais assez.

Après la pluie vient le beau temps, dit la sagesse des

nations; d'où il résulte nécessairement qu'après le beau temps vient la pluie.

Nous avons eu quelques heures de pluie à Cauterets après de longs jours sans nuages, pendant lesquels les promeneurs et les excursionnistes de haute école sont restés forcément chez eux pour reprendre de nouvelles forces et se préparer à de nouveaux exploits.

Cette pluie, qui a pu contrarier quelques promeneurs infatigables et causer du dépit à quelque sentimentale baigneuse, jalouse de montrer au Mamelon-Vert une robe légère, a été pour les admirateurs de la nature si majestueuse des Pyrénées une véritable bonne fortune, car elle a été accompagnée d'un imposant orage.

L'orage, c'est la symphonie du ciel. Quand cette symphonie s'exécute dans les montagnes dont les échos formidables se répondent à eux-mêmes avec la vigueur du son génial, la musique électrique prend des proportions inaccoutumées pour l'oreille étonnée, ravie et parfois aussi épouvantée.

Ce n'est pas sans une vive émotion, en effet, qu'on entend l'effroyable cascade de sons qui roulent dans l'espace, comme les eaux du Gave dans la cascade du Cériset.

De mon balcon j'ai contemplé avec un sentiment soutenu d'admiration la chaîne des montagnes, éclairée par la foudre comme un tableau apothéosiaque au Grand-Opéra à la lueur des feux de Bengale, et j'ai entendu le roulement grandiose des timbales magiques du tonnerre en fureur.

C'était beau, sublime même, bien fait pour consoler de l'absence momentanée de l'astre radieux.

A l'heure où j'écris, le ciel est pur à Cauterets comme à Naples, et le soleil a repris tous ses droits.

Les excursionnistes, entièrement remis de leurs fatigues, ont recommencé leurs promenades titaniques à travers les monts gigantesques, pendant que les baigneuses

sentimentales, au Mamelon-Vert, enveloppaient leurs beautés et leurs grâces dans la fine mousseline, un instant laissée de côté.

Parmi les plus intéressantes excursions dans les montagnes, nous citerons une chasse à l'isard, organisée ces jours passés par M. le comte de C.... Le hardi chasseur est parti en compagnie de huit autres chasseurs de distinction tel que lui.

Les chasseurs ont pris la direction du lac de Gaube, qu'ils ont laissé derrière eux pour aller coucher dans une cabane de berger, située au bas de la vallée de l'Esplumous. Ils auront certainement très-bien dormi tous après une journée de marche sur les monts escarpés, dans la hutte mal abritée du pasteur, n'ayant pour lit que la terre et pour toute literie que des capes de berger.

Ces capes, d'une forme originale et d'un tissu plus original encore, sont faites d'une étoffe fabriquée par les paysans, aux environs de Cauterets, avec la laine non préparée, telle qu'elle servait de cape naturelle aux moutons avant qu'on les tondît.

Dès l'aube, les chasseurs ont dû se mettre en route pour l'ascension du Vignemale, où les isards se tiennent par troupeaux de trente et quarante.

Au moment même où partaient les chasseurs d'isards, M. de G.... et M. R.... se dirigeaient vers le Mont-Perdu dont ils comptaient faire l'ascension, ayant pour guide Jean-Pierre Latapie fils, et Pœydehau, dit Barragat.

M. de G.... est revenu sain et sauf avec M. R.... de sa périlleuse excursion, et il m'a fait une description si originale, si poétique, si curieuse de ce voyage, le nec plus ultra du touriste pyrénéen, que je crois vous intéresser, madame, en vous rapportant ce récit de montagnes.

Je laisse la parole à M. de G....

Un mot d'abord sur nos guides. Dans la haute mon-

tagne, la profession de guide est un véritable ministère. Le guide qui vous accompagne sur les grands sommets répond de votre vie, et votre vie peut se trouver exposée à chaque minute pendant une durée de plusieurs heures. Bien des qualités sont indispensables à de pareils hommes, Il leur faut la force pour porter sur le dos armes et bagages, la prudence pour ne pas compromettre votre existence, le sang-froid en face de l'abîme, l'agilité pour escalader les pentes abruptes, l'adresse pour vous hisser le long des roches verticales. Un guide parfait est un véritable héros, et, quand on le voit à l'œuvre, on s'étonne un peu moins des grands coups d'épée de Roland, dont nous avons traversé la brèche. Certaines qualités moins héroïques lui sont encore utiles. Tout en sachant imposer au voyageur ses décisions et sa volonté dans les circonstances critiques, il devra lui prêter un appui discret, proportionné à ses forces, à sa hardiesse, je dirai même à son amour-propre. Ses complaisances seront dépourvues de servilité, et il conservera vis-à-vis de son client une indépendance qui rendra les relations à la fois plus agréables et plus dignes. Pour moi, j'aime à considérer mon guide comme un ami. Quel meilleur ami en effet pourrait-on avoir, qu'un guide au milieu des montagnes, où sans lui on serait inévitablement perdu?

Les hommes que nous avions choisis possèdent toutes les qualités que je viens d'énumérer. Il n'est touriste ni habitué de Cauterets qui ne reconnaisse à ce portrait, sans qu'il soit besoin de les nommer, Jean-Pierre Latapie et Jean Barragat.

Partis de Gavarnie à sept heures, avec un troisième guide du pays, nommé Laurent Passet, nous étions parvenus, vers onze heures, sur le versant espagnol, après avoir traversé la brèche de Roland, dont je vous parlais tout à l'heure. Les rochers et les glaciers du Marboré sont tellement connus, que je ne vous en parlerai pas.

Nous nous arrêtons au bord d'une de ces sources limpides que les Pyrénées offrent avec une prodigalité si merveilleuse au touriste altéré, et nous déjeunons fort substantiellement, et même fort longuement, au milieu des ruines de la nature. A trois heures, nous nous installons à la cabane de Gaulis, au pied du Mont-Perdu, où nous devions passer la nuit. Le temps était superbe et les glaciers recouverts de neige. Cette première journée s'est accomplie sans effort et sans difficulté.

En attendant l'heure du dîner, fixée pour six heures, comme dans les maisons bourgeoises, au pied d'une cascade qui tombe du Mont-Perdu, nous nous occupons de dresser nos lits dans la cabane où nous entrons à quatre pattes. Des monceaux d'épinards sauvages ramassés aux environs forment nos matelas, un peu froids peut-être, mais du reste très-moelleux.

Cependant, une épreuve redoutable nous était réservée pour notre première soirée : nous en étions au café, comme dans les maisons bourgeoises, et nous nous apprêtions à jouir à la fois, en vrais gourmets, d'un bon cigare et d'un coucher de soleil dans la grande montagne, quand le temps se couvrit subitement. Un orage éclata. Le Mont-Perdu est la région des orages. Il nous fallut immédiatement nous blottir dans la cabane, où il y avait place pour deux et où nous entrâmes cinq. Nous nous arc-boutons les uns contre les autres; nos pieds reposent sur la poitrine et sur la tête de nos voisins auxquels notre poitrine et notre tête servent de point d'appui. Les sardines ne sont pas plus à l'aise dans les barils. Faute de pouvoir contempler les beautés si pittoresques de la nature au coucher du soleil dans la montagne, nous appelons à notre aide un sommeil anticipé. Mais on dort mal, pelotonné comme un hérisson; en outre, le tonnerre se charge de nous tenir éveillés. Le vent éteint la bougie que nous avions allumée, les éclairs la remplacent. L'habitant des plaines ignore la puissance

de l'orage, l'effet de ses roulements centuplé par les échos des montagnes. En moins d'un quart d'heure, la foudre tombe vingt fois autour de nous. Nous sommes sur un trône d'électricité comme Jupiter dans le plus majestueux exercice de ses fonctions. A chaque explosion succède immédiatement un autre tonnerre, celui des rocs déracinés qui roulent par avalanches du haut des grands sommets dans les abîmes. Quelle musique! quelle orchestration! Berlioz, l'auteur de la *Symphonie fantastique*, Wagner, l'auteur du *Tanhauser*, et Adolphe Sax, le vigoureux inventeur du sonore saxhorn, en eussent été jaloux.

Nous sommes partagés entre deux sentiments : la terreur et l'admiration. L'orage ne cesse un moment que pour reprendre avec un redoublement de violence; enfin, il s'apaise, et la pluie et la grêle lui succèdent. Fouettée par le vent, la pluie entre en tourbillons dans notre réduit. Laurent, l'un de nos guides, qui dans la circonstance nous servait de tabouret, se traîne comme une couleuvre à la recherche d'une pierre qui devra figurer le battant d'une porte, et nous clôture de son mieux. Ainsi blottis, nous attendons le jour, que nous apercevons enfin à travers les interstices de ce qu'on pourrait, avec beaucoup de bonne volonté, appeler les murs de la cabane. La tourmente avait cessé, mais le ciel était encore chargé. Nous quittons nos vêtements de nuit, nous nous habillons à plat ventre, et nous risquons la tête hors de notre trou. Un nuage couvre la cime du Mont-Perdu. Le temps s'éclaircira-t-il? L'ascension sera-t-elle manquée? Laurent, qui est un capitaine au long cours de terre, met le nez au vent et nous assure que nous aurons un ciel splendide. Nous partons.

En face de nous, le Mont-Perdu présente un cône de roches inaccessibles; mais sur notre droite, il s'étale en une succession de pentes modérées et s'appuie sur un énorme contre-fort de rochers appelé, en raison de sa

forme, *Tour de Gaulis*. C'est là notre chemin. Jusqu'à la tour, l'inclinaison est presque douce. Nous traversons des pentes couvertes de rochers éboulés et pulvérisés qu'offrent tous les grands sommets, et sur lesquels il n'est pas précisément très-commode de marcher.

Le capitaine Laurent n'avait pas tort. Le soleil paraît radieux, et nous arrivons à la première échelle du Mont-Perdu. On appelle échelle des parois de rochers à pic d'une hauteur de dix à vingt mètres, et qui ne présentent, pour servir d'appui au pied et à la main, que des aspérités presque insensibles.

Laurent, qui s'avance en éclaireur, monte le premier. Jean Barragat le suit. En un tour de pieds et de mains à étonner un chat, ils sont arrivés au point culminant. Tous deux ils nous hissent par la main ou à l'aide de notre bâton, dont nous leur tendons un bout, tandis que Latapie se tient par derrière pour nous retenir en cas de chute. Une fois la besogne terminée, il monte à son tour du pas calme et tranquille qu'on monte l'escalier du palais de Versailles.

Viennent ensuite des neiges légèrement durcies par le froid de la nuit, résultat de l'orage, et dont plusieurs présentent une assez forte inclinaison. Ces neiges aboutissent au grand glacier situé sur le versant sud du Mont-Perdu. Laurent et Barragat marquent des pas dans lesquels nous devons exactement emboîter le pied ; nous sommes placés entre eux et Latapie, qui, armé de ses espadrilles et de ses crampons, et nous surveillant tantôt à droite, tantôt à gauche, se tient prêt, en cas de glissade, à nous rattraper en quelques bonds ; car Jean-Pierre est un isard à deux pattes. Nous atteignons enfin la seconde échelle. Une fois ce mauvais pas franchi, nous sommes au sommet. Les guides remarquent avec inquiétude que l'échelle, sur laquelle ruisselle l'eau d'une source, est congelée de haut en bas. Figurez-vous l'encoignure d'un mur de granit, haut d'une vingtaine de mètres, garnie de clous enfoncés jusqu'à la tête et séparés en certains en-

droits par des intervalles de quatre à cinq pieds. Imaginez ces têtes de clous enduites de verglas, et vous aurez une idée approximative de l'obstacle qui nous restait à franchir. Nos trois guides réunis tentent un essai sur M. R..., le plus léger de nous deux; mais à peine se sont-ils élevés tous les quatre de cinq à six mètres, que Laurent glisse sur M. R.... Ramené en arrière, les pieds dans le vide, M. R... se trouve pour ainsi dire suspendu au-dessus de l'abîme, uniquement retenu par la main de Barragat restée dans la sienne, et par le bras de Latapie, qui, le saisissant à la ceinture, le colle pour ainsi dire au rocher. Il faut redescendre, car l'obstacle est reconnu infranchissable sans une longue corde, et nous n'en avons pas. Barragat et Latapie se chargeraient bien (et nous sommes payés pour les croire sur parole) d'escalader les roches *entièrement verticales* situées sur la gauche de l'échelle; mais impossible à nous de nous y transporter, et ces messieurs n'entendent pas que nous nous bornions au rôle de spectateurs. Attendrons-nous que le soleil, levé depuis une demi-heure, et qui n'a pu encore frapper de ses rayons l'échelle, placée dans une anfractuosité, amène un dégel qui permettra une ascension opérée plusieurs fois par ce passage? C'est l'avis de Laurent et de Latapie. Mais il va falloir demeurer là près de deux heures, et Barragat, l'homme de l'initiative par excellence, n'aime pas à s'arrêter en chemin. Il s'écarte sur la droite, il inspecte les roches de ce coup d'œil d'aigle humain qui ne le trompe jamais. Comme Napoléon à la bataille d'Austerlitz, il avait trouvé son passage, ou plutôt il l'avait deviné. Il nous appelle, et nous marchons à sa suite.

Toujours verticalité presque complète dans les roches; quelques petites saillies étayent notre pied, les bâtons ferrés de nos guides font la courte échelle, et Barragat, s'élevant de roche en roche sans qu'on puisse saisir le secret de son ascension, nous amène à lui par la main en

nous communiquant un peu de cette force de volonté, de cette audace et de cette vigueur particulières qui caractérisent sa personne.

Quelques pas dans la neige, et nous tonchons au sommet de ce Mont-Perdn, qui n'est pas, comme vous le voyez, perdu pour tont le monde. Saisir dans son ensemble majestueux composé de mille détails curieux ce magique panorama, serait impossible, aussi bien à la peinture et à la photographie qu'à la plume, même la mieux exercée. Allez-y comme nous y sommes allés; admirez, recueilli, comme nous l'avons fait, les magnificences d'un point de vue qui, peut-être, n'a de supérieur dans les Pyrénées que celui dont on jouit du haut de la Maladetta; nourrissez vos regards de cette imposante et grandiose poésie de la plus belle des pages du grand livre de la création; goûtez ces charmes, et tant d'autres encore, et que votre admiration reste muette comme la nôtre. Il est des beautés qui vous écrasent de leur puissance et qui ne sont point faites pour le compte rendu.

Du Mont-Perdu, le regard embrasse toute l'Espagne. Ai-je vu des villes? peu m'importe. De là, les villes sont des taches dans l'espace, et les hommes des infusoires.

Oh! les petites passions
Qui grouillent dans ces fourmilières!

dit l'aimable et philosophe Nadaud.

La vue de la chaîne française est peut-être ici, toutefois, moins complète que prise du Vignemale. Du Vignemale apparaît de face le magnifique groupe du Marboré, dont les gradins et les glaciers se dessinent si majestueux à l'œil, et qui se dérobent au regard de la cime du Mont-Perdu.

Mais quels abîmes de neige et de roches! quelle terreur, quelle admirable désolation sur les flancs du colosse, et quelles sublimes horreurs partout! J'ai cru, au milieu de ce navrant et magistral tableau de la mort qui nous entou-

rait, entendre s'élever une voix implacable et voilée, chanter lentement le terrible *Dies iræ* qui fit tressaillir le moyen âge et nous terrifie encore aujourd'hui. Mais j'ai promis de ne point faire de description, et je n'en veux pas faire. Je veux seulement dire avec le poëte de toutes les Espagnes, notre cher Alfred de Musset :

> Prenez-moi la sandale et la pique ferrée.
> Elle est là, sur les monts, la liberté sacrée !

Un vent de glace ne nous permit pas de rester au sommet plus de vingt minutes, et il nous avait fallu deux jours pour monter! Laurent décide que nous rentrerons à Gavarnie par le glacier et la brèche d'Estaubé. Pour commencer, il nous faut glisser sur une pente de neige assez rapide qui aboutit à un précipice.

« Devons-nous donc descendre par là? dis-je à Latapie, mon guide, avec une nuance très-marquée d'inquiétude.

— Par force, » me répondit-il avec son sang-froid habituel et en m'entraînant résolûment par le bras.

A peine avons-nous fait quelques pas, que nos hommes se communiquent leurs impressions dans leur patois; j'entends ce mot peu rassurant que je traduis en français: « C'est dangereux. » Leur physionomie trahit des inquiétudes; ce n'est pas pour eux qu'ils craignent, bien entendu, c'est pour nous seuls. En effet, nous nous trouvons en face de rochers qu'il faut descendre à pic, et dont les imperceptibles saillies sur lesquelles doivent reposer nos pieds sont recouvertes de verglas; de tous les côtés l'abîme; une glissade est une mort certaine; car, malgré leur adresse et leur force, nos guides, ne pouvant se cramponner suffisamment sur la roche dure et verglacée, seraient entraînés par le poids de nos corps. Un instant nous cheminons sur une arête de rochers large de quelques centimètres, entre deux précipices de neige et de glace

s'étendant à perte de vue. Nous respirons ; c'est une grande route. Là, pas de verglas, et l'inclinaison est modérée. La fameuse arête de glace sur laquelle Ramond monta à cheval avec ses guides n'existe pas ; je suis porté à croire qu'il fait allusion à celle que nous traversons, moins la glace, qui est peut-être destinée à dramatiser le récit. Bientôt, en effet, la crête devient trop aiguë pour être praticable, et nous sommes forcés de redescendre sur son flanc gauche. Là, chacun serré contre son guide, et toujours précédés de Laurent, qui de temps à autre marque des pas à la hache, nous devons prendre en écharpe des neiges durcies dont quelques-unes sont plus abruptes que le toit d'une maison de Grenade. Ces neiges aboutissent à d'autres plans de neiges dont l'inclinaison va s'adoucissant, et qui s'étalent au pied du pic à perte de vue. Si le pied glisse, vous êtes infailliblement entraîné à une distance de plusieurs kilomètres, avec une vitesse toujours croissante, et brisé contre un rocher ou jeté dans un torrent. D'un autre côté, il faut franchir les crevasses qui séparent les neiges du rocher en s'élançant sur des saillies de roches couvertes de verglas. Un manque d'équilibre, et c'est un plongeon dans l'abîme. Je sens la main de Latapie, qui, dans les moments particulièrement difficiles, enroule autour de sa main les basques de ma vareuse. Le danger est moins à craindre ; je ne sens plus cette main tutélaire, mais il me tient toujours entre l'index et le pouce et continue à me prêter un appui aussi sûr, quoique plus discret, afin de me donner confiance en moi-même. Je lui sais gré de cette nuance.

Des neiges prises en écharpe, nous arrivons à celles qu'il faut descendre en ligne droite. Ici, nous enfonçons sous nos pas, et les difficultés de la route changent de nature. Sans les soins de nos guides, nous pouvons être lancés sur les glaciers ou les moraines à des distances incommensurables. Nos hommes se placent devant nous et

nous arrêtent, fermes comme des bornes, dans nos glissades, qui se produisent plusieurs fois.

Enfin, après une descente de trois heures, nous arrivons au glacier d'Estaubé, entièrement recouvert, et que nous traversons facilement sur une pente fort douce.

Quand on a vu le sommet du Mont-Perdu, il faut en voir le pied; il faut voir les murailles d'Estaubé, roches gigantesques, chaudes de ton, dominant ces plaines de neiges; il faut voir le glacier situé sur le versant nord du mont, après avoir vu le versant sud. Ce genre de beauté est peut-être plus caractérisé encore et plus complet que celui du sommet. Arrivés là, notre course prenait un caractère pastoral. Rentrer à Gavarnie par la brèche d'Estaubé et la Hourquette d'Allauz n'était plus qu'une promenade ne différant de celles du bois de Boulogne que par la sincérité des rochers, des montagnes, et des arbres qu'on évite d'attacher avec des ficelles ou de redresser le corps débile au moyen de tuteurs. Le soir, nous fîmes avec nos guides un dîner très-gai, et nous chantâmes en chœur les airs du pays. Ces airs sont prodigieusement variés et ont beaucoup de caractère.

J'oubliais les détails relatifs aux heures. Partis de la cabane à cinq heures et demie, nous étions au sommet du pic à huit heures vingt minutes, et de retour à Gavarnie à quatre heures.

Ce récit de M. de G... me donna la plus furieuse envie d'explorer à mon tour ces parages enchanteurs et terribles.

« Êtes-vous marcheur? me demanda M. de G....

— Je n'en sais rien, au juste, ayant toujours pris l'omnibus à Paris, quand j'avais à aller de la Madeleine au boulevard des Italiens. »

M. de G... fixa sur ma personne un regard scrutateur, et me dit après avoir appuyé légèrement sa main sur ma poitrine:

« Vous êtes marcheur, et nous partons demain au lever du soleil.

— Demain! c'est bientôt.... Et où allons-nous, je vous prie?

— Nous irons dans un endroit où ne vont pas d'habitude les excursionnistes ordinaires. Je veux faire avec vous une promenade de dilettante; vous faire admirer une nature unique au monde, peut-être; un morceau de roi que le créateur enverrait à l'exposition, si le créateur était un artiste comme tous les autres.

— Vraiment! Mais faut-il grimper bien haut pour contempler cette belle pièce?

— Point. Les belles vues de sommets, d'ailleurs, ne sont pas rares dans les Pyrénées, et les Alpes en fournissent d'incomparables en Europe. Ce que je veux vous faire voir, ce qu'il y a de rare, d'extrêmement rare partout, et assurément de très-remarquable pour les personnes sensibles aux austères magnificences de la nature, ce sont les vallées sauvages, encadrées de montagnes comme celle qui s'offrira à votre admiration. Une montagne entièrement stérile ou garnie d'une végétation naturelle, cela paraît tout simple parce que cela est commun; mais une vallée riante où coule une eau cristalline, que tapisse le plus exquis manteau de verdure et où la pioche de l'homme n'a point passé, c'est presque inouï. Alexandre Dumas, dans un moment de bonne humeur, a prétendu qu'il avait découvert la Méditerranée. L'auteur de *Monte-Christo* avait peut-être raison à son point de vue; en effet, les observateurs en tous genres, les philosophes de toutes les écoles et tous les hommes de génie sont des découvreurs de Méditerranées dans ce monde où rien n'est nouveau pour les esprits vulgaires, où tout est neuf, inexploré pour les esprits d'élite doués de la seconde vue de l'intelligence. Pour moi, qui n'ai point inventé *Monte-Christo* et qui me sens même incapable de perfectionner les

Trois Mousquetaires, je ne serais néanmoins pas du tout surpris d'avoir aussi découvert une Méditerranée. Endossez donc une veste légère, prenez un pantalon de toile grise, coiffez-vous d'un chapeau de paille, armez-vous d'un bâton ferré et venez avec moi: je veux vous faire les honneurs de mon Nouveau-Monde, de ma mer terrestre, si l'alliance de ces deux mots incompatibles ne vous blesse pas trop.

— A demain, » dis-je à M. de G..., doublement heureux que j'étais d'avoir pour compagnon de route un homme de cet esprit et un guide de cette force.

Le lever du soleil me vit le lendemain équipé pour la marche, le cœur vaillant et tout rempli à l'avance des plaisirs nouveaux pour moi que j'allais goûter. J'ai suivi mon aimable Christophe Colomb terrestre et j'ai finalement été payé de quelques heures de gravitation lente, presque toujours doucement ménagée, par la contemplation de l'endroit à la fois le plus saisissant, le plus frais, le plus imposant, le plus naïf, le plus terrible, le plus enjoué et le plus désolé que jamais la nature ait produit en un jour d'antithèses hardies et d'oppositions insolites.

Des peintres se sont transportés dans la vallée du Marcadeau, puisqu'il faut l'appeler par son nom, et, devant tant de grandeur unie à tant de délicatesses, les couleurs, sur leur palette, sont restées amoindries, ternes, écrasées, comme les mots restent sur les lèvres du poëte quand le sentiment déborde sa pensée, et que l'objet à exprimer dépasse trop en puissance la puissance de l'expression.

Qu'y a-t-il au fond dans ce paysage original et saisissant? de l'eau, de l'herbe et de la pierre; rien de plus.

O merveilleuse puissance de l'association de ces éléments vulgaires qui sont aux œuvres sublimes de la nature ce que les mots vulgaires aussi sont aux œuvres de la pensée, quand la pensée qui les dirige a pour nom un

Bossuet, un Shakspeare, un Lamartine, un Newton, un Homère, un Victor Hugo ou un Montesquieu.

J'ai vu la vallée du Marcadeau et je ne puis vous dire, madame, que ce que M. de G... disait en parlant du Mont-Perdu : Allez-y. Vous le pouvez, c'est presque une promenade de demoiselle.

Agréez, madame, etc.

Cauterets, août 1864.

Madame,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser, il a coulé beaucoup d'eau dans la Gave, et il s'est brûlé beaucoup de charbon dans les locomotives.

J'ai assisté, madame, à un des événements importants de ce siècle, à l'inauguration du chemin du nord de l'Espagne, et je suis vite revenu dans nos montagnes, où la vie est si douce, l'air si pur et si frais, en passant par Baréges et par Bétharram. De l'inauguration du chemin de fer espagnol, je ne veux vous dire que peu de mots.

Le roi d'Espagne devant honorer de sa personne le banquet préparé, à Saint-Sébastien, par les soins de M. Chevé, à Paris, l'étiquette faisait aux invités le rigoureux devoir de s'appliquer ce carcan de batiste qu'on appelle la cravate blanche, et de quitter les frais habits de toile pour s'habiller chaudement tout de noir, comme le page de Marlborough.

Afin d'opérer ce changement de décoration, qui devait être comme les décorations de l'Opéra, un changement à vue, une heure était donnée à Irun aux invités de Paris.

Ah! la jolie scène amusante et originale! A Irun, il ne

manquait qu'une chose, de l'eau, pour rafraîchir tous les visages couverts du sable impalpable des Landes et fatigués par une nuit sans sommeil et un jour de chaleur africaine. J'ai vu là des amiraux, des maréchaux, des savants, des hommes politiques éminents, de grands dignitaires de toutes sortes, membres de l'Institut et ministres, hommes de lettres, ingénieurs, financiers et finaciers, courir sur toute la gare en manches de chemise, une cuvette à la main, demandant de l'eau avec des visages attendris à mourir de rire. L'eau devenant de plus en plus rare, j'ai aperçu un de nos plus célèbres orateurs plongeant ses mains avec désespoir dans la cuvette qu'il tenait d'un chroniqueur, qui la tenait d'un chimiste, qui aurait bien dû décomposer le liquide omnibus de cette cuvette de troisième main avant de le repasser à d'autres. Mais le temps et les moyens manquent dans ces sortes d'occasion pour faire de la chimie, et M. Regnault — car c'était lui — est tout excusé.

Quand les invités ont été plus ou moins débarbouillés, — quelques-uns à *sec*, — les habits de voyage sont tombés, et les habits d'apparat sont sortis de tous les sacs.

De ma vie je n'ai vu tant de galons et tant de croix d'honneur.

Il est heureux pour quelques-uns de ces légionnaires qu'ils soient nés avec une poitrine large, car si, par malheur, ils avaient la poitrine étroite, je ne sais en vérité où ils accrocheraient tous les témoignages d'estime dont les divers gouvernements les ont comblés.

Au moment de remonter en wagon, j'ai vu un député au Corps législatif qui s'arrachait le peu de cheveux qui poussent sur son crâne stérile, comme le maïs dans les Landes; le malheureux n'avait pu retrouver son sac. Qui sait? peut-être avait-il préparé un toast.... Dans ce cas son désespoir serait explicable, car on sait ce qu'il en coûte pour rengainer un compliment depuis longtemps élaboré.

Nous entrons dans la gare de Saint-Sébastien. A droite une estrade a reçu l'évêque de Vittoria et bon nombre de prêtres avec un régiment de chantres. A gauche, une autre estrade abrite le roi d'Espagne et les notables espagnols et français. Pendant quelques instants nous sommes assourdis par les musiques de plusieurs régiments qui jouent à la fois et au hasard de la clarinette l'hymne nationale, d'un assez beau caractère. Nous remarquons avec étonnement que le drapeau espagnol flotte seul partout et que le pavillon français brille par son absence. Ce manque de tact a blessé le sentiment national des invités français en si grand nombre, et des explications ont été demandées; il résulte de ces informations que l'autorisation de placer des drapeaux français à côté des drapeaux du pays a été refusée par le gouvernement espagnol.

Cette exclusion a paru d'autant plus choquante que, depuis Bayonne jusqu'à la frontière, les couleurs espagnoles s'étaient amicalement développées avec les couleurs françaises.

Après la cérémonie religieuse qui a été longue pour les invités exposés à l'ardeur du soleil, M. Isaac Pereire a prononcé un discours auquel le roi n'a répondu que par un simple remercîment formulé en une phrase de quatre mots.

Aucun toast n'a été porté, et le roi est sorti de table pour aller entendre les vêpres à Santa-Maria, une assez belle église dans le style Renaissance.

En sortant de l'église, le roi est entré à l'hôtel de ville, puis il s'est mis au balcon pour saluer la foule.

Mon devoir de chroniqueur fidèle m'oblige à vous dire, madame, que la vue du mari de la reine n'a excité qu'un médiocre enthousiasme parmi la population libérale et progressiste de la province de Guipuzcoa.

Ce n'est pas que ce peuple ne soit pas susceptible d'en-

thousiasme; il est tout feu, au contraire, et il l'a bien prouvé en acclamant le sénateur qui, à Madrid, avait soutenu, il y a quelques mois, au Sénat, les *fueros* ou priviléges particuliers des *Vascongades*, comprenant les trois provinces basques.

Le sentiment qui m'a conduit à Baréges est un sentiment d'admiration et de profonde pitié.

Depuis quelques jours, je savais que le gouvernement français avait réservé un certain nombre de places dans les bâtiments militaires de Baréges pour des officiers polonais blessés. Avant-hier, j'appris que quatorze de ces nobles victimes étaient rendues à leur destination. Le désir de les voir et de leur serrer la main m'a décidé à partir pour Baréges.

Je les ai vus ces infortunés que la France a recueillis comme on recueille les épaves d'un naufrage. Presque tous sont très-jeunes, quelques-uns sont encore des enfants; tous sont affreusement mutilés, et c'est miracle qu'ils soient vivants. Mais ils supportent leur douleur avec cette sérénité sainte, cet enthousiasme contenu, cette sublime volupté du sacrifice que donne, avec une conscience sûre et satisfaite d'elle-même, le sentiment profond d'avoir accompli le premier de tous les devoirs : la défense du pays.

Tous ces jeunes gens parlent correctement le français et appartiennent par l'éducation à l'élite de la société; leur physionomie intelligente, où le malheur a imprimé son caractère de poétique mélancolie, est généralement d'une grande douceur. Parmi les officiers avec qui j'ai eu l'honneur de m'entretenir plus particulièrement, il en est un qui n'a pas encore atteint sa dix-septième année; il lui manque le bras gauche, amputé au ras de l'épaule. A quinze ans, il prenait les armes pour combattre les ennemis de sa nation.

Un autre plus âgé — il a vingt ans — a aussi perdu un bras dans un combat des plus inégaux et des plus

meurtriers. Le croyant mort, les soldats moscovites, ivres de sang et d'alcool, se sont fait un jeu de le transpercer de leurs baïonnettes. A la nuit, un prêtre, avec quelques patriotes, a relevé ce jeune homme. On l'a emporté clandestinement, comme si l'on commettait une mauvaise action, car c'est un crime en Pologne que de venir au secours des Polonais.

Un autre a eu la cuisse emportée, et la jambe qui lui reste est cruellement atteinte; en outre, il a reçu huit balles dans le corps.

Un jenne officier, incorporé dans l'armée russe, a pu rejoindre les volontaires polonais; mais il est arrivé couvert de blessures : il lui manque un bras. Un autre a l'épaule fracturée; celui-là est âgé de dix-neuf ans.

J'ai questionné ces braves jeunes gens sur les cruautés exercées en Pologne. Ils m'ont répondu avec un accent de sincérité qui excluait toute exagération :

« Monsieur, tout ce que vous pouvez avoir appris en France sur ce sujet ne peut vous donner qu'une idée très incomplète de la vérité. » Puis l'un d'eux ajouta que les officiers russes avaient fait souvent tous leurs efforts pour calmer les inutiles fureurs des soldats moscovites, acharnés sur leurs victimes désarmées.

J'ai quitté Baréges et j'ai fait un coude sur ma route pour traverser Bétharram.

Qu'est-ce que Bétharram? direz-vous, madame.

A cette question le *Guide de l'Étranger à Pau et aux environs* répond pour moi : « Bétharram est un lieu de pèlerinage très-fréquenté, dont l'origine remonte au dixième siècle. Son nom béarnais signifie *beau rameau*. Il le doit sans doute aux beaux ombrages qni l'environnent. Une gracieuse légende, de date peu ancienne, explique ainsi le nom de Bétharram : Une jeune fille cueillait des fleurs en face de la chapelle, sur les bords escarpés du Gave : son pied glisse, elle tombe dans le fleuve. Elle in-

voque la sainte Vierge, la prière de l'infortunée est entendue, un rameau s'incline à la portée de sa main; elle s'en saisit, elle est sauvée. Sa reconnaissance offrit à sa libératrice un rameau d'or. »

C'est dans ce charmant pays qu'il m'est arrivé la petite aventure suivante :

Ayant profité d'un relais pour aller visiter l'église, aux abords du temple, je fus littéralement assailli par une troupe de marchandes de petites médailles, de chapelets, d'images saintes, etc., qui me suppliaient sur tous les tons d'emporter un souvenir de Bétharram.

Ces femmes sont d'une prévenance qu'on ne saurait trop louer, et je fus grandement édifié de voir avec quel pieux empressement elles vous offrent leur marchandise dans l'intérêt de votre âme.

« Monsieur, achetez-moi ce beau chapelet.

— Un joli christ, pas cher, monsieur.

— Un magnifique bracelet, avec médaillon béni par le patriarche de Jérusalem.

— Voyons, monsieur, ne vous en allez pas ainsi sans rien acheter, et songez qu'on ne saurait trop faire pour gagner le ciel.... Tenez, ce chapelet en buis.... voyez comme il est beau.... vingt sous. »

Ainsi chantaient les séraphiques industrielles, auxquelles il ne manquait qu'un accompagnement d'harmonium pour donner à leur parole le plus haut degré de saveur mystique.

« Mesdames, dis-je à ces dames, permettez-moi de passer; dans un moment, en revenant de l'église, je vous promets de faire droit à vos pieuses réclamations. »

Mais ces femmes, avec la touchante confiance de gens qui agissent dans l'intérêt d'une grande idée, m'entourèrent plus pressantes que jamais. J'étais vaincu par de si nobles efforts et presque attendri. A mon tour, je pris la parole.

« Combien ce bracelet?

— Un franc, monsieur.

— Quinze sous?

— Allons, prenez-le.

— Veuillez me le conserver, en revenant de l'église je vous le payerai. »

J'allai visiter l'église, et en repassant je donnai une pièce de un franc à cette honnête marchande.

« Si j'achète cet objet, lui dis-je, c'est uniquement pour vous être agréable et pour vous encourager. La preuve, c'est que je suis tout disposé à vous le céder à vous-même pour cinquante centimes.

— Je le prends, moi, pour ce prix, » dit à l'instant même une autre de ces édifiantes brocanteuses.

Et le bracelet passa de mes mains dans celles de cette femme.

Comme j'attendais que la première de ces négociantes me rendît, comme cela avait été convenu, vingt-cinq centimes sur ma pièce de un franc:

« Monsieur, me dit-elle, je n'ai rien à vous remettre.

— Mais vous m'avez laissé le bracelet pour soixante-quinze centimes.

— Non, monsieur, c'est un franc.

— Ah çà! mystique marchande, vous voulez donc me mystifier? S'il en est ainsi, reprenez votre bracelet et rendez-moi mon argent.

— Votre pièce est à moi, je la garde. Arrangez-vous avec celle qui veut vous acheter le bracelet.

— Moi, dit celle-ci, j'ai le bracelet et je ne le lâche plus.... Si vous voulez dix sous, je vais vous les donner.

— Mais, mesdames, l'amour du saint trafic égare votre esprit en vous faisant oublier qu'un marché n'est valable que lorsqu'il y a consentement des parties intéressées. Or, je voulais bien perdre 25 centimes en vous revendant de la main à la main ce bracelet, et pour vous être agréable;

mais du moment où, au lieu de 15 sous, prix convenu, on exige 1 franc, rien n'est fait.... Je ne veux pas perdre 50 centimes.

— La pièce est à moi.

— Le bracelet m'appartient. »

Voilà tout ce que je pus tirer de ces excellentes marchandes que je considère comme les plus honnêtes femmes du monde, mais qui ont une manière à elles, très-nouvelle et très-curieuse, de faire du commerce.

J'abandonnai entre leurs mains le bracelet et l'argent, et je les menaçai d'aller porter plainte.

Un rire homérique accueillit cette menace. Les marchandes savaient que je devais partir avec la diligence; les chevaux étaient attelés, et le postillon se trouvait déjà sur son siége.

N'importe, je hâtai le pas et je me rendis auprès d'une des autorités du pays. Après lui avoir conté ma petite histoire :

« Ainsi donc, me dit-il, ces femmes ont entre leurs mains la marchandise et l'argent?

— Hélas! lui dis-je, il n'est que trop vrai. Mais le mal n'est pas grand; veuillez toucher pour moi la pièce qui m'est due, et que peut-être les marchandes conservent par espièglerie, — les femmes sont des enfants, — et jetez-la pour moi dans le tronc des pauvres. »

Je rattrapai la diligence, qui était déjà partie, et je passai devant ces boutiquières en plein vent, qui riaient avec beaucoup de candeur. — Les femmes sont si rieuses et les marchandes de petits objets de piété si candides dans le saint Bétharram!

On perd beaucoup de choses à Cauterets, à en juger par les avis du tambour de ville, qui ne manque jamais de les faire suivre du mot sacramentel : *Récompense.*

Il y a quelques jours, une jeune et jolie femme perdit son petit oiseau, qui pourtant était apprivoisé. Le tambour

fit connaître à tous cette perte cruelle et promit une récompense à quiconque ramènerait le fugitif à sa maîtresse désolée.

Tant d'ingratitude de la part du petit oiseau, et tant de regrets de la part de la jeune femme inspirèrent la muse attendrie d'un charmant poëte de mes amis, M. Auguste Parmentier.

Voici en quels termes délicats il rend compte de cet événement mémorable :

CANARI PERDU.

Comme il était charmant et plein de gentillesse,
Ce cher petit oiseau
Que si souvent, aux mains de sa belle maîtresse,
Je voyais à César en y buvant mon eau!
Comme il était aimé! que de tendresse
De part et d'autre! — Enfin, c'était le canari
Le plus coquet, le plus chéri
Que j'eusse encor vu de ma vie.
Que son sort, me disais-je, est donc digne d'envie!
Et pour un sort si doux j'aurais changé le mien!
Plus d'un homme, sur ma parole,
A ce prix eût voulu se changer.... en serin.
Je le vis l'autre jour, petite tête folle,
S'échapper de la main qui le tenait captif.
Il vola jusqu'à moi; mais bientôt sa maîtresse
Eut reconquis le fugitif.
Il fut même payé d'une tendre caresse.

« Petit ingrat, pensais-je, hélas! hélas!
D'être heureux es-tu las?
Vers l'inconnu quel vent te pousse!
Rêves-tu dans les champs à quelque nid de mousse?
Je te le dis, en vérité,
Tes fers valent ici mieux que la liberté.
Où pourrais-tu trouver existence plus douce,
Plus doux baisers, nid plus moelleux? »

L'instinct de liberté prévalut. O nature!
Tu l'as écrit au cœur de toute créature,
Et chacune ici-bas veut sa part des cieux bleus.
Un matin donc j'appris que le volage
Avait fui sa maîtresse et son doux vasselage
Pour courir aussi lui le monde. Hélas! mon Dieu!
Et je le sus par la voix de Tardieu,
De ce même Tardieu qui toujours par les rues
Crie au son du tambour les choses disparues,
Débutant ce jour-là sur un ton attendri :
« Il s'est perdu, dit-il, un canari. »
Et, cela va sans dire, il promit : « Récompense. »

Un canari n'est point ce qu'un vain peuple pense;
Pour plus d'un cœur, c'est un ami.
Qu'on le perde, quelle tristesse!
Moi qui, d'un tel malheur, ai si longtemps gémi;
Je comprends le chagrin de sa chère maîtresse,
A ce petit oiseau qui, seul de son côté,
Pleure sans doute aussi le toit qu'il a quitté!...

Ah! que ne puis-je, au lieu de vaines larmes,
Le rendre sain et sauf aux mains qui l'ont nourri!
Savoir que je pourrais dissiper tant d'alarmes
Serait ma récompense. Elle aurait bien des charmes,
Mais hélas! je n'ai point trouvé le canari.

Si le canari se retrouve, madame, je me hâterai de vous le faire savoir. Mais peut-on espérer encore après tant de recherches et de si formidables roulements de tambour!

Agréez, je vous prie, etc.

Cauterets, août 1864.

Liesse à Cauterets, madame. Dès la veille, notre tambour bien connu avait publié le programme des jeux du

lendemain, et baigneurs et baigneuses n'ont eu garde de manquer à l'appel. Aussi l'on imaginerait difficilement un coup d'œil plus charmant que celui qu'offrait la prairie du Mamelon-Vert, momentanément convertie en arène, où gens et bêtes venaient cueillir des lauriers. Au dernier plan, le magique panorama de la montagne qui défie toute description, et, à vos pieds, la plus riante réunion de femmes charmantes et de fraîches toilettes.

La course des montagnes, par les pasteurs pyrénéens, est la plus émouvante, la plus intéressante, et à coup sûr la plus curieuse de toutes celles dont nous avons été témoin.

Quels hommes et quels jarrets! J'ai voulu me rendre compte par moi-même du prodigieux effort que devait faire le triomphateur pour aller chercher le drapeau au haut d'une montagne et le rapporter aux juges de la course. Je suis monté tout doucement avant les coureurs, et, arrivé à la moitié du parcours, je me suis prudemment assis sur une pierre, attendant là que mon cœur voulût bien mettre un terme à la furieuse galopade qu'il exécutait très-désagréablement dans ma poitrine oppressée. De ce poste d'observation, j'ai vu les coureurs, au nombre d'une quinzaine, franchir un premier mur, courir dans la plaine, semblables à des chevaux arabes, traverser avec la même vitesse un pont branlant jeté sur le Gave, et gravir la montagne en serpentant, comme des filets d'eau la descendent. Un des coureurs vient souffler mélancoliquement sur la pierre où je suis assis; il se déclare vaincu. Les autres continuent. Mais devant tous, et à une grande distance, grimpe Battant-Lapeyre, un isard à deux pieds. Pour atteindre un des drapeaux sur une pente devenue presque verticale, il se met, comme on dit, à quatre pattes, et, sans s'arrêter un quart de seconde, sans paraître fatigué, il s'empare du glorieux trophée et redescend comme un aérolithe. Cette descente tient du fantastique; ce n'est pas

un homme qui glisse ainsi sur les rochers, qui passe par-dessus les blocs de gazon et roule dans les anfractuosités, où il disparaît un moment pour reparaître bientôt à tous les yeux ; c'est une ombre, une illusion, une impossibilité réalisée. J'ai vu Battant-Lapeyre après cet exploit : son visage était calme et reposé, et pas une goutte de sueur n'avait obscurci le blanc immaculé de sa chemise, son unique vêtement avec un léger pantalon de toile.

Lapeyre a accompli la carrière en six minutes, arrivant au but deux minutes avant le second prix. Il me faudrait à moi une bonne demi-heure pour faire ce même trajet.

Ce robuste et agile gaillard tire cette année pour la conscription. Jugez un peu le zouave qu'il fera!

Course aux cruches. Place aux femmes. On a intéressé la partie, pariant qui pour le bas gris, qui pour le bas blanc, qui pour le bas chocolat. Le bas gris, représenté par Mlle Mora, est arrivé premier, pressé de fort près par le bas chocolat, répondant au nom de Marcelline. Quant au bas blanc, chancelant dès les premiers pas, il a cassé sa cruche. Pauvre cruche ! Infortuné bas blanc!

Mais voici le grand intérêt de la fête, la partie attachante de la séance. Entrez, modestes héros qui, sans vous en douter, allez cueillir des palmes, et n'en serez pas plus fiers l'affaire faite. La course aux ânes a commencé avec éclat : deux cavaliers démontés au départ, trois ânes prenant juste le contre-pied de la chose et partant au rebours, en dépit des efforts désespérés des gamins qui les guidaient. Après des péripéties diverses et une course en zigzag, deux ânes sont enfin arrivés l'un après l'autre, ce qui a fait un premier et un deuxième prix.

La course aux chevaux avait attiré de toutes les parties des Pyrénées des sportmen plus sérieux que ceux dont nous venons de dire les exploits. Le vainqueur dans cette course a été *Black-Bess,* un nom qui oblige, comme toute noblesse.

Black-Bess, madame, est en effet le nom d'une jument célèbre entre tous les chevaux de course, et qui, par un effort prodigieux, sauva un jour de la corde un bandit émérite qui la méritait bien. Les amateurs de hauts faits hippiques connaissent généralement l'aventure à laquelle je fais allusion; mais il se peut que vous n'en ayez jamais ouï parler. Or, c'est un roman que cette aventure vraie, et un roman quasifantastique.... Voulez-vous, madame, que je vous le raconte?

Il y avait à Londres, en 1737, un célèbre voleur, du nom de Dick Turpin, qui faisait le désespoir de la police autant que des gens dont il volait la bourse. Un larcin était commis dans une ville; des témoins venaient déposer qu'ils avaient reconnu dans le coupable le redouté Turpin. On empoignait notre homme, qui, à la grande stupéfaction des témoins à charge, prouvait un alibi.

Et pourtant il n'y avait d'autre coupable que lui.

Sa jument *Black-Bess*, qui volait plutôt qu'elle ne courait, lui donnait le don d'ubiquité.

Mais les exploits de messieurs les brigands finissent toujours mal, très-heureusement pour la morale et pour les propriétaires. La police anglaise résolut à tout prix de s'emparer de Turpin, qui depuis si longtemps lui faisait passer des nuits blanches et des jours sombres.

Une somme d'argent fut promise à celui qui s'emparerait de sa personne.

L'argent est le plus puissant des alguazils, et la gloire de l'illustre voleur touchait à son déclin.

Un soir que Turpin buvait tranquillement ou bruyamment un ou plusieurs verres de porter dans une taverne mal famée, un officier de police, accompagné de deux agents, tous montés sur d'excellents chevaux, arrivent devant la taverne. Turpin les aperçoit, s'esquive par une porte dérobée, pénètre dans la cour, saute sur Black-Bess, qui y était attachée, et part comme un trait.

Il était environ sept heures.

L'officier et les deux policemen se mettent aussitôt à la poursuite du voleur, croyant l'atteindre bientôt, car la jument avait fait la veille une longue et rapide course.

Mais le vigoureux animal, d'un fonds extraordinaire, se défatigue par la fatigue même, et ne court jamais mieux que lorsqu'il a beaucoup couru.

Black-Bess franchit, d'une seule traite et à fond de train, douze kilomètres sur des chemins mal entretenus, comme ils l'étaient tous partout à cette époque.

Il s'arrête un instant, non pour laisser souffler sa monture, qui n'a encore nul besoin de repos, mais pour délibérer avec lui-même. On pense mal sur un cheval au grandissime galop. Après quelques secondes de réflexion, il fait un geste significatif en disant : « Le sort en est jeté, je le ferai. »

Il avait résolu de passer ainsi au grand galop jusqu'à York, distant de cent soixante kilomètres de Londres, soit quatre-vingt-deux lieues du point de départ.

Et aussitôt il remonte en selle et dévore l'espace.

Les hommes de la police le voient au milieu d'un tourbillon de poussière, comme un être surnaturel, franchir les haies et tous les obstacles qui paraissaient s'opposer à son passage.

« Hardi! messieurs, dit l'officier aux agents, nous le tenons; encore un effort comme celui que vient de faire sa jument, et elle tombera foudroyée par cette dépense extraordinaire d'énergie. »

Cependant les chevaux montés par les agents de police ruisselaient de sueur et soufflaient péniblement.

Black-Bess, au contraire, semblait très à l'aise et comme attirée par une puissance invisible qui allégeait tous ses mouvements et les rendait faciles.

Bientôt Turpin se trouva dans une grande et magnifique plaine où se perd l'horizon, et qu'on appelle Hamps.

Le bandit n'avait ni cravache ni éperons. De la voix seulement il excitait sa bête généreuse, qui semblait avancer à tire-d'aile, comme le Pégase de la fable.

A l'extrémité de cette plaine immense, une barrière de péage, haute de six pieds et garnie de pointes en fer, traversait la grand'route. Le garde-barrière, voyant un cavalier poursuivi par des agents de l'autorité, ferma la barrière, considérée comme infranchissable. Turpin lance sa jument, qui la franchit comme eût fait un élan. La barrière s'ouvre ensuite lentement pour laisser passer l'officier et sa suite.

Tous, poursuivi et poursuiveurs, traversent un village dont les habitants ne savent que penser de cette voltige effrénée.

Déjà une distance de trente-deux kilomètres est franchie. Black-Bess se trouvait alors dans un état d'entraînement parfait. Les chevaux qui lui donnaient la chasse étaient, eux, essoufflés et tremblants de fatigue.

Il fallut les remplacer par des chevaux frais.

Un postillon courut en avant commander des relais sur toute la route, avec ordre, de par le roi, de livrer les plus fins coureurs des pays qu'on devait traverser.

Quand Turpin n'entendit plus derrière lui le galop des chevaux, il devina ce qui se passait, et mit le temps à profit pour faire respirer sa bête.

Il l'examine, et ne doute plus qu'elle accomplira, pendant la nuit, le formidable projet qu'il a conçu.

Cette assurance le rend téméraire.

Ce n'est pas assez d'échapper aux agents qui ont juré de le prendre mort ou vif, il veut encore les narguer.

Ayant aperçu un charretier sur la route :

« Mon brave homme, lui dit-il, si vous voyez trois beaux cavaliers derrière moi, ce sont mes amis. Dites-leur que je suis parti devant pour leur retenir à York un logement convenable et leur faire préparer un dîner digne d'eux.

— Cela suffit, fit le charretier, votre commission sera faite. »

Cinq minutes plus tard, le charretier fait signe aux trois cavaliers qu'il désire leur parler.

Les cavaliers s'arrêtent court.

« Messieurs, leur dit-il, votre ami....

— Quel ami? interrompit l'officier.

— L'ami qui marche devant vous m'a chargé de vous dire que vous le trouverez à York.

— A York! répéta l'officier avec stupéfaction.

— C'est impossible, ajoutèrent les deux agents.

— Tout est possible à Turpin et à sa jument Black-Bess, reprit l'officier. Camarades, allons à York. »

Et, ayant pris la route d'York, ils entendirent au loin devant eux, dans le silence de la nuit, les coups secs et précipités des sabots de la bête sur le chemin.

Turpin se maintient toujours à environ deux kilomètres en avant de ceux qui le poursuivent.

C'est tout ce qu'il demande.

Black-Bess traverse avec son cavalier une grande ville, et ne s'arrête qu'à une lieue plus loin, à la porte d'une auberge.

Turpin met pied à terre.

« Combien le pot de bière? demande-t-il au garçon d'auberge.

— Un schelling, monsieur.

— Je donne une guinée; mais qu'on me serve avant tout le monde. »

La bière est apportée. Le bandit en boit quelques gorgées et fait boire le reste à sa jument.

Cette boisson fermentée donne une nouvelle ardeur à Black-Bess, qui reprend le galop. Mais les agents ne sont plus qu'à deux portées de pistolet. Une circonstance semble les favoriser en décidant immédiatement de la prise du fuyard. Un âne, conduisant un petit tombereau,

barrait la route. Sentant que la jument, à bout de force, trébucherait contre cet obstacle, l'officier dit à ses subalternes :

« Nous le tenons, cette fois.

— Pas encore, dit Turpin, qui, pressant les flancs de sa monture et l'excitant de la voix, la lance par-dessus l'obstacle. »

D'un bond, âne et charrette furent franchis.

Les agents, ne pouvant ou ne voulant pas imiter l'exemple de Turpin, furent obligés de détourner longuement et difficilement l'obstacle qui leur avait d'abord paru providentiel. Ils perdirent ainsi la piste du bandit, qui frappa à une petite auberge connue de lui, et placée un peu en dehors de la route.

« Ah ! c'est vous, Turpin, dit l'aubergiste ; qu'y a-t-il de nouveau ?

— Il y a de nouveau que je serai pendu demain si Black-Bess ne se surpasse pas elle-même et si je n'arrive pas avant le jour à York.

— A York, c'est impossible.

— Nous verrons bien.... Vite, deux bouteilles d'eau-de-vie et un beafteack cru. »

Turpin bouchonne sa jument, vide les deux bouteilles dans un seau d'eau et lui lave le corps et les jambes. Puis il débride et garnit le mors de la viande crue. Cela fait, il bride de nouveau et se dispose à reprendre sa course folle.

Il n'est plus temps : les agents se présentent le pistolet au poing. Turpin, qui ne s'intimide pas facilement, a fait un geste au garçon d'écurie. Celui-ci rentre aussitôt la jument dans la cour. Le bandit la suit au même instant, l'enfourche et se trouve en face d'un ravin large et profond, infranchissable pour tous les chevaux, excepté pour Black-Bess, qui, dans un élan suprême, le franchit merveilleusement. Les agents s'arrêtent forcément devant ce

nouvel obstacle et déchargent leurs armes sur le fuyard. Mais on vise mal dans l'obscurité, et Turpin ni sa jument ne sont atteints.

L'officier et ses hommes prennent un autre chemin, et au bout de quelques minutes ils aperçoivent, à la faible lueur de la lune, l'audacieux brigand qui galopait dans les prairies, sautant barrières et haies, avec la sûreté et la souplesse d'un cerf.

Pourtant rien de ce qui vit n'est parfait en ce monde, pas même Black-Bess. Une pierre qu'elle n'a pas vue l'arrête dans sa course et la fait trébucher en lui causant une vive douleur. Turpin la croit morte ; mais la vaillante bête, qui veut lutter jusqu'à son dernier souffle, se relève et reprend son vol.

Le bandit, ivre de joie et plein d'enthousiasme, parle à sa jument comme si elle pouvait le comprendre.

« Black-Bess, lui dit-il, un puissant empereur, Caligula, a élevé un de ses chevaux à la dignité de sénateur. Si tu arrives à York, je jure de t'épouser. »

Malgré cette belle promesse et la perspective flatteuse pour Black-Bess de devenir Mme Turpin, ses forces s'épuisent et ses flancs agités annoncent sa fin prochaine. Le suc de la viande attachée au mors, en pénétrant dans l'estomac de la bête l'avait bien ranimée quelque peu, mais il est des limites à tout.

Depuis plusieurs minutes, Turpin voyait se dessiner à l'horizon les clochers d'York ; mais pourrait-il les atteindre ? Dans l'état d'excitation où il se trouvait, le brigand était comme fou.

« Ma femme, disait-il à la bête, ma bien-aimée Black-Bess, encore un sublime effort, et nous sommes sauvés. »

Mais la mort courait plus vite à la rencontre de la jument que celle-ci vers les clochers d'York. Les yeux de la pauvre bête s'injectèrent de sang, son regard se troubla, sa respiration devint forte et inégale ; enfin, elle poussa

un soupir douloureux qui perça, comme un coup de poignard, le cœur ému de Turpin, et s'arrêta court.

« Adieu, Black-Bess, lui dit son maître en se penchant sur son col et en l'embrassant. Tu meurs aujourd'hui, ce sera mon tour demain. »

La jument se met à trembler quelques instants et tombe roide morte.

Turpin contemple l'animal inanimé et s'accuse de sa mort. Une larme coule de ses yeux, qu'on aurait crus incapables d'aucun attendrissement.

A ce moment, six heures sonnaient à l'horloge d'York.

Rappelé à lui-même par l'imminence du danger, le bandit saute par-dessus une haie et se sauve dans un chemin de traverse. Les agents arrivent bientôt après et trouvent le corps de la malheureuse Black-Bess.

Harassés de fatigue, ils entrent dans une auberge pour prendre quelque repos afin de pouvoir continuer leur poursuite.

Ils rencontrent un paysan qui déjeunait tranquillement d'une écuelle de lait et de pain noir. Les policemen vont à lui et lui racontent leur aventure.

« Vous avez dû changer sept ou huit fois de chevaux, leur dit le paysan ?

— Nous avons changé vingt fois de chevaux, répond l'officier.

— Eh bien, moi, messieurs, qui pourtant ne me pique pas de l'honneur de faire partie de la police, je viens de faire la même course avec un seul cheval »

C'était Turpin, déguisé en paysan, qui bravait insolemment les agents de l'autorité stupéfaits de tant d'audace. Ils voulurent s'emparer de sa personne et firent usage de leurs armes ; mais l'habile voleur leur échappa; car, s'il montait bien à cheval, il savait, au besoin, se servir admirablement de ses jambes. Ce ne fut que deux ans plus tard qu'on le prit et qu'il fut pendu.

Ainsi donc, cent soixante-quatre kilomètres (quatre-vingt-deux lieues) ont été parcourus par cette jument extraordinaire en onze heures avec son cavalier, d'une forte corpulence, disent les chroniques, et qui ne devait pas peser moins de soixante-quinze kilogrammes. Ajoutons à cela que dans ces temps déjà si loin de nous par les progrès de la civilisation, les routes, comme nous l'avons déjà fait observer, étaient généralement très-mal entretenues, souvent montueuses, pierreuses et défoncées. Enfin, disons encore que Black-Bess n'avait rien mangé pendant ce trajet. Les hommes de chevaux, en Angleterre, ont regardé ce fait comme inouï.

En 1823, un célèbre sportman, M'Osbaldeston, paria de faire cette même course (cent soixante-quatre kilomètres) en huit heures seulement, mais en changeant de chevaux à volonté. Il gagna son pari avec huit chevaux différents.

Grande nouvelle, madame, le canari perdu est retrouvé! La plume spirituelle qui avait annoncé la perte de l'oiseau chéri nous fait savoir que le volage est rentré au logis. Vous avez trouvé jolis les premiers vers, vous trouverez ceux-ci plus jolis encore.

CANARI RETROUVÉ.

Je vous ai, l'autre jour, conté la simple histoire
De certain canari perdu;
Je ne me serais pas aussitôt attendu
A changer l'élégie en un chant de victoire.
Le fugitif est retrouvé;
Et voici de quelle manière
Le fait est arrivé.

Pendant ces quelques jours d'école buissonnière,
Il paraît qu'ayant lu notre dernier journal,
Car ce n'est point un canari banal,

Son pauvre cœur fut pris d'un repentir extrême,
Et des torrents de pleurs jaillirent de ses yeux,
« C'en est fait! » se dit-il, et, s'arrachant des lieux
Qui cachaient sa retraite, et ses amours peut-être,
Il revint, le pauvret, frapper à la fenêtre
Qui l'avait vu tant de fois si joyeux,
Mais la fenêtre resta close....
Sa maîtresse aux lèvres de rose,
N'était plus là pour répondre à ses cris!
« Elle a fui, dieux cruels! dit-il, et j'en suis cause;
« Je n'y survivrai pas.... » Et son parti fut pris.

L'œil hagard, dans le vide aussitôt il se rue;
Mais, comme les amants, les serins ont un dieu,
Et ce dieu justement voulut que dans la rue
Vint alors à passer Tardieu,
Ce Tardieu qui déjà.... mais vous savez l'histoire.
Tardien donc, préparant son effet oratoire,
L'arrêta sur l'abîme en criant: « Insensé!
« Vois quelle est ta folie!
« A ta maîtresse si jolie
« Qui te pleure sans doute et te croit trépassé,
« N'as-tu donc point pensé?
« Quand ton heure viendra, parbleu! laisse la Parque
« Trancher le fil de ton destin;
« Mais de Caron, crois-moi, ne passe point la barque
« Quand tu n'en es encor qu'à ton riant matin.... »
Notre oiseau, vous savez, n'était point un crétin;
Comme Pandore, il fit cette simple remarque:
« Oui, Tardieu, vous avez raison! »
Et sans antre péroraison
Il se laissa remettre en cage.

Et maintenant il court vers un autre rivage,
Le seul qu'il réclame aujourd'hui.
Comme l'enfant prodigue il y va, douce ivresse,
Retrouver et son nid et sa chère maîtresse.
Voilà sa récompense à lui....

Mais à propos de récompense,
On en a promis une à qui retrouverait

Le canari perdu. Quand Tardieu prouverait
Qu'il-l'a retrouvé seul, pour ma part, moi je pense
Que l'oiseau sans mes vers serait encore perdu....
Je voudrais bien savoir ce qui peut m'être dû.

Le poëte a raison, c'est bien grâce à lui que la maîtresse de l'imprudent canari est rentrée en possession du volage insensé. A tous les points de vue du droit et de la reconnaissance, — cette justice des cœurs bien placés, — une récompense est donc due à l'auteur. Moi aussi je voudrais bien savoir en quoi peut consister cette récompense. Si jamais je l'apprends, vous serez, madame, la première instruite après moi. C'est si beau la justice ! et elle devient si intéressante quand elle est blonde et jolie, qu'elle a perdu son oiseau, qu'un poëte le lui rend et qu'elle lui en témoigne sa gratitude !

Agréez, madame, etc.

Cauterets, août 1864.

J'ai l'humeur vagabonde, direz-vous ? Hélas ! il n'est que trop vrai, madame. Mais est-ce bien un défaut que cette humeur quand on est aux Pyrénées, où tout vous invite au voyage ? Le fait est que je me promenais hier lundi, 29 du courant, à Cauterets, ne songeant à rien, comme toujours, quand la plus aimable et la plus inattendue des invitations m'est parvenue. Il s'agissait de l'inauguration, par M. le préfet des Hautes-Pyrénées, en compagnie d'un certain nombre de notabilités, de la route carrossable de Gèdre à Gavarnie et de la route thermale de Baréges à Bagnères par le Tourmalet. Décidément, on le voit, *il n'y a plus de Pyrénées.*

Donc, j'ai fait mon sac de voyage, et deux heures après j'étais à Luz, traîné par deux chevaux ailés dans une calèche de liége. On ne va pas plus lestement quand on n'est pas remorqué par la vapeur, cette grande dévoreuse d'espace. A sept heures je dînais à Gèdre, au son de chansons espagnoles, dites par quatre-vingts gosiers aragonais pur sang, avec cet accent guttural et traînant qui a tant de caractère et de charme.... de loin.

A cinq heures, le lendemain matin, le tambour de Gèdre annonçait au pays ému que le plus beau de tous les jours avait lui. Je me suis mis à la croisée et j'ai vu Gèdre en grande tenue et sur pied de guerre; oui, madame, sur pied de guerre! Le garde champêtre avait son fusil chargé et son sabre au côté ; trois douaniers commandés par un brigadier étaient aussi armés de fusils de chasse à deux coups — pour faire plus de bruit, — et un canon, un vrai canon en fer, se chargeant avec de la vraie poudre, était martialement porté sur le revers d'une montagne par le barbier de l'endroit et deux médaillés de Sainte-Hélène. En outre, le drapeau national flottait sur toutes les maisons, et devant la mairie se dressait un arc de triomphe, avec guirlandes de verdure et devises en papier doré. A sept heures et demie, le galop de dix-huit chevaux retentit sur la route. C'étaient les guides du pays qui, armés de pistolets, se détachaient en éclaireurs, précédant d'un demi-kilomètre M. le Préfet et ses invités. Dix-huit coups de pistolet servirent de prélude au coup de canon tiré par le barbier et les deux médaillés de Sainte-Hélène. M. le Préfet parut, et après un juste compliment en l'honneur de l'arc de triomphe et de la belle tenue des troupes, les calèches prirent, pour la première fois, le chemin de Gavarnie.

C'est une belle conquête sur la nature que ce chemin, et qui portera ses fruits. Je sais bien que tout le monde ne s'en montrera pas également satisfait, et qu'il se trou-

vera un certain nombre d'amants passionnés du pittoresque pour regretter le petit sentier où le pied pouvait vous manquer, pour ainsi dire à chaque pas, et où l'amateur des beautés pyrénéennes n'était jamais sûr de ne pas aller les admirer, la face contre terre, au fond des précipices *sans fond*.

Mais il reste toujours à ces *dilettanti* le chemin de la lune, qui de longtemps, sans doute, ne sera pas carrossable, et dans lequel ils pourront, avec l'amiral aérien Nadar, se rompre les os pittoresquement et tout à leur aise. Les voyageurs moins enthousiastes du pittoresque et plus soucieux de la conservation de leurs os salueront avec joie, comme je l'ai fait, cette route aussi sûre que hardie. Dès aujourd'hui, la suite des merveilles qui se déroulent aux yeux enivrés du touriste, depuis Gèdre jusqu'à Gavarnie, n'est plus le partage de quelques-uns et devient le noble plaisir de tous. Les valétudinaires eux-mêmes pourront accomplir ce trajet avec autant de sûreté et de confort que s'il s'agissait d'aller de la rue Richelieu à la rue de l'Abbaye, à Montmartre. Ils pourront, parvenus au sommet du chemin, jouir de la vue rafraîchissante de la petite et verte vallée de Gèdre, enchâssée dans les masses granitiques comme une émeraude sertie dans de l'argent dépoli. Plus loin, ils verront ces mêmes masses, comme les dessins d'un kaléidoscope, prendre, à chaque vingt-cinq pas, les formes les plus variées et les plus saisissantes. Ils ne sortiront de la contemplation de cette grandiose succession de tableaux gigantesques et profondément émotionnants, que pour apercevoir subitement le *mont sinistre*, vis-à-vis duquel se développe cet épouvantable amas de roches sublime et redoutable, qu'on appelle le *Chaos*.

La plume ne peut rendre l'impression étrange qu'éprouve le voyageur en présence de ce désordre épouvantable. Quelles durent donc être les convulsions de ce monde

titanique, pour que, lançant comme des jouets fragiles pic contre pic, montagne contre montagne, elles couvrissent au loin la plaine désolée de ces débris monstrueux et innombrables? Quels bruits formidables durent ébranler les airs lorsque, chancelant sur leurs bases, les hautes cimes, ainsi que des béliers gigantesques, heurtèrent leurs fronts volant en éclats, et retombèrent, épuisées par la lutte, brisées et vaincues! Aujourd'hui, rien; partout le silence, partout la mort. La végétation a cessé, le Gave se tait et se cache, comme s'il craignait de troubler la paix lugubre où reposent ces grands morts des âges primitifs.

La science moderne s'accorde à peu près généralement à reconnaître que les chaînes de montagnes doivent leur origine aux soulèvements produits par les feux souterrains, et que leur apparence extérieure aurait été ultérieurement modifiée par l'action des eaux qui recouvraient le globe. Les géologues les divisent, suivant la nature des terrains qui les forment, en *primitives*, *secondaires*, *tertiaires*. Un savant éminent, M. Élie de Beaumont, a réuni en corps les divers renseignements que l'on possède au sujet des diverses montagnes. Il a formé de ces chaînes un certain nombre de systèmes, et est parvenu à préciser l'époque de la formation de ces divers systèmes. C'est après l'époque jurassique et vers la fin de la période crétacée qu'il place le soulèvement des grandes chaînes des Pyrénées. Il a prouvé qu'elles ont pris leur apparence actuelle pendant l'intervalle qui a séparé le dépôt des craies de celui des terrains tertiaires. Or, c'est à peine si, à cette époque, l'on peut signaler quelques traces douteuses d'oiseaux et de mammifères; mais, en revanche, elle est caractérisée par la prédominance des reptiles sauriens et par les proportions gigantesques sous lesquelles ce type se manifeste. Alors vivaient, au sein des mers ou parmi des forêts d'une végétation tropicale, l'ichthyosaure au museau effilé comme celui du dauphin; le plésiosaure,

avec quatre pattes de cétacé, une petite tête de lézard portée sur un long cou semblable au corps d'un serpent; le crocodile à long museau ou à bec court (téleosaure et sténeosaure); d'énormes lézards (mégalosaures) grands comme nos baleines; le ptérodactyle, saurien volant, réalisant le type du dragon de la fable.

Pleine de ces souvenirs en face de ces masses innombrables, aux formes fantastiques, et dont le soleil fait reluire au loin les croupes noirâtres, l'imagination s'exalte; on devient la proie d'une véritable hallucination. Être organisé, reculé dans la profondeur des siècles passés, vous venez de surprendre cette création informe au moment où la mort l'a glacée pour faire place, plus tard, à une vie nouvelle. Ces corps excentriques, couchés près de vous, ces êtres aux allures fantastiques, aux formes perdues, ils vivaient naguère, fendaient l'air en sifflant pour regagner plus bas, dans la plaine, les forêts merveilleuses où croissaient les grands cryptogames et les fougères arborescentes que nous offre encore l'Australie, et quelques autres parties du Nouveau-Monde

De loin en loin, sur ces montagnes, au milieu même du chaos, on voit de solitaires et pauvres chaumières où vivent, été comme hiver, des hommes pour qui le monde est un entonnoir couvert de neige neuf mois sur douze, et pour qui la vue d'une voiture a été la plus rare des curiosités. Grand Dieu! quelle existence! Dans l'hiver, quand le soleil paraît, il se montre à peine trois heures. N'ayant ni bois ni charbon pour se chauffer, les montagnards restent dans leur grabat et dorment. Les femmes ne savent pas même coudre grossièrement, et les hommes sont absolument inactifs. Pour eux, le pain est un luxe, et ils n'en mangent que pendant l'été. L'hiver, ils se nourrissent exclusivement de *pâte*. C'est de la farine de maïs mélangée à de l'eau chaude. On s'est levé pour manger la pâte, on se recouche après l'avoir avalée, et les heures, les

jours, les mois, les années s'écoulent ainsi pour ces êtres perdus pour la société, dont ils soupçonnent à peine l'existence.

A Gavarnie, tous les travailleurs qui depuis deux ans et demi ont brisé le rocher, bouleversé la terre et vaincu la nature pour faire une route qu'on aurait crue impraticable, se tenaient en rang, bannière en tête, attendant la voiture préfectorale. A la vue du véhicule, une immense clameur s'est échappée de toutes les poitrines, et les danses, et les vivat, et les chansons, et les cris de joie se sont succédé sans interruption. Là aussi la force armée, composée de quatre douaniers et d'un chef, a exécuté de savantes manœuvres et fait retentir les échos du bruit de la fusillade. Là aussi il y a eu un arc de triomphe, et les Espagnols ont joné du gosier avec accompagnement de guitare, de tambour de basque, de triangle et de couvercles de casseroles. Ah! c'était charmant, je vous assure, et une semblable allégresse, dans un cadre de cette nature, n'était point, tant s'en faut, un plaisir banal. L'estomac, qui est de toutes les fêtes, comme la musique, ne pouvait être négligé. On s'est mis à table, et les gourmets ont apprécié la finesse des truites, l'excellence du beurre et la saveur d'un gigot de montagne à rendre des points au plus délicat pré-salé.

Puis le convoi préfectoral s'est remis en route, et, à moins de roches détachées, ce qui arrive quelquefois, il sera rentré sain et sauf à Tarbes, en passant, comme nous l'avons dit, par Baréges, Baguères-de-Bigorre et le Tourmalet.

Allons, braves douaniers, encore trois coups de fusil en l'honneur de ce remarquable chemin qui commande et fait espérer l'accomplissement du chemin franco-espagnol par Gavarnie. C'est là une œuvre éminemment utile et désirable à tous les points de vue. Au reste, ce chemin est en bon chemin et ne s'arrêtera pas en route. Du côté de la France

il ne reste à faire que l'ascension de la troisième chaîne pour atteindre la frontière. Cette route déboucherait dans la séduisante et si fertile vallée de Brotto, et de là, par Balbastro, elle se rattacherait au réseau des routes espagnoles pour aller vers Barcelone, Valence et toute la côte méditerranéenne. Déjà, et malgré les difficultés de transport, l'Espagne nous envoie du vin, des céréales et des fruits délicieux. Vienne une route carrossable, et toutes ces denrées seront fournies en beaucoup plus grande abondance et à des prix notablement réduits. Au point de vue du seul agrément, ce chemin ne serait pas moins désirable. En effet, le touriste y trouverait des jouissances nouvelles et dignes de celles qu'offre le versant français des Pyrénées. L'aspect splendide de la chaîne, le passage dans le col au pied des glaciers éternels qui forment au-dessus de la brèche de Roland comme une couronne virginale immuable, les abords sauvages du Mont-Perdu, le splendide Talion, les effrayantes déchirures des montagnes, les vallées inférieures dont la profondeur relative se dessine vigoureusement par l'opposition des grandes ombres : telles sont quelques-unes des beautés que présente cette nature d'une richesse inépuisable. Assurément, les touristes intrépides pour qui le bâton ferré tient lieu de carrosse à quatre roues ne se privent pas du plaisir de passer de Gavarnie en Espagne; mais, encore une fois, il faut aussi penser au commun des mortels, et le commun des mortels souhaite vivement l'accomplissement de ce chemin, ainsi que celui qu'on nous promet à Cauterets pour aller à Panticosa et aux Eaux-Bonnes.

J'allais revenir à Gèdre, quand un de mes amis, compositeur de talent, écrivain chaleureux, P. Lacome, qui connaît les Pyrénées comme les règles du contre-point à la Palestrina et ses classiques, m'apostropha en ces termes :

« Eh quoi! vous repartiriez sans voir le cirque de Gavarnie? Autant vaudrait débarquer au Canada et ne

pas aller contempler les chutes dn Niagara. Le cirque de Gavarnie est tout simplement la merveille des Pyrénées. Nulle part, peut-être, la nature primitive, dans ses bouleversements, n'a affecté des formes plus invraisemblables, créé des assemblages plus monstrueux. C'est un délire de l'imagination, une orgie de la force brutale.

— Allons donc au cirque de Gavarnie, dis-je à Lacome, puisque c'est si beau, si sauvage et si terrible.

— Avant tout, une question.

— Laquelle?

— Avez-vous vu dans la modeste église de Gavarnie les crânes des templiers qui en font le plus bel ornement?

— Non, ma foi ; et s'il faut vous dire toute ma pensée, je n'aime pas les crânes conservés.

— J'en étais sûr. Et pourtant, des crânes de templiers, cela a bien son petit mérite, et on n'en trouve pas, que je sache, dans les bazars parisiens à 29 sous la pièce.

— A la bonne heure; mais qui vous a dit que ces crânes de templiers étaient réellement des crânes de templiers?

— Ce ne sont pas eux, à coup sûr.... Mais est-ce que vous tenez absolument à ce que ces crânes aient appartenu à des templiers ? Un crâne en vaut un autre, et ma vieille expérience de vingt-huit ans m'a fait une loi de ne pas me montrer trop exigeant sur la provenance des reliques.

— Vous avez mille fois raison ; le bonheur, comme les reliques, gît dans l'imagination.

— Du reste, en fait de crânes de templiers et d'os de saints la recherche de la paternité est interdite, comme pour les enfants, d'après notre Code civil.

— C'est la foi, vous avez raison, qui sauve pour les uns comme pour les autres. »

Nous nous rendîmes à l'église et nous vîmes treize crânes poudreux de templiers ou autres. Il paraît que des religieux de cet ordre fameux occupaient jadis le cirque

et qu'ils y avaient bâti une chapelle et un hôpital. Après la grande exécution du 13 octobre 1307, *treize* d'entre eux (un nombre qui porte malheur) restèrent à Gavarnie, malgré les dangers auxquels ils s'exposaient. Ils y furent massacrés, et leurs vieux os constituent, pour le sacristain, qui n'en est pas le propriétaire, mais en a la jouissance, un très-honnête revenu. On assure même qu'il a donné en dot à une de ses filles, récemment mariée, la jouissance de trois de ces crânes. Ce qui a fait dire de la nouvelle mariée par une de ses rivales *qu'elle faisait sa tête.*

Nous faisons nos adieux aux crânes des templiers, nous enfourchons nos montures, et après avoir allumé un cigare, nous quittons le village.

Nous traversons des plaines arides et un beau pré couvert de gazon, et nous arrivons à la cabane du berger qui reçoit nos chevaux. C'est à pied que nous gagnons le fond du cirque.

« Tournez-vous de ce côté, me dit Lacome.

— C'est fait.

— Regardez par là.

— J'y regarde.

— Voilà ce qu'on appelle l'empreinte laissée par le cheval de Roland, lorsqu'il sauta du haut du Marboré.

— Peste! quel cheval de course pour steeple-chase!...

— C'est un bond de quatre lieues, musique de M. Mermet. Maintenant continuons notre route, s'il vous plaît.

— Il me plaît. »

Pendant que nous nous glissons, petits et écrasés, dans les plis grimaçants et furibonds de cette nature révoltée, Lacome ajoute à la réalité du pittoresque le charme de la description.

« Voyez, admirez et frissonnez! Entassements de montagnes sur des montagnes, forteresse imprenable, con-

struite par des géants et crénelée de tours parsemées d'espace en espace; n'est-ce pas, dites, l'aspect du Marboré, au sein duquel est creusé l'hémicycle de l'enceinte? La masse est si énorme, ce cirque, où contiendrait une nation, tellement étendu, que l'œil ne se rend pas compte de son immensité, et qu'il faut y marcher longtemps pour l'apprécier. Bientôt nous distinguerons nettement les cascades qui tombent, au nombre de douze, du front glacé de la vieille montagne. La principale, qui arrive d'une hauteur de quatre cent vingt-deux mètres, offre un féerique spectacle. Semblable, à son départ, à un filet de lait, peu à peu elle s'élargit et devient plus transparente. Vers le milieu de sa course c'est un éventail d'argent, que le soleil paillette de mille façons charmantes; plus loin, et longtemps avant d'arriver à terre, la nappe miroitante se vaporise; ce n'est plus qu'une écharpe de gaze, une ceinture de fée oubliée par un géant, que le vent agite et fait onduler comme une vapeur impalpable. »

Je voyais mieux en écoutant mon aimable compagnon, qui me fit admirer particulièrement le fond du cirque couvert de neige et les cascades réunies formant un torrent prodigieux, lequel, en se frayant un passage sous les neiges, y a creusé un pont d'une grande étendue.

Nous nous avançons sous ce pont, et nous arrivons au trou par où pénètre la masse d'eau qu'on appelle le *bénitier*. Le bénitier vous asperge, comme c'est son devoir de bénitier, mais la beauté du spectacle fait oublier la pluie fine qui vous enveloppe de toute part. L'œil est ébloui sous cette voûte blanche et cristallisée, où la lumière forme mille jeux capricieux, tandis que le Gave la remplit de sa voix de tonnerre, comme une pédale éternelle et majestueuse d'une symphonie prodigieuse que des siècles entendirent tout entière, et dont il ne reste que la note la plus grave.

Ces beautés et bien d'autres encore, mon vaillant et

aimable cicerone me les détailla avec autant de science que d'enthousiasme communicatif.

Je revins à Cauterets le cœur et l'âme approvisionnés d'émotions pittoresques pour une année.

Car il me faut quitter nos montagnes où seuls les aigles, les ours et les isards peuvent vivre en toute saison, pour redescendre dans la plaine.

Ne soyez donc pas surprise, madame, si vous me rencontrez quelque matin sur la plage d'Arcachon attendant l'arrivée des pêcheurs de Royans, ou si j'applaudis à vos côtés un de ces soirs au Casino de votre Éden, l'harmonieux orchestre du plus mélodieux des Massip, c'est le nom de son digne chef.

A bientôt, madame, et veuillez agréer, etc.

P. S. Je n'ai pu encore savoir si l'auteur du *Canari retrouvé* avait enfin reçu la récompense due à tous ses mérites.

Je l'ai rencontré hier, il était pâle et soupirait ces mots entrecoupés : « Amour.... Canari.... perdu !... oh !... »

Que faut-il penser, madame?



M. THIERS

CHASSEUR D'OURS ET D'ISARDS.

—

AVENTURES AUTHENTIQUES DE L'ILLUSTRE HISTORIEN,
RESTÉES SECRÈTES JUSQU'A CE JOUR,
ET DIVULGUÉES A L'AUTEUR DE CE RÉCIT PAR JEAN LATAPIE,
CHASSEUR ET GUIDE DANS LES PYRÉNÉES.

—

I

J'étais l'an dernier dans les Pyrénées, à Cauterets, comme je viens de vous l'apprendre, cher lecteur, par mes lettres intimes à une baigneuse d'Arcachon, lorsqu'un ami vint me voir un beau matin.

« Connaissez-vous Jean Latapie ? me demanda-t-il.

— Non.

— Alors vous ne connaissez pas le plus illustre des guides et des chasseurs d'ours, d'isards, de bouqueteaux et d'aigles, qui soit à Cauterets, où il y a tant de guides et de chasseurs renommés par la hardiesse, la force du jarret, la vigueur des poumons et la connaissance des montagnes.

— Puis-je voir cet homme?

— Très-facilement, et sans faire antichambre, ce qui est toujours un avantage.

— Où loge-t-il?

— A deux pas d'ici. C'est à lui qu'appartient le tir au pistolet. Je le préviendrai de votre visite, et, si vous le désirez, il vous racontera sa vie, qui n'est qu'une longue suite d'aventures curieuses et souvent dramatiques. »

Écouter les récits d'un montagnard aussi distingué est une véritable bonne fortune pour un habitant de Paris tel que moi, habitué à considérer Montmartre et le Mont-Valérien comme les plus grandes hauteurs auxquelles la terre puisse atteindre sans perforer le ciel.

Nous prîmes rendez-vous, et j'allai voir Jean Latapie.

C'est le type des habitants de la montagne.

De moyenne grandeur, il est mince, musculeux et bien proportionné. Dans ses yeux, d'une grande mobilité, comme pour tout voir à la fois, brille la flamme d'une ardeur sans cesse entretenue par l'habitude du danger à combattre. Latapie a soixante-seize ans, et on ne lui en donnerait guère plus de cinquante. Pourtant il avoue qu'il se fait vieux.

« Ah ! me dit-il, je ne suis plus ce que j'étais autrefois. Dans mon jeune âge, j'ai senti la faim dans les montagnes, je n'ai jamais connu la fatigue. Aujourd'hui, quand j'ai seulement fait douze ou quinze heures de marche sur le Vignemale, à la recherche de l'ours ou de l'isard, par les glaciers, sur des pierres roulantes, dans les précipices et sur la crête des monts, avec mon fusil d'une main, mon bâton de l'antre et mon sac de vivres et de munitions sur le dos, je sens dans les jambes comme un petit engourdissement, et si je m'écoutais, je m'assoirais. Ce n'est peut-être pas encore de la fatigue si vous voulez, mais la fatigue pourrait venir. Ah! je le vois, on ne peut pas être toujours comme à vingt ans. »

La vigueur exceptionnelle de cet homme naïf me rendit confus de ma propre faiblesse ou de ma paresse. Je rougis en l'entendant parler ainsi, de songer que moi et vingt mille personnes attendons chaque jour, sur un chemin plane et macadamisé, notre tour de monter dans l'omnibus qui nous portera de la Madeleine au boulevard des Italiens, ou du boulevard des Italiens au Palais-Royal.

« Monsieur Latapie, lui dis-je, ne vous affligez pas trop; j'en connais de moins âgés que vous, qui n'ont jamais chassé l'ours, l'isard, le bouqueteau et l'aigle, et qui ne se font aucun scrupule de s'asseoir pour se reposer, après beaucoup moins de douze ou quinze heures de marche dans des chemins effroyables et pour ainsi dire inaccessibles.

— Vous croyez, monsieur?

— Je crois pouvoir vous l'affirmer.

— Vous êtes bien poli, monsieur.

— On m'a dit que vous aviez été le guide de personnages distingués, et que vous pourriez me donner sur ces personnages, sur les chasses et les excursions que vous fîtes avec eux, des détails intéressants. Est-ce vrai?

— On vous a dit juste, monsieur, quant aux personnages illustres qui ont bien voulu se confier à moi pour les conduire dans la montagne. En effet, durant ma longue carrière de guide dans les Pyrénées, j'ai conduit en excursion ou à la chasse la reine Hortense, le duc et la duchesse d'Orléans, la duchesse de Berri, la duchesse d'Angoulême, le duc de Nemours, le duc de Montpensier, le colonel Montalembert, la princesse de Belgiojoso, le marquis de Cugnac, le comte de Castelbajac, M. Thiers, M. de Talleyrand, la princesse Poniatowski, et beaucoup d'autres personnages illustres par leur naissance ou leur talent.... Ah! si je savais m'exprimer!

— On s'exprime toujours assez bien quand on sent vivement ce qu'on a à dire, et Boileau n'a pas eu tort.

— Je n'ai point connu ce monsieur. Est-ce qu'il chassait aussi ?

— Oui, il chassait avec une arme charmante et très-dangereuse qu'on appelle la satire, les abus de son siècle qui sont aussi pour la plupart les abus du nôtre.

— Monsieur, malgré tout ce que vous me dites, j'ai peur de ne pas bien vous raconter mes aventures avec les personnages illustres que je viens de nommer.

— Pourquoi donc pas? Mettons seulement un peu d'ordre dans la narration, et les aventures se lieront l'une à l'autre, tout naturellement, comme les anneaux d'une chaîne. Votre naissance, d'abord, et votre vie de pasteur.... Permettez seulement que je m'assoie, bien que je ne vienne pas de chasser l'ours ou l'isard sur le Vignemale, et que je me sois fait porter en omnibus ce matin à la Raillère.

Jean Latapie m'offrit un siége et en prit un pour lui-même.

Après avoir allumé sa pipe au feu de mon cigare, il commença à peu près en ces termes :

« Je suis né dans le village d'Arras, d'une famille de cultivateurs. Comme tous les enfants de ma condition, on m'envoya dans la montagne garder les moutons, dès que j'eus assez de jarret et de poitrine pour grimper sur la roche, assez d'esprit pour diriger mon troupeau dans de bons pâturages, assez de cœur pour le défendre contre l'attaque des ours en me défendant moi-même ; enfin assez de sang-froid pour ne pas trop m'effrayer à la vue des orages qui se forment autour de vous dans les hautes cimes, et de la foudre qui souvent éclate en vingt endroits à vos pieds.

— Comment, dis-je à mon narrateur, il faut autant de qualités pour être pasteur dans les montagnes? Je ne l'aurais jamais cru.

— Il faut ces qualités, reprit Latapie, et il en faut

d'autres encore. La vie pastorale a ses agréments, mais elle a aussi ses sacrifices et ses dangers, comme je vous l'ai fait entrevoir.

« Les agréments, c'est précisément l'isolement dans les hautes montagnes, en dehors, pour ainsi dire, de la création; car sur les cimes élevées, et à partir d'un certain endroit, la nature est en ruine et ne fournit aucune végétation. Couché des heures entières au bord d'un précipice, souvent à deux ou trois mille pieds au-dessus du niveau de la tête des humains, aucun bruit ne vient distraire vos pensées, troubler l'extase de vos contemplations. Dans les célestes hauteurs où vit le pasteur des Pyrénées, il pourrait, avec un peu d'imagination, se croire un habitant de la lune, en congé de semestre sur notre globe. Cette pensée m'est venue un jour, et j'avoue qu'elle a singulièrement flatté mon orgueil. Il semble, en effet, qu'on soit réellement au-dessus des mesquines choses de ce monde quand on les voit de si haut.

— Vous parlez comme un livre de philosophie, monsieur Latapie.

— J'ai passé ainsi, continua le berger, avec un charme inexprimable des journées entières dans l'admiration du majestueux spectacle qui se développait à mes yeux, sans pour ainsi dire faire un mouvement, le corps et l'esprit plongés dans une sorte de demi-sommeil, qui est certainement une des plus douces voluptés que l'homme puisse goûter ici-bas.

— Vous pourriez dire ici-haut, monsieur Latapie.

— C'est vrai. Je n'étais tiré de cet agréable état de poétique somnolence que par le souci de mon troupeau. De loin en loin je jetais un coup d'œil sur mes moutons, que je dirigeais avec l'aide de mes chiens, comme un général conduit une armée avec l'aide de ses adjudants. Et quels adjudants que ces adjudants à quatre pattes! Pour la vigilance et le flair, un seul de ces animaux vaut mieux

que toute une escouade de douaniers. Malheur à l'étranger qui s'aventurerait dans les montagnes aux abords d'un troupeau · il serait immanquablement dévoré par les chiens. Mais quand ils vous connaissent un peu, que vous leur avez parlé et que vous les avez caressés, il n'y a pas de meilleures bêtes au monde que ces fidèles compagnons du berger.

— C'est cela, il faut leur être présenté, comme en Angleterre.

— Oui.

« Pourtant, il arrive que, quand les relations n'ont pas été suffisamment suivies entre l'homme et le chien, celui-ci oublie que vous lui avez été présenté, et vous traite alors sans cérémonie aucune. J'ai failli une fois être victime de la distraction ou du manque de mémoire d'un de ces animaux, grand et fort comme pas un. Je lui avais parlé, nous avions causé ensemble, son maître, lui et moi, et je me croyais suffisamment de ses amis pour n'avoir rien à craindre des petits poignards d'ivoire qui composaient sa redoutable mâchoire. Je revenais de la chasse à l'isard avec un autre chasseur qui portait un de ces animaux sur son épaule. J'allais en avant, sans m'inquiéter des aboiements du chien dont tous les échos de la montagne retentissaient extraordinairement. Je croyais être sûr qu'il me reconnaîtrait en me voyant, et qu'il se tairait en mettant la queue entre les jambes, ce qui est une façon de s'excuser. Point du tout, il ne me reconnut pas et me sauta dessus avec deux yeux qui brillaient comme des étoiles et une bouche qui semblait un précipice. Il voulut me mordre à la gorge,—car les chiens connaissent les bons endroits; — heureusement, je pus maintenir sa tête à une certaine distance de la mienne. Quand mon compagnon de chasse me vit en danger, il lâcha l'isard et courut à mon aide. Pendant que j'usais, moi, mes forces à empêcher l'animal de me dévorer, ce dont il avait une furieuse envie, je vous

assure, mon compagnon de chasse, lui, usait son bâton sur les reins du chien, qui semblait ne rien sentir. Le bâton fut moins solide que les os de l'animal ; il se cassa, et j'allais succomber dans cette lutte inégale, lorsque le berger, maître du chien, entendant au loin ce vacarme, vola à mon secours. Au même instant, je prononçai un mot. Le chien reconnut ma voix, et, sans attendre l'arrivée de son maître, se sauva vers son troupeau, l'air déconfituré, la queue entre les jambes comme une sentinelle prise en faute.

— Les pasteurs, demandai-je à Latapie, aiment-ils autant leurs moutons que leurs chiens?

— Les pasteurs aiment leurs chiens par inclination et leurs moutons par raison ou plutôt par orgueil. Voir son troupeau paître dans un herbier intelligemment choisi, c'est le plaisir par excellence du berger dans la montagne et son honneur même.

« Quand le dimanche ou le jour de la fête du pays, on voit des pâtres se quereller après boire, et trop souvent aussi passer des injures aux coups de bâton ferré, on peut être sûr que, neuf fois sur dix, la dispute a eu pour cause le troupeau. Un berger supportera bien qu'on le traite de paresseux, de propre à rien, et même d'imbécile, mais si on a le malheur de lui dire que ses moutons sont maigres et qu'il est incapable de leur trouver un bon pâturage ; ou bien qu'il se les laisse enlever par les loups et les ours, gare au bâton ferré ! Ah ! c'est que dans toutes les positions il faut à l'homme le mobile de l'honneur, et que le pasteur, isolé du reste des humains, ne peut le placer que dans les moutons confiés à son intelligence et à sa probité.

— Voilà, dis-je à Latapie, qui est raisonner juste.

— Monsieur, me répondit-il, les hommes simples tels que nous, habitants des montagnes, raisonnent généralement assez juste, parce qu'ils ne parlent que de ce qu'ils savent ou de ce qu'ils sentent vivement. Ce n'est pas

comme les savants et les hommes d'esprit qui parlent de tout et....

— Et qui raisonnent souvent de travers?

— Oui, monsieur.

— Fort bien, monsieur Latapie, je croyais ne trouver en vous qu'un simple mais hardi chasseur, et je vois un philosophe accompli. »

Latapie sourit, inclina légèrement la tête, nettoya sa pipe, et reprit :

« Je vous ai dit les joies paisibles de la vie pastorale, je vais vous en dire les sacrifices.... Tout à l'heure nous verrons ses dangers.

— Voyons les sacrifices.

— Le plus grand des sacrifices imposés à la vie du pasteur dans le désert des rochers montagneux consiste dans la nourriture et le logement auquel il est condamné. Certes, s'il est une vie frugale, primitive, peu confortable, telle que l'ont sans doute pratiquée les hommes aux premiers âges de la création, c'est bien à coup sûr celle des bergers dans les Pyrénées. Messieurs les Parisiens, habitués à se loger dans des appartements dorés sur tranches, comme les paroissiens des élégantes dévotes, à se nourrir de morceaux délicats savamment accommodés et agréablement arrosés des vins généreux de Bourgogne et du Médoc, auraient, je crois, quelque peine à se faire à la nourriture et au logement des pasteurs. Ce logement et cette nourriture, qui du reste ne m'empêchèrent ni de grandir ni de développer mes forces, furent les miens, jusqu'au moment où, ayant accompli ma dix-huitième année, Napoléon Ier réclama de moi des services plus actifs que de voir paître des moutons. Il m'envoya paître moi-même, un fusil sur l'épaule et le sac au dos, du côté de l'Espagne, où il ne faisait pas bon, je vous assure. Mais j'étais déjà tout habitué au maniement des armes; tirer sur un ours ou sur un Espagnol ennemi, ce n'était que changer de gi-

bier. Quant au logement dans les casernes et à l'ordinaire du soldat, ils me parurent tout simplement le beau idéal du confortable et de la friandise, tant il est vrai que tout est affaire de comparaison ici-bas.

— Dites ici-haut, encore, monsieur Latapie, vous en avez bien le droit.

— Soit, ici-haut. Quand il monte dans les montagnes, le pasteur se munit de vivres, comme le marin qui se dispose à traverser l'Océan et comme l'Arabe qui va franchir le désert. Suivant l'éloignement des endroits où il va conduire son troupeau, par rapport aux endroits habités, le pasteur emporte avec lui de la nourriture pour huit jours, pour quinze jours et même pour trois semaines. Sa provision, quel que soit le temps qu'il devra passer dans la montagne, est invariable et des plus simples : de la farine de maïs, du sel et du pain noir. Quand le propriétaire du troupeau est généreux ou qu'il est à son aise, il joint à ces comestibles quelques oignons et de l'ail. Ces provisions sont emportées par le berger dans un sac fait d'une peau de bouc et qu'il s'attache derrière le dos. Avec la farine de maïs et le sel, le pasteur fait une bouillie assez claire pour pouvoir y tremper son pain, qui certes a bien besoin d'être trempé. Il est souvent rendu si dur, le pain, par le soleil et la gelée alternativement, qu'il serait impossible de le manger sans le faire tremper.

— La nourriture du pasteur est en effet, je le vois, assez frugale.... Et les chiens, que mangent-ils ?

— Les chiens partagent avec l'homme cette nourriture grossière et invariable. Dans ces régions inhospitalières l'homme et la bête ont des droits égaux. La misère rapproche les distances et confond les races. Si de l'homme et du chien l'un d'eux se fatiguait à la longue du pain aigri et rendu pierreux par le temps, ce ne serait pas l'homme, mais le chien. J'ai vu de ces animaux refuser le pain dont le pasteur s'accommodait. La faim seule déci-

dait à la longue l'animal à se contenter de la nourriture de son maître. Pour boisson le pasteur a la neige fondue, ou l'eau limpide et fouettée du Gave, selon l'endroit où il se trouve. N'avais-je pas raison de vous dire que les Parisiens auraient quelque peine à se faire au régime frugal des bergers dans ces pays?

— Vous aviez raison, monsieur Latapie. Je crois même que la plupart des provinciaux ne le trouveraient pas davantage de leur goût.... Et les bergers, dans la montagne, ne mangent donc jamais de viande?

— Il peut arriver, reprit Latapie, que le pasteur ait un jour de la viande à discrétion pour lui et pour tous ses chiens. C'est quand un mouton fait un faux pas et qu'il dégringoie dans quelque précipice. Plutôt que de voir l'animal, mort ou dangereusement blessé, devenir la proie de l'ours, de l'aigle ou du vautour, le berger s'en empare et le mange avec les gardiens de son troupeau.

— Et dites-moi, dans un de ces jours où l'estomac, ce grand despote, impose ses obligations et demande, par certaines petites douleurs significatives, un changement de nourriture, n'est-il pas arrivé que le pasteur ait donné un léger croc-en-jambe au mouton pour l'aider à perdre l'équilibre?

— Je crois que c'est arrivé quelquefois, mais plus rarement qu'on pourrait le supposer. Encore une fois l'honneur du berger est intimement lié à la conservation de son troupeau.

— Et la chasse? Le pasteur ne chasse-t-il pas?

— Il pourrait le faire très-aisément, mais il ne le fait presque jamais, pour ne pas s'arracher à ce doux état du rien faire, que goûte aussi, m'a-t-on dit, certaine partie de la population napolitaine, sous le nom italien de *far niente*.

— O sainte Paresse, murmurai-je en baissant doucement la paupière, que de charme vous répandez sur l'hu-

maine nature, dans tous les pays et sur toutes les latitudes !

— Quant au logement et à l'ameublement du berger, reprit mon narrateur sans prêter aucune attention à mes paroles, rien de plus simple et de moins commode aussi. On ramasse quelques pierres qu'on aligne par terre en carré. Dessus ces pierres on ajuste quelques morceaux de bois qu'on recouvre de branches d'arbres, et le palais est bâti ; c'est là toute la cabane. Quelquefois, avec les branches d'arbres qui forment le toit, on ajoute quelques pierres plates. Le vent, la grêle, la neige entrent de tous côtés dans la hutte ; mais le pasteur ne s'inquiète pas pour si peu, et il dort dans sa niche aussi bien et souvent mieux qu'un financier dans un palais de marbre. Le mobilier se compose généralement d'une planchette fichée au mur et d'un peu de paille par terre. La cabane bâtie dans la montagne, non pour un homme, mais pour l'homme, appartient de droit au premier occupant.

— Ne pourrait-on pas disposer des demeures plus convenables pour les bergers ?

— Les propriétaires des troupeaux le pourraient certainement, les communes aussi, mais ils ne le font pas.

« Je viens de vous dire les inconvénients et les sacrifices attachés à la vie du pasteur, passons aux dangers qui le menacent.

« En tête de ces dangers il faut placer l'orage quand il éclate subitement, ainsi que cela arrive le plus souvent sur les sommités.

« Aussi rapides que la pensée parfois, les nuages s'amoncellent de toute part et vous entourent en lançant de terribles décharges de grêlons gros et durs comme des balles de fusil, avec des masses de neige que le vent furieux du midi fait tourbillonner au milieu d'un bruit infernal et d'une obscurité ténébreuse. La neige vous aveugle, les

décharges de grêlons vous meurtrissent les chairs pendant que les éclairs et les détonations formidables du tonnerre ajoutent à la terreur du spectacle le danger d'être consumé par le feu électrique.

« Il faut s'être vu seul, sur ces hauteurs que fuient tous les êtres de la création, au milieu d'une tourmente mêlée d'orage, pour se faire une juste idée des horreurs de cette situation.

« Tant que le pâtre peut distinguer devant lui, il excite ses chiens à faire bonne garde autour du troupeau et s'efforce de rallier son bétail. Il y réussit le plus souvent, mais il arrive aussi que le mauvais temps enveloppe la montagne avec une telle rapidité que le berger n'a pas le temps de se relever et d'appeler ses chiens, et déjà c'est trop tard. Les éléments déchaînés, grondant terribles, fondent sur l'homme et sur les animaux tremblants de terreur, avec la vitesse d'un train de chemin de fer lancé à toute vapeur. Ils balayent tout à leur suite, et menacent de détruire jusqu'aux montagnes mêmes, qui s'émiettent en poudre, et jusqu'aux rochers qui se fendent sous la pression de l'ouragan avec un bruit d'artillerie et tombent en avalanche, dans les profondeurs des ravins, comme un déluge infernal de grêle gigantesque.

« C'est alors un sauve qui peut général : homme, chiens, moutons, dominés par le seul instinct de la conservation, agissent dans leur propre intérêt, chacun pour soi. L'homme, la tête courbée sous les coups des grêlons, arrêté par les tourbillons de neige, menacé d'être enlevé par le vent ou consumé par la foudre qui court autour de lui comme des serpents de feu, s'appuie de son bâton ferré et cherche, comme il peut, une anfractuosité dans la roche pour lui servir de gîte. Si ce port lui fait défaut, il n'a plus d'espoir à attendre que d'un miracle du ciel. Or, les miracles sont rares; aussi le berger ne tarde-t-il pas, ou à être dévoré par la foudre, ou à être porté comme une plume

d'aigle, avec son troupeau et ses chiens, de rochers en rochers, de précipices en précipices, défiguré, brisé, entièrement déshabillé quelquefois par le vent furieux, jusqu'à ce que son corps inanimé reste enclavé au pied de quelque roche et devienne la pâture de l'ours ou des oiseaux de proie.

— Diable! monsieur Latapie, vous me dessinez là un paysage bien rembruni; il n'y manque, en vérité, que les trémolo de l'orchestre du théâtre de l'Ambigu et un traître.

— Je ne sais pas, me répondit Latapie, dont la physionomie s'était singulièrement animée à ce récit, ce que vous entendez par les trémolo du théâtre de l'Ambigu, mais je puis vous assurer que ma description reste bien au-dessous des effets de la nature. Au surplus, il n'est pas de canton dans nos montagnes qui ne soit chaque année témoin de semblables catastrophes.

— Ceci parle éloquemment.

— Après la tempête, le pasteur peut craindre l'approche des ours. Bien que ces animaux féroces ne soient réellement bien féroces que lorsqu'ils ont très-faim, il ne fait pas bon se trouver sans armes face à face avec eux.

« Le plus grand danger que j'aie couru dans ma vie de pasteur, c'est dans une circonstance où un ours est venu manger des framboises et des fraises avec moi.

— Ah! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon cueillir la fraise! comme dit avec une verve équivoque Mme Cabel dans *le Bijou perdu.*

— Non, monsieur, il ne faisait pas bon la cueillir le jour où je la cueillais, je vous assure! J'avais quinze ans à peine et je n'étais pas même armé d'un couteau de poche pour me défendre. C'était en plein jour. Je me trouvais sur le contre-fort d'un rocher escarpé, non loin de mon troupeau, en train de ramasser des fraises et de manger les framboises dont un magnifique framboisier se trouvait chargé.

« Tout à coup, j'entends derrière moi un certain bruit qui me fait tourner la tête.

« J'étais à quatre pas d'un ours gigantesque.

« L'animal ne m'avait point vu, il était trop occupé à guetter mes moutons, délibérant sans doute sur lequel d'entre eux il allait jeter son dévolu.

« Faire un saut d'isard d'un pan d'une roche à une autre pour me cacher aux yeux de la bête fauve fut pour moi l'affaire d'un mouvement instinctif. Mon cœur battait la générale dans ma poitrine d'enfant, et je me croyais arrivé à ma dernière heure. Je vis l'ours prendre ma place auprès du framboisier, et finir d'en manger les fruits. D'un coup de sa robuste patte, il faisait pencher les branches de l'arbrisseau. Après avoir mis ainsi les framboises à découvert, il y mordait à belles dents.

— Les ours sont si friands que cela de framboises?

— Ils aiment les framboises, mais ils préfèrent de beaucoup le gigot saignant, à l'anglaise. Les framboises n'étaient pour cette monstrueuse bête qu'un simple hors-d'œuvre, uniquement destiné à ouvrir l'appétit. Le plat de résistance, c'était le mouton que l'ours convoitait et dont, évidemment, il allait s'emparer.... à moins que ce ne fût ma propre personne.

« Mon cœur battait toujours fort, mais mon esprit était libre. Je mesurai l'étendue du péril, je réfléchis au moyen de le conjurer, et comme je ne voulais pas plus que l'ours mangeât un de mes moutons que je ne voulais être mangé moi-même, je pris pour chasser cet ennemi commun un moyen héroïque.

— Voyons ce moyen.

— M'emparant d'une pierre qui se trouvait à mes pieds, je la lançai sur l'animal en jetant un cri perçant et en me montrant brusquement à lui, comme ces petits monstres qui sortent des tabatières à surprise et font peur aux enfants.

« L'ours fut si surpris et si effrayé aussi qu'il s'enfuit en grognant. Il court encore.

— Était-ce la première fois, monsieur Latapie, qu'un ours vous honorait de sa confiance, c'est-à-dire, en d'autres termes, était-ce la première fois que vous vous trouviez face à face avec une de ces bêtes fauves?

— Oui, c'était la première fois, mais ce ne devait pas être la dernière, tant s'en faut. Le plomb de mon fusil était destiné à faire avec ces animaux peu sociables une ample connaissance.

— Eh bien! veuillez donc me raconter une de vos chasses à l'ours avec quelque personnage illustre, et ce récit aura pour moi un double intérêt.

— Bien volontiers, quoique, je vous le répète, je suis un simple chasseur et guide, et dans la montagne nous ne parlons pas comme des académiciens.

— Convenez que les académiciens à leur tour se trouveraient généralement beaucoup plus embarrassés que vous sur la Maladetta en face d'un ours.

— Je crois pouvoir en convenir sans offenser les académiciens; bien que quelques-uns d'entre eux aient le jarret ferme et l'œil sûr dans la montagne.

« Voulez-vous, à ce propos, que je vous raconte la chasse à l'ours et à l'isard que je fis avec l'ancien président du conseil sous Louis-Philippe, l'immortel auteur de l'*Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire*, qui est en outre, vous le savez, le plus éloquent, le plus savant et le plus spirituel de nos orateurs passés et présents?

— Comment! M. Thiers est venu à Cauterets chasser l'ours et l'isard?

— Oui, monsieur; et, comme je vous l'ai dit, c'est moi qui ai eu l'honneur de le conduire à deux expéditions de ce genre et dans des circonstances si curieuses, si curieuses que....

— Oh! mon cher monsieur Latapie, dis-je en interrompant le montagnard, contez-moi cela, je vous en prie.

— Très-volontiers; mais il y a longtemps déjà que ces événements se sont passés, et j'ai besoin de rassembler mes souvenirs.... D'un autre côté, mon tir au pistolet me réclame.... et je vois bien qu'aujourd'hui....

— Soit : rassemblez vos souvenirs, allez surveiller votre tir, et demain vous me reverrez ici à la même heure.... A demain, monsieur Latapie.

— A demain, monsieur, et portez-vous bien. »



II

Le lendemain j'étais au rendez-vous, et Latapie, après s'être recueilli comme un homme qui fait un dernier appel à ses souvenirs, continua de la manière suivante :

« Monsieur, ma conviction est que si M. Thiers n'était pas un grand homme d'État et un illustre écrivain, il serait le premier de nos chasseurs d'ours et d'isards. Malheureusement il est impossible de faire l'un et l'autre ; on ne saurait à la fois diriger le vaisseau de l'État, comme on dit dans le grand style politique, ou simplement prendre un ris dans le petit hunier de ce même vaisseau, écrire des ouvrages en vingt volumes, parler à la tribune sur toutes les questions et les traiter toutes comme si on n'en avait jamais étudié qu'une seule, et courir la bête fauve entre le pic de la Bane et celui de Peyrelaud. Ce n'est pas que M. Thiers ait débuté par un coup de maître dans la redoutable chasse à l'ours et la difficile chasse à l'isard ; dire une chose semblable serait une vaine flatterie, et l'auteur du *Consulat* et de *l'Empire* n'a nul besoin d'éloges de ce genre. Non, M. Thiers, dans les deux chasses qu'il fit à Cauterets, s'est montré homme avec les faiblesses et les erreurs de l'homme. Il s'est trompé sur l'ours, il s'est trompé sur l'isard, et vous allez voir que ce puissant cerveau n'a pas été à l'abri du vertige particulier qui, sous le nom de *mal des montagnes*, s'empare de l'habitant des plaines quand il se trouve à la cime de nos

monts, sous l'impression de la raréfaction de l'air, et saisi par la terreur instinctive que produisent les précipices ouverts partout autour de vous comme de gigantesques fosses communes dans lesquelles doivent fatalement tomber les audacieux coureurs d'aventures.

« Mais si M. Thiers s'est parfois montré dans ce rôle nouveau pour lui de disciple de Nemrod, plus homme d'État et plus écrivain que véritablement chasseur, il y avait dans l'illustre apprenti une telle intelligence de la situation, il comprenait tout si bien à demi-mot et devinait parfois si curieusement certaines choses qu'on ne lui avait pas expliquées du tout, que j'ai pu juger par là qu'il serait devenu le premier de nos chasseurs pyrénéens, si son goût pour les lettres et le plaisir de monter le vaisseau de l'État sur l'Océan des événements, en qualité de timonier politique, ne l'eût attiré ailleurs.

— Permettez, monsieur Latapie, vous dites que M. Thiers a été parfois plus homme d'État et plus écrivain que véritablement chasseur dans ses chasses à l'ours et à l'isard ? Je ne vous comprends pas. Est-ce qu'il a fait un cours d'histoire aux isards et tenté de rallier les ours à sa manière de diriger le vaisseau de l'État ?

— Je crois, monsieur, que beaucoup d'hommes n'ont pas plus que les isards profité des leçons d'histoire de M. Thiers, et qu'il aurait fort à faire de ramener à son opinion les ours de la montagne et ceux des villes; mais vous me comprendrez mieux tout à l'heure, quand vous saurez auprès de qui et dans quel but extrêmement remarquable M. Thiers s'est montré, dans les chasses où j'ai eu l'honneur de le guider, plus homme d'État et plus historien que véritablement chasseur.

— Vous piquez ma curiosité, monsieur Latapie.

— J'essaye de l'entretenir, monsieur, sans être bien sûr de réussir.

— Vous réussissez à merveille.... Veuillez continuer.

— Quand M. Thiers arriva dans notre petite vallée, en 1838, ce fut, vous le pensez bien, un grand événement. L'illustre orateur avait, je crois, le larynx un peu fatigué par le passage de ses discours, — pourtant si coulants, — sur ce fragile organe. Il but à la Raillère, et l'inflammation disparut de son larynx comme la craie du démonstrateur sous l'action d'une éponge mouillée.

« Se sentant bien portant et vigoureux, il voulut courir la montagne. Tous les matins il se levait avec le soleil et venait frapper à ma porte pour que je l'accompagnasse dans quelque excursion. Il se montrait fort gai, d'une extrême bienveillance à mon égard et grand questionneur. Il me demandait des explications sur tout ce qui a rapport à la vie des montagnes, et, chose singulière, quand je ne savais pas répondre à ses questions, c'était lui-même qui y répondait, et parfaitement, je vous assure.

— Voilà qui est étonnant.

— Tenez, monsieur, entre nous, je ne suis pas bien sûr que M. Thiers n'ait pas été pasteur dans les Pyrénées et que même il n'ait pas fait tous les métiers. Sur un brin d'herbe, sur le plus petit insecte, sur les chiens de berger, sur les moutons, sur la laine, sur la formation des montagnes, sur les nuages, que sais-je encore, sur tout et sur beaucoup d'autres choses encore, il racontait une foule de choses curieuses qui prouvaient bien, comme je viens de vous le dire, qu'il a fait tout les métiers.

— Vous voulez dire que M. Thiers est un homme universel.

— C'est cela.

« Mais plus on sait et plus on veut savoir, à ce qu'il paraît. Ce n'est pas comme les gens qui ne savent rien et se contentent si agréablement de ce qu'ils savent.

« Un jour, savez-vous ce qu'il me demanda, M. Thiers?

— Pas encore, monsieur Latapie.

— Eh bien! il me demanda quel moyen emploient les

pauvres espagnols qu'on voit ici majestueusement drapés dans leurs manteaux en loques, pour donner au bouillon de leur pot-au-feu cette couleur noire qui le fait ressembler à un pot de cirage.... Je crois que M. Thiers a été cuisinier aussi.

— Et avez-vous répondu à sa question ?

— Oui, monsieur, et je me souviens qu'il en a bien ri, Mme Thiers aussi avec sa belle-mère, Mme Dosne.

— Voyons cette recette culinaire.

— Mon Dieu, rien de plus simple. Les pauvres espagnols, qui sont de tous les pauvres les plus pauvres, et forcément aussi les plus sobres, ne dépensent à Cauterets que vingt centimes par jour pour la bonne chère.

— Est-ce vraiment de la bonne chère ?

— Vous allez en juger. Ils vont chez le boucher, et pour vingt centimes ils en rapportent une tête de mouton avec les quatre pattes de l'animal. Bien entendu que pour ce prix la laine tient encore à la tête et aux pattes. Les Espagnols font flamber du bois sec et passent à la flamme la tête et les pattes du mouton. La laine brûle en répandant une odeur infecte, à laquelle les fils de la belle Castille paraissent tout à fait insensibles. Quand la laine a plus ou moins brûlé, la tête et les pattes sont noires comme de l'encre. Sans autre préparation, on les fait alors bouillir avec du sel et quelques oignons. Vous comprenez qu'un semblable pot-au-feu puisse être aisément comparé à un pot à cirage, comme le fit très-gaiement M. Thiers.

« Ce n'est pas tout : après avoir appris comment les pauvres espagnols mangeaient à Cauterets, le grand homme d'État voulut savoir comment ils y couchaient et combien ils dépensaient pour cela.

— Monsieur Thiers, lui dis-je, ils couchent deux dans le même lit, et cela leur coûte pour chacun la somme de quinze centimes.

— Le service compris? me demanda sérieusement l'illustre écrivain.

— Monsieur Thiers, lui répondis-je, il n'y a aucun service: les lits ne sont jamais faits et les chambres ne sont jamais balayées....

— Et c'est vrai, monsieur Latapie?

— C'est vrai, monsieur.... Mais je m'écarte du but que je m'étais proposé, qui est de vous conter les chasses que je fis avec le célèbre orateur. Je reviens à mon sujet.

— Latapie, me dit-il un beau matin, en me frappant amicalement sur l'épaule, je veux chasser l'isard.

— Eh bien, monsieur Thiers, lui répondis-je, il faut chasser l'isard.

— Je me porte bien et je me sens capable de grimper partout.

— Tant mieux, monsieur Thiers, tant mieux.

— En outre, j'ai le coup d'œil sûr à travers le verre de mes lunettes.

— Je vous en félicite, monsieur Thiers.

— Si j'aperçois seulement la queue d'un isard, il est perdu.

— La queue, monsieur Thiers, ce serait difficile, les isards n'ont pas de queue.

— Eh bien! riposta gaiement M. Thiers, l'endroit où pourrait être leur queue s'ils en avaient une.

— Cela, monsieur Thiers, c'est différent; les isards n'en sont pas dépourvus.

— Or donc, quand on a comme moi bon pied, bon œil et l'envie de réussir, qu'est-ce qu'il faut encore pour chasser l'isard?

— Il faut un bon fusil.

— J'en ai un excellent.

— Il faut une vingtaine de rabatteurs.

— Nous en aurons trente.

— Et des vivres pour deux jours.

— Nous emporterons des vivres pour trois jours.... Est-ce tout ?

— Avec cela, monsieur Thiers, et un peu de bonheur, on est sûr de ne pas revenir bredouille, et je vous promets de vous faire tuer un isard.

— Latapie, je vous donne vingt-quatre heures pour organiser ma chasse. Pendant ce temps-là, je vais inviter quelques-unes de mes connaissances à se joindre à moi pour cette vaillante expédition dont je me réjouis d'avance. Y a-t-il du danger dans les montagnes, monsieur Latapie ?

— Pas précisément, monsieur Thiers.

— Tant mieux.

— Pourtant, on a vu des gens, sous l'influence du vertige, se précipiter volontairement dans un abîme, attirés par le vide, ou écrasés sur des chemins très-sûrs par un pan de rocher subitement détaché de la montagne.

— Vous appelez cela des chemins très-sûrs, monsieur Latapie !... N'importe, il faut que je tue un isard.

— Vous le tuerez, monsieur Thiers ; je le tirerais plutôt pour vous.

— Non, non, monsieur Latapie; point de semblables complaisances, je veux tuer moi-même les isards que je tuerai ou ne pas les tuer du tout.

— Tous les chasseurs, monsieur Thiers, n'ont pas les mêmes scrupules.

— Cela les regarde. Où irons-nous chasser ?

— Sur le Vignemale.

— Qu'est-ce que le Vignemale, et par où y va-t-on ?

— Monsieur Thiers, il faut passer devant la source de Mahaurat, d'où l'on voit les étages granitiques de la fière et riche Péguère comme un gigantesque amphithéâtre dont la scène s'étend à quarante lieues à la ronde. On double la cascade du Ceriset, une des plus belles de toute la grande vallée du Gave béarnais dont les Hautes-Pyré-

nées forment le bassin supérieur. Rien de plus majestueux et de plus saisissant que le bruit au loin de cette cascade magnifique, et la vue de sa chute pittoresque et terrible pour ceux qui n'ont pas vu, en Amérique, le Niagara avec quelques autres grandes cataractes de ce genre, d'après ce que j'ai ouï dire. Vous contemplerez la riante nature aux abords du Ceriset, et vous respirerez l'air embaumé et rafraîchi par les émanations balsamiques des sapins, par la mousse et les fleurs sauvages, poétiquement agitées sous la douce pression de l'eau réduite en vapeur comme une brise liquide et diamantée. Vous admirez et vous passez en gravissant un sentier sinueux où bientôt se mêle aux sapins ordinaires, le pin rouge qui doit son nom à la coloration de sa tige. Encore quelques efforts de muscles par un petit chemin assez roide et sablé de pierres grosses comme des biscayens qui roulent sous vos pieds, quand vous ne roulez pas avec elles, et vous vous trouvez, sans y penser, sur un superbe plateau d'où l'œil embrasse un paysage austère, plein de charme à la fois et de terreur. Au milieu de ce paysage, c'est le lac de Gaube, encadré dans les hautes montagnes de Peyrot à l'ouest, de Pechmeya à l'est du Vignemale, aux flancs déchirés par les convulsions souterraines et ruinés à leur cime par l'action lente du temps et les détonations spontanées de la foudre.

— Jusque-là, interrompit M. Thiers, la route est séduisante. Après.

— Une fois au lac de Gaube, si haut juché au-dessus du niveau de la mer, qu'on pourrait dire qu'il est le grenier de notre édifice terrestre, rien ne vous empêche de monter le batelet du pêcheur de truites, et de côtoyer les bords riants de ces eaux tranquilles et si transparentes dans leur teinte azurée, qu'elles apparaissent comme un fleuve d'émeraudes liquéfiées. Dans tous les cas, on demande au pêcheur une place dans sa cabane, et l'on attend

dans cet endroit, digne de l'imagination d'un enchanteur, que les premières clartés du jour permettent l'ascension du Vignemale, qu'on croyait inaccessible à son sommet il y a quelques années à peine, et sur lequel nous grimpons aujourd'hui comme les chats montent d'une gouttière à une lucarne.

— Ah! l'on monte à cette heure sur la crête du Vignemale, me dit M. Thiers, qui se faisait tout expliquer et qui savait tout; j'ai lu dans les voyages pédestres de M. Chausenque, ancien capitaine du génie, que le naturaliste Labumelle n'a pu atteindre, malgré tous ses efforts, la seconde ou troisième pène ; or, ces pènes sont au nombre de quatre bien distinctes, jusqu'à la plus occidentale, qui a toujours passé pour inaccessible, non-seulement vis-à-vis des naturalistes, mais aussi des plus intrépides chasseurs et des guides les plus entreprenants.

— Vous avez raison, monsieur Thiers; en effet, M. Chausenque, que j'ai eu aussi l'honneur de conduire dans quelques-uns de ses voyages pédestres, a dit cela, et il n'a pas eu tort. Mais ce qui était impossible au temps où écrivait cet infatigable marcheur, est devenu possible aujourd'hui, et même facile pour tous ceux qui se piquent de savoir se servir du bâton ferré dans la montagne.

— Est-ce que pour tuer un isard je serai forcé d'accomplir cette ascension de la quatrième pène du Vignemale, que vous qualifiez de facile?

— Oh! non, monsieur; les isards savent les égards qu'ils doivent aux amateurs tels que vous; ils descendront, sur un signal des rabatteurs, dans un endroit commode, où ils attendront, le nez au vent, comme un poëte qui cherche une rime, le moment où, après avoir armé votre fusil, vous leur ferez l'honneur de leur loger une balle dans le corps.

— Je ne m'attendais pas, me dit M. Thiers, à rencontrer chez ces animaux dépourvus de toute éducation un

tact si parfait des convenances allié à tant de bonne volonté.

— Nous rîmes un peu, car M. Thiers aime bien à rire, et moi aussi, et je continuai mes explications.

Depuis le lac de Gaube jusqu'au Plumous, où vous verrez une nouvelle cascade rouler l'argent de ses eaux neigeuses, ce ne sont partout que blocs de pierres arrêtés dans leur chute, que pointes hérissées, qu'escarpements arides et gris comme la palette de certains peintres et l'esprit de certains auteurs. C'est à peine si, au-dessus de la cascade brisée dans sa chute par des obstacles qui donnent l'idée du chaos, l'œil se rafraîchit et se délasse à la vue de quelques petits plans de verdure perdus dans cette fin du monde végétal, comme les Esquimaux, toujours d'après ce que j'ai ouï dire, dans cette autre fin du monde animal qu'on appelle le pôle nord.

Mais avancez toujours, et une agréable surprise vous est réservée dans ces montagnes, où tout est surprise, et où les points de vue changent à chaque vingt-cinq pas.

Entre les cabanes que la prévoyance et l'hospitalité ont bâties pour la sûreté de tous, et un mur de roches que le Gave franchit comme un premier et facile obstacle dans un steeple-chase aquatique, on trouve une prairie nivelée, où paissent, avec la tranquillité que donne la conscience d'un cœur honnête, des chèvres familières et des moutons confiants dans la vigilance de leurs gardiens naturels, les chiens, qui eux sont moins familiers et ne brillent pas par excès de confiance.

En cet endroit il serait dangereux de stationner longtemps, si on ne s'est pas prémuni contre le froid qui y règne, même dans le plus fort de l'été. Les glaciers sont si voisins de cette prairie, et ils y entretiennent l'air dans un tel état de froidure, que la végétation ne s'y montre que pendant deux mois de l'année. Il est rare qu'il n'y gèle pas le matin, même aux jours des plus grandes chaleurs.

— Diable, monsieur Latapie, vous me donnez d'avance le frisson.

— Vous le combattrez efficacement, monsieur Thiers, en vous couvrant d'un bon paletot. Ainsi vêtu, vous pourrez atteindre un poste, où, comme je vous le disais il n'y a qu'un moment, l'isard viendra poliment se faire tirer par vous.

— Il me semble que j'y suis, dit M. Thiers, en faisant mine d'ajuster l'animal.

— Vous aimez beaucoup la chasse, n'est-ce pas, monsieur Thiers?

— La chasse à l'isard, oui, passionnément, avec la chasse à l'ours.

— Est-ce que vous avez chassé l'ours, monsieur Thiers?

— Non, jamais, pas plus que l'isard, mais je veux le chasser aussi, et si j'ai un regret, c'est qu'il ne se trouve pas dans les Pyrénées des tigres royaux comme au Bengale, des lions et des éléphants comme en Afrique, des buffles comme en Amérique, et des cygnes noirs comme dans l'Océanie, pour les poursuivre et les vaincre tous. Je voudrais tout chasser et chasser tout à la fois.

— C'est très-bien cela, monsieur Thiers.

— Malheureusement, ajouta M. Thiers, c'est impossible, et il faudra bien que je me contente pour demain de courir sus à l'isard.

— Peste, dis-je en interrompant le récit du berger, quelle ardeur pour la chasse!

— Monsieur, me dit Latapie d'un air mystérieux, je crois que M. Thiers, dans ce moment-là, aurait chassé tous les animaux de la création s'il s'était écouté et s'il l'avait pu. Ses yeux brillaient d'un éclat inusité.

— Mon cher guide, me dit cet homme illustre, j'aurai demain la vie d'un isard où il aura la mienne.... Je cours de ce pas faire mes invitations et donner l'ordre qu'on m'apporte des guêtres de chasseur.

— Vous les porterez noblement, monsieur Thiers, lui dis-je avec un signe de tête significatif. Un isard tombera sous vos coups, ou je le tuerai moi-même pour le punir de ne s'être pas bien laissé viser.

— Latapie, je tiens l'isard au bout de mon fusil, je le sens, je le vois, une voix intérieure me le dit. Je n'ai plus qu'à me transporter au Vignemale, à me mettre en embuscade dans l'endroit que vous m'aurez indiqué et à faire feu sur la bête. Ne perdons pas un moment. Assurez-vous seulement de vos rabatteurs, et tout ira bien.

— Oui, monsieur Thiers, tout ira bien. »

Et il partit très-enjoué, et très-animé aussi, en fredonnant sur l'air connu les paroles suivantes que Napoléon Ier avait, dit-on, coutume de fredonner sur les champs de bataille lorsqu'il voyait les événements tourner à son avantage :

A la monaco l'on chasse et l'on déchasse,
A la monaco l'on chasse comme il faut.

Je ne perdis pas un moment, ainsi que M. Thiers me l'avait ordonné, et deux heures après j'avais engagé, non point vingt ni trente rabatteurs, mais trente-six parmi les plus alertes de toute la contrée. J'avais promis au plus éloquent de nos orateurs qu'il tuerait un isard.

« Et?... demandai-je à Latapie.

— Et il le tua, monsieur.

— Lui-même ?

— Lui-même. Seulement, hélas! qui eût pu prévoir les conséquences de la mort de cet isard sur l'esprit de M. Thiers ? Ah! j'en suis encore tout ému après tant d'années.

— Quelles furent donc ces conséquences, monsieur Latapie ?

— Permettez, me répondit le vieux chasseur, que je

classe les événements dans l'ordre où ils se sont passés. Ce ne sera pas long, du reste. Le temps de donner à l'un de mes fils du plomb pour faire des balles, et je suis à vous.

— Allez, monsieur Latapie, je vous attends. »



III

Latapie ayant donné des ordres pour la fonte des balles à l'usage de son tir au pistolet, revint auprès de moi et continua dans les termes suivants :

« Monsieur, c'était le 26 ou le 27 août 1838. La nuit n'avait point refroidi l'enthousiasme de M. Thiers, qui, à quatre heures et demie du matin, vint frapper à ma porte.

— Latapie, me dit-il, tout est-il prêt?

— Oui, monsieur Thiers, et nous pourrions partir dans une heure pour le lac de Gaube, si tel était votre désir.

— Parfait; seulement, tous mes invités à cette chasse ne sont pas aussi matinals que moi, et nous ne pourrons nous mettre en route qu'après déjeuner.

— Nous arriverons toujours assez tôt au lac, répondis-je à M. Thiers, puisque dans tous les cas nous ne pourrons entreprendre l'ascension du Vignemale que demain matin.

— N'importe, me dit ce grand homme, j'aurais voulu passer le plus longtemps possible au lac de Gaube pour y étudier cette nature sauvage, à la fois sombre et riante, déchirée par des convulsions qui terrifient l'esprit, dont la moindre serait un cataclysme, et qui, aujourd'hui, pétrifiée par les siècles, dans ses violences passées, respire le calme au milieu de la tempête. Tel un guerrier furieux et plein d'audace que la mort a surpris menaçant, l'œil en feu, le visage contracté, les dents serrées, et la

main crispée sur le pommeau de son épée à demi sortie du fourreau.... »

L'illustre orateur, après cette tirade, que je ne suis pas bien sûr de rapporter exactement, mais qui me parut sublime, s'arrêta un instant comme justement satisfait de lui-même.

Puis il se pencha vers la porte :

— Et dites-moi, Latapie, fera-t-il beau cette après-midi ?

— Monsieur Thiers, lui répondis-je, cinq minutes suffisent parfois dans la montagne pour changer entièrement la nature du temps.... Pourtant le vent nous est favorable, et il y a de grandes probabilités pour que ce soir et demain le ciel reste pur.

— Je n'en demande pas davantage, » dit M. Thiers, qui retourna chez lui d'un pas alerte en fredonnant comme la veille :

A la monaco l'on chasse et l'on déchasse,
A la monaco l'on chasse comme il faut.

Les rabatteurs et les hommes chargés des provisions de bouche partirent en avant, au nombre d'environ quarante en tout.

A une heure après midi, reprit Latapie, M. Thiers se mettait en route avec une dizaine d'invités, parmi lesquels je me souviens avoir vu M. de Lisle et M. le comte de Béarn. L'illustre écrivain paraissait très-gai et regardait de temps à autre, d'un œil extrêmement satisfait, les guêtres de chasseur d'isards qu'il portait avec beaucoup d'aisance. Moi j'étais à côté de M. Thiers et à pied, suivant mon habitude.

« Est-ce que vous n'aimez pas à monter à cheval ? demandai-je à Latapie.

— J'aime avant tout, me répondit le spirituel montagnard, à monter à pied et à descendre de même. Je n'ai jamais eu le moyen d'entretenir des chevaux à l'écurie, et

mes jambes, plus sûres pour moi-même que celles d'un cheval, le meilleur du monde, ont l'avantage de ne me rien coûter.

— C'est un avantage incontestable.

— En outre, je m'explique difficilement qu'on se mette à la merci d'un animal plein de fâcheuses fantaisies souvent, et très-peu fait, en définitive, pour gravir la roche, quand on peut, en suivant les lois de la nature, qui veut que chaque animal se porte lui-même, être moins exposé à faire la culbute et infiniment plus libre dans ses allures.

— Vous aimez l'indépendance, monsieur Latapie.

— Un montagnard!... Enfin, s'il faut tout dire, loin d'admirer, comme la grande majorité des gens, la noblesse du cheval et celle du cavalier, je les trouve extrêmement ridicules tous deux, l'un portant l'autre.

— Comment cela, monsieur Latapie?

— Mon Dieu, oui, monsieur Thiers, le cheval me paraît absurde et ridicule de tendre son dos à l'homme pour cheminer à sa place, et celui-ci très-abusif et plus ridicule encore de doubler sa personne d'un autre animal qu'il reçoit entre ses jambes. C'est là, au point de vue naturel, une position grotesque s'il en existe. Je suis certain que si on était moins habitué à voir cette association d'un animal intelligent, mais despote et paresseux, porté par un autre animal inintelligent, servile mais vaillant, ce placage de deux êtres de la création, qualifié très-complaisamment de noble et de fier par les mauvais piétons, paraîtrait à tous les yeux extrêmement drolatique et on en rirait beaucoup. Imaginez tous les animaux de la terre à cheval les uns sur les autres, les singes sur les chiens, les grenouilles sur les carpes, les canards sur les dindes, les ours sur les bœufs, les renards mollement étendus sur la toison des moutons, etc., etc., et vous aurez le tableau complet d'un spectacle universellement comique, dont l'homme et le cheval nous donnent seuls — ce qui est fort regrettable — la

plaisante représentation.... Mais veuillez pardonner à un homme de pied cette boutade à l'endroit des hommes de cheval. Je reprends mon récit.

— Continuez, monsieur Latapie, je suis tout à vous, à pied comme à cheval.

— Ce trajet de Cauterets au lac de Gaube, qui est l'enchantement de l'étranger dans nos contrées, et l'ennui par excellence des guides, des chevaux et des ânes qui le font pour ainsi dire chaque jour, s'accomplit par M. Thiers et ses invités sans incident digne de remarque. Cependant il fut pour tous ces messieurs un voyage à la fois des plus pittoresques et des plus intéressants. M. Thiers, dont la verve est intarissable et la science inépuisable, je l'ai dit, parla sur tout, à propos de tout, avec un entrain, une abondance, un esprit qui charmèrent la société, et me jetèrent, moi, dans le plus grand étonnement. Comme je vous l'ai dit, sur un brin d'herbe, sur une couche de terre, sur un filet d'eau, sur un insecte, il faisait des discours qui ressemblaient à des livres. Comment peut-on apprendre tout ce que sait M. Thiers? Mais je crois qu'on n'apprend pas tant de choses et qu'on les devine pour la plupart.

— Vous l'avez deviné, monsieur Latapie.

— Ah! si j'avais pu retenir les observations de ce rare génie, que de choses intéressantes j'aurais à vous dire; malheureusement j'ai tout oublié ou presque tout.

— Je partage vos regrets, monsieur Latapie, mais franchement je vous trouve très-excusable.... Est-ce que M. Thiers ne vous dit rien pendant la route?

— Pardonnez-moi, monsieur; de temps à autre il se tournait vers moi et me disait :

« N'est-ce pas, Latapie, que je tuerai un isard?

— Oui, monsieur Thiers, vous tuerez un isard.

— Allons, tant mieux! ajoutait-il; j'aime énormément à tuer des isards.... »

. Or, vous n'avez pas oublié que c'était pour la première fois qu'il allait chasser l'isard.

En arrivant au lac de Gaube, que M. Thiers dit être à mille toises au-dessus de la mer, ce qui me parut à moi impossible à vérifier, ces messieurs avaient une faim d'ours et voulurent dîner. Ils s'installèrent de leur mieux dans la demeure du pêcheur, et les paniers à vivres furent vidés. On mangea excellemment et on but de même. M. Thiers, qui dès lors, comme vous le savez, s'occupait de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, parla longuement de Napoléon Ier. Il le jugeait comme un génie hors ligne, capable des plus profondes conceptions en matière de guerre et de politique, et aussi comme un esprit charmant et d'humeur parfois très-plaisante. Il raconta plusieurs mots amusants du premier Empereur. Je voudrais me les rappeler tous, mais je n'en ai retenu qu'un.

— Voyons ce mot, monsieur Latapie.

— C'était un jour où Napoléon Ier passait une revue ; il crut reconnaître un soldat dans les rangs et lui demanda son nom.

« Sire, lui dit celui-ci, je me nomme Lamboise, né à Pontoise, département de Seine-et-Oise.

— J'en suis bien *oise*, » ajouta l'Empereur.

Après avoir raconté quelques-uns des bons mots de Napoléon Ier, M. Thiers expliqua ses batailles, sa politique, ses institutions, et parla si bien et si longtemps, qu'à la pointe du jour, lorsque j'allai pour réveiller les chasseurs, aucun d'eux n'avait encore fermé l'œil.

— Je m'explique maintenant, monsieur Latapie, pourquoi vous m'avez dit en commençant que M. Thiers s'était montré plus orateur, plus écrivain et plus homme d'État que véritablement chasseur dans cette chasse à l'isard. Est-ce que le manque de repos durant cette nuit, et après un voyage de plusieurs heures dans la montagne, n'avait pas un peu apaisé l'ardeur du néo-Nemrod et de ses compagnons?

— Point, monsieur; ils n'en paraissaient que mieux disposés, et M. Thiers, particulièrement, était rempli d'ardeur.

« Allons, messieurs, dit-il en jetant un regard de satisfaction sur ses guêtres, ne faisons pas attendre l'isard. A la rescousse ! à la rescousse ! »

Nous bûmes le café, chacun prit son fusil, et celui qui avait eu l'honneur d'être ministre, et qui devait l'être plusieurs fois encore, se fit un petit paquet de son paletot, de sa couverture et d'une chemise de flanelle, qu'il se brida sur le dos, à la manière des guides et des excursionnistes philosophes, lesquels se sont toujours et partout moqués du *qu'en dira-t-on*.

« Monsieur Thiers, lui dis-je, donnez-moi ce paquet, je le porterai ou je le ferai porter.

— Non, Latapie, me répondit-il en me mettant amicalement la main sur l'épaule; je suis fort, j'ai bon pied, bon œil, et je porterai mon sac. Sur la montagne, tous les hommes sont égaux, et il n'y a plus ici que des chasseurs d'isards.... de rudes chasseurs d'isards.... Latapie ?

— Monsieur Thiers?

— Croyez-vous toujours que je tuerai un isard ?

— J'en suis plus sûr que jamais, monsieur Thiers, et la bête est déjà morte.

— Comment ! l'isard que je dois tuer est déjà mort?

— C'est une manière de parler, monsieur Thiers ; il vit encore ; mais comme vous allez le tuer tout à l'heure, je le considère comme déjà mort.

— Ah ! très-bien, je comprends.... Messieurs, partons, fit l'illustre écrivain en s'adressant à ses compagnons de chasse, le temps presse, partons. »

Nous nous mîmes en route, tout le monde à pied, et j'entendis pour la troisième fois M. Thiers fredonner ce refrain favori :

A la monaco l'on chasse et l'on déchasse,
A la monaco l'on chasse comme i faut.

Après deux heures de marche, pendant lesquelles M. Thiers s'arrêta plusieurs fois pour contempler les points de vue si pittoresques, si beaux et si variés qu'offre l'ascension du Vignemale, nous fîmes halte.

Sachant comment devaient opérer les rabatteurs, et connaissant par une pratique déjà longue à cette époque les mœurs et les habitudes des isards, je plaçai tous les chasseurs de manière à ce qu'ils vissent passer le gibier à portée de leurs balles. Mais, je l'avoue, le meilleur poste, je le donnai à M. Thiers. Je lui avais promis qu'il tuerait un isard, et j'allais le lui offrir, à peu près comme les domestiques de bonne maison offrent les lettres à leur maître, sur un plateau d'argent.

« Monsieur Thiers, lui dis-je, les isards, se sentant poursuivis, s'échapperont sur le versant de ce rocher et remonteront le long du contre-fort de la montagne jusqu'au sommet de la roche qui surplombe les précipices dont nous sommes entourés. Ayez seulement du calme; ne tirez l'animal que lorsqu'il aura atteint l'endroit que je viens de vous désigner, et tout ira bien; l'isard tombera sous votre coup de fusil, ou il dira pourquoi il ne tombe pas.

— Êtes-vous bien sûr, Latapie, que les isards viendront, comme des cibles vivantes, s'offrir à nous sur ce point culminant?

— J'en suis sûr, monsieur Thiers; ce point culminant, où l'un d'eux trouvera la mort, est un excellent observatoire pour ces bêtes effrayées, qui viendront là flairer leurs ennemis, et délibérer sur le parti qu'il leur restera à prendre.

— Pauvres petits animaux, dit ce ministre philosophe, qu'ont-ils fait pour être condamnés à mort et exécutés par

moi?... Ah! bah! les races sauvages forment une société fugitive condamnée à disparaître devant la civilisation. Si ce n'était pour mon plaisir, ce serait par devoir que je devrais chasser. L'agriculture et le commerce sont également intéressés à la destruction des animaux sauvages, exterminés en raison directe des progrès de la civilisation. Serait-il possible aujourd'hui de réunir, comme le fit Jules César, quatre cents lions dans l'arène; comme Pompée, six cents de ces quadrupèdes et quatre cents panthères; comme Probus, un millier d'autruches; enfin serait-il possible, à cette heure, au plus puissant des souverains d'assembler mille éléphants de guerre, possédés, suivant Pline, par le roi des Prasiens? Non. D'ailleurs, la destruction est la grande loi de l'univers, et j'obéis à cette loi en chassant l'isard, comme le tigre, l'ours, le lion, le crocodile et le requin lui obéiraient en me chassant moi-même, si j'avais l'imprudence de m'offrir à eux. En effet, sur la terre comme dans les mers, depuis le ciron jusqu'à l'éléphant, depuis les impalpables jusqu'à la baleine, tous les êtres se tuent et s'entre-dévorent. L'univers, Latapie, est un vaste champ de carnage, et c'est tant pis pour le moins fort ou le moins adroit. Or, comme j'ai sur l'isard l'avantage de l'intelligence, qui me rend le plus adroit, je le tuerai ou il dira pourquoi, pour dire comme vous.

— Il ne dira rien, monsieur Thiers, et vous le tuerez, puisqu'ainsi le veulent, outre votre plaisir particulier, l'agriculture, le commerce, la civilisation et la grande loi de l'univers. »

A peine avais-je fini de prononcer ces mots, que j'entendis sur la cime du Vignemale les coups de fusil et les cris perçants des rabatteurs qui chassaient devant eux le gibier, sans essayer de le tuer.

« Attention, monsieur Thiers, dis-je à l'illustre homme d'État. Les isards ne vont pas tarder à se montrer. Du calme, et souvenez-vous de ma recommandation.

— Les voilà ! dit monsieur Thiers d'une voix émue ; quarante isards au moins !... »

Il n'y en avait pas quarante, mais ils étaient sept qui semblaient glisser sur la roche nue et presque entièrement verticale, tant ils couraient rapidement et d'un pied léger. Comme je l'avais prévu, ils contournèrent le versant du rocher, remontèrent le long du contre-fort de la montagne, et arrivèrent droit sur M. Thiers, comme un escadron de cavalerie sur un bataillon carré.

En les voyant fondre sur lui et en entendant le bruit précipité de leurs pas sur la pierre, M. Thiers porta instinctivement le fusil à son épaule; mais, se remettant aussitôt, il attendit le moment favorable de tirer.

Quand les isards furent postés sur le plateau où j'avais prévu qu'ils viendraient faire une courte halte pour examiner la position et prendre un dernier parti, M. Thiers ajusta avec beaucoup de sang-froid, comme eût fait un chasseur rompu au métier, et fit feu sur une des bêtes, qu'il blessa mortellement au défaut de l'épaule.

L'isard, se sentant touché, fit un effort pour descendre le plateau; mais la mort ne lui en laissa pas le temps, et il roula dans un des plus profonds précipices, pendant que les autres isards, balayés par la peur, reprenaient leur course à travers la montagne comme un vivant ouragan.

En voyant et en entendant l'isard blessé tomber de roche en roche et rouler dans le vide, M. Thiers sentit soudain une révolution singulière s'opérer dans son esprit. Il laissa tomber son fusil, prit sa tête entre ses deux mains comme pour rétablir l'équilibre perdu de ses facultés morales, et, en proie au plus violent accès de mal de montagne que j'aie jamais observé, il s'écria d'une voix terrifiée :

« Grand Dieu ! tout tremble, tout tourne, tout s'écroule ! Au secours ! au secours !...

— Monsieur Thiers, lui dis-je, vous avez le vertige, ce n'est rien, jetez-vous à terre et fermez les yeux.

— Vous êtes fou! exclama M. Thiers, vous ne voyez pas ce qui se passe....

— Il ne se passe rien, monsieur Thiers; reprenez vos sens; cela ne sera rien; fermez les yeux; jetez-vous par terre.

— Fou, fou! vous êtes fou, reprit M. Thiers, dont le visage, altéré par la peur panique, exprimait les plus douloureuses angoisses. Voyez donc, les montagnes dansent, de nouveaux gouffres se forment, le ciel s'obscurcit, le vent siffle horriblement, moi-même je me sens emporté dans un tourbillon furieux; la roche se liquéfie et coule comme un torrent pendant que de nouvelles montagnes sortent de dessous terre avec l'effroyable vitesse d'un boulet de canon.... Oh! spectacle épouvantable!... »

J'appelai, et bientôt M. Thiers fut entouré de ses amis, qu'il ne reconnut pas d'abord dans son délire.

Nous étions désespérés et nous ne savions comment combattre ce mal étrange et cruel, quand M. Thiers, revenu un instant à la réalité, nous donna lui-même le moyen de le vaincre.

Ce moyen ingénieux était des plus simples, comme on va le voir.

« Latapie? me dit-il.

— Monsieur Thiers?

— Les montagnes dansent toujours furieusement, et moi avec, mais seulement dans mon imagination malade : je souffre du mal des montagnes.

— Vous l'avez dit, monsieur Thiers.

— Qu'on me bande les yeux. »

A l'instant un mouchoir recouvrit les yeux de l'illustre historien.

« Serrez fort, » dit M. Thiers.

On serra fort, et cette pression parut produire un bon effet.

« Tout tourne encore, reprit le grand orateur, mais je ne vois plus cet enragé bal de montagnes qui me faisait frémir.... Marchons, et quand je croirai le moment favorable, je rendrai mes regards à la lumière. »

Nous obéîmes, et M. Thiers, soutenu par deux bras vigoureux, se sentit de plus en plus à l'aise.

Après environ un quart d'heure de marche, M. Thiers m'adressa cette question :

« Latapie, sommes-nous encore entourés de précipices ?

— Non, monsieur Thiers, et le chemin ici n'offre plus aucun danger.

— Alors, qu'on me débande les yeux. »

Nous dénouâmes le mouchoir, et M. Thiers, en revoyant le jour, n'éprouva plus aucune crainte.

Quinze minutes d'obscurité avaient suffi pour ramener l'équilibre des facultés chez ce puissant cerveau. M. Thiers n'avait pu échapper au mal des montagnes, comme les meilleurs estomacs, parfois, ne résistent pas au mal de mer.

« Curieuse aventure, dis-je à Latapie.

— Les faits se sont passés tels exactement que je viens de vous les raconter.

— Du moins M. Thiers, après cette crise pénible, se trouva-t-il acclimaté sur les hautes cimes ? demandai-je à Latapie.

— Comme ça, monsieur. Le vertige faillit s'emparer une fois encore du grand homme d'État. S'étant retourné du côté des glaciers du Vignemale, il vit les rabatteurs descendre en glissant avec une prodigieuse rapidité sur une pente de neige durcie. Il se crut de nouveau le jouet d'un mirage et éut peur d'avoir peur. Mais, ayant repris presque aussitôt l'usage de ses sens, il fit diversion au mal qui le menaçait en me demandant quelques explications sur les chasses d'hiver dans nos contrées.

« Monsieur Thiers, lui dis-je, nous sommes, à Cauterets, une trentaine de coureurs de montagnes qui ne crai-

gnons ni la fatigue ni les dangers. Eh bien ! sur ces trente guides et chasseurs, trois ou quatre seulement se reconnaissent assez de sang-froid et d'agilité pour se livrer aux chasses d'hiver. On peut le dire sans exagération, il n'est pas une seule minute où leur vie ne soit en danger. Que le bec d'un crampon, dont les chasseurs se servent en hiver pour se maintenir sur la glace, vienne à s'émousser, et le téméraire roule avec une rapidité toujours croissante jusqu'à ce qu'il se brise contre une roche. Les morts de ce genre sont nombreuses, et il faut ajouter les morts par avalanches.

— Et pour atteindre l'isard sur la neige durcie, comment faites-vous? me demanda M. Thiers.

— Nous le poursuivons sur la glace comme sur la terre, et il est arrivé que, lorsque l'isard descend une pente rapide couverte de neige, le chasseur se laisse glisser à la suite de l'animal, arrive comme une foudre le premier au bas de la pente, et tire l'isard qui vient tomber mort à ses pieds. »

A ces explications, mon illustre client contracta ses lèvres, et fit un geste de tête qu'on pourrait traduire par ces mots : « J'aime bien la chasse à l'isard, mais je ne voudrais pas la faire en hiver au moyen de semblables glissades. »

Bientôt nous quittâmes les sentiers difficiles pour suivre la route relativement commode du pont d'Espagne, et nous nous considérâmes comme arrivés. M. Thiers fit, avec ses compagnons de chasse, une entrée triomphante à Cauterets. L'isard tué par lui fut livré aux cuisiniers de l'*hôtel de France*, — l'*hôtel d'Angleterre*, si bien tenu par M. Meillon, n'existait pas encore, — et ce fut à qui aurait l'honneur d'en manger un morceau.

En arrivant au pont d'Espagne, M. Thiers m'avait dit :

« Latapie, vous m'avez conduit dans l'endroit le plus

dangereux de la montagne ; vous vouliez me perdre, n'est-ce pas? Parlez-moi franchement.

— Monsieur Thiers, lui répondis-je, vous êtes trop utile à la France pour que j'aie pu avoir cette intention. »

A cette réponse simple, mais respectueusement convaincue, l'illustre homme d'État sourit et me fit un signe amical.

Souvent, depuis, il m'a adressé la question suivante qui prouvait tout son patriotisme :

« On vous a donc dit, Latapie, que j'étais utile à la France? »

L'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, ayant été fortement encouragé par ses premiers succès de chasse à l'isard, voulut aussi chasser l'ours.

Un beau matin il vint me trouver.

« Latapie, me dit-il, je veux tuer un ours comme j'ai tué un isard.

— Eh bien ! monsieur Thiers, il faut tuer un ours comme vous avez tué un isard.

— Est-ce difficile?

— Ce n'est pas facile, monsieur Thiers, pour vous dire la vérité.

— Dangereux?

— Quelquefois, monsieur Thiers.

— On peut être mangé par l'ours?

— Mais oui, et très-facilement.

— N'importe, Latapie, demain nous chasserons l'ours.

— Cela suffit, monsieur Thiers, demain nous chasserons l'ours. »

Et le lendemain, en effet, nous partîmes pour la redoutable chasse à l'ours.



IV

L'accès de vertige qu'avait éprouvé l'ex-président du conseil des ministres me fit réfléchir sur ce mal étrange et mystérieux dont j'avais, du reste, souvent entendu parler à Cauterets par les touristes et par les guides.

Qu'est-ce que le vertige? Quelles en sont les causes, et comment se manifeste-t-il? Adressez ces trois questions à trente-six savants, et vous aurez trente-six réponses différentes et souvent contradictoires. Pour quelques savants, le vertige est un trouble dans les facultés qui provient de la peur de manquer d'équilibre. Ces savants vous diront que la raréfaction de l'air dans les montagnes est tout au plus une cause prédisposante, et que la peur de manquer d'équilibre et de tomber dans les précipices est la seule cause réelle.

Ce système rallie les guides, que j'ai consultés sur ce phénomène curieux. Tous ils sont persuadés que la peur de tomber dans les précipices ouverts sous les pas des touristes encore novices en l'art de cheminer sur les grandes altitudes, est la seule cause du dérangement passager de leur cerveau, d'où résultent de véritables accès de folie et d'étranges hallucinations. Le père Latapie, son fils Jean Latapie, avec Barragat et les autres célèbres coureurs des montagnes pyrénéennes, sont prêts à soutenir cette opinion, fût-ce même en Sorbonne. Chacun d'eux apporterait à l'appui de son dire cinquante exemples qui semblent on

ne peut plus concluants. D'autres savants affirment que la peur de manquer d'équilibre n'est pour rien ou pour presque rien dans le mal des montagnes, et ils donnent à l'appui de leur dire des raisons fortifiées par des faits qui paraissent très-concluants. Que croire et qui croire ?

J'ai voulu avoir, sur des causes si contestées, et aussi sur les différents effets du vertige, l'opinion du docteur Gigot-Suard. Voici ce que m'a répondu l'aimable et savant auteur des *Climats* et de *la Vérité sur l'hypnotisme*, un des plus curieux opuscules qui aient été écrits sur les mystères du magnétisme animal et sur la magie :

Les phénomènes qui constituent le mal des montagnes, m'a-t-il dit, se présentent ordinairement dans l'ordre suivant. Plus loin nous en dirons les causes :

Gêne de la respiration; accélération du pouls; palpitations et angoisses au cœur; douleurs plus ou moins vives dans les membres inférieurs, principalement dans les genoux ; épuisement des forces; éblouissements et vertiges; envies de vomir et vomissements très-pénibles; soif ardente ; pesanteur et mal de tête ; envie de dormir impérieuse; prostration et découragement complet ; irritation excessive; délire et quelquefois mort.

Sur cinq Anglais parvenus au sommet du Mont-Blanc, trois y ont été pris d'un véritable accès de folie, dont deux sont morts.

La ligne d'apparition des phénomènes propres au mal des montagnes est en concordance avec la ligne des neiges perpétuelles. Les raisons de cette coïncidence sont encore inconnues. M. Boussingault, un des savants qui ont le mieux étudié les phénomènes éprouvés dans les grandes ascensions, avait cru que la plus importante de ces raisons devait être attribuée à un vice de l'air que les neiges renferment en si grande abondance, et qui s'en dégage sans cesse ; mais les analyses qu'il fit ne donnèrent pas raison à cette supposition.

Comme l'homme, les animaux sont exposés au mal des montagnes. Le docteur Foissac rapporte, dans son *Traité de météorologie*, le fait suivant : Un chien, que l'un des guides de M. Alkings avait amené avec lui au Mont-Blanc, s'arrêtait souvent comme affaissé, tombait de côté et s'endormait aussitôt ; il regardait constamment autour de lui avec une inquiétude très-marquée ; il vomit à la hauteur du grand plateau. Les chats, qui n'ont aucune peur de manquer d'équilibre, transportés sur de grandes altitudes, sont d'abord pris de mouvements convulsifs, puis ils font des sauts prodigieux et cherchent à grimper sur des roches ; enfin, peu à peu ils tombent épuisés de fatigue et meurent dans un accès de convulsions.

De même que toutes les personnes n'éprouvent pas le mal de mer, de même il en est qui ne ressentent pas le mal des montagnes. Au reste, l'homme s'accoutume parfaitement aux influences des latitudes élevées par une habitation prolongée.

Les causes du mal de montagne sont nombreuses et complexes. Voici les deux principales : 1° la suractivité du système musculaire, qui, beaucoup plus souvent que d'habitude, renvoie aux poumons, par ses fréquentes et énergiques contractions, un sang désoxygéné ; 2° la raréfaction de l'air atmosphérique, qui ne fournit plus assez à l'hématose, c'est-à-dire à la transformation dans nos poumons du sang noir en sang rouge, seul réparateur ; d'où il résulte une sorte d'asphyxie lente, à laquelle il faut attribuer les phénomènes nerveux qui caractérisent le mal de montagne.

Quelques observateurs pensent aussi que les montagnes agissent peut-être sur nos organes par leur force d'attraction comme masse, puisqu'elles exercent une influence incontestable sur les oscillations du pendule, et sur le système nerveux par l'électricité, qui va s'affaiblissant proportionnellement à leur élévation.

Selon moi, le mal de montagne est dû, non-seulement à la raréfaction de l'air atmosphérique, qui entrave l'hématose, à la fatigue musculaire, à la diminution de l'influence électrique, mais encore à un trouble de la vue analogue à celui qui détermine le *sommeil nerveux* appelé *hypnotisme*. Les impressions vives et les conditions dans lesquelles on se trouve sur le sommet des hautes montagnes sont d'ailleurs favorables à la production de l'*hypnotisme*. La frayeur peut jouer aussi un certain rôle dans le mal de montagne; mais elle est loin d'avoir l'importance qu'on lui attribue généralement[1].

J'espère que le lecteur ne nous saura pas mauvais gré de cette légère bifurcation sur le terrain à la fois rocailleux et glissant de la science pure, et je me rends sans plus tarder auprès de Latapie.

1. Voir à ce sujet le livre de M. le docteur Jourdanet, qui a pratiqué la médecine au Mexique pendant vingt ans, p. 271, article *Vertige*.

V

Le lecteur n'a pas oublié que nous sommes restés, du récit de Latapie, au moment même où M. Thiers, pris d'une irrésistible envie de chasser l'ours, avait dit au célèbre guide d'organiser une chasse à cet animal pour le lendemain.

Latapie, très-fier d'instruire et de diriger le grand orateur dans le noble exercice de la chasse à la grosse bête, prit ses dispositions, et se trouva prêt avec ses hommes quand l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* vint frapper à sa porte. Le célèbre historien et intrépide traqueur de bêtes fauves portait, avec les guêtres qui lui avaient servi pour la chasse à l'isard, une veste ronde qui lui allait à merveille et laissait à ses mouvements toute leur liberté d'action. Nemrod lui-même eût été flatté de serrer la main de M. Thiers ainsi costumé, si le noble petit-fils de Noé, l'infatigable roi des Chaldéens avait pu ressusciter à Cauterets pour cette circonstance mémorable. C'est qu'on a beau dire, si le costume ne fait ni le moine ni le chasseur, il ajoute, lorsqu'il est bien porté, un singulier prestige au caractère varié, mais également recommandable de ces deux professions, toutes les deux la gloire du moyen âge.

Cela dit pour l'intelligence de ce qui va suivre, laissons parler le guide lui-même.

« Latapie, me dit l'illustre historien, j'ai soif.

— Eh bien, monsieur Thiers, il faut boire.

— Non, non, et toute l'eau du Gave ne suffirait pas à étancher l'espèce de soif qui me dévore.... J'ai soif d'ours.

— Vous voulez boire un ours, monsieur Thiers?

— Latapie, c'est une manière de parler. Je veux dire que je brûle du désir d'abattre un de ces carnassiers. Vous m'avez dit et répété plusieurs fois, avant de partir pour la chasse à l'isard, que je tuerais un de ces animaux.

— Et vous l'avez tué, monsieur Thiers.

— J'en suis fier. Pouvez-vous me dire avec la même assurance que je tuerai un ours?

— Cela, monsieur Thiers, je ne puis pas l'affirmer. Avec ces bêtes fauves, voyez-vous, on n'est jamais sûr de rien, pas même de n'être pas mangé par elles, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

— Diable! ce ne serait plus une partie de plaisir, alors, et je ne veux aller à la chasse que pour m'amuser. D'ailleurs, cela contrarierait mes dispositions à l'endroit de ma sépulture, que j'ai fixée autre part que dans l'estomac d'un de ces quadrupèdes.... Est-ce que vraiment l'ours me dévorerait s'il me tenait dans ses griffes?

— Comme on mange un radis, monsieur Thiers.

— Avec du sel et du beurre frais d'Isigny.

— A la rigueur, il n'y aurait pas de sel et le beurre ne viendrait pas d'Isigny, que ce serait exactement la même chose.... Au reste, le danger d'être dévoré par l'ours n'est pas, tant s'en faut, le seul qu'il faille braver dans la chasse à cet animal. Sans sortir de Cauterets, je pourrais citer plusieurs victimes de ce féroce habitant des montagnes.

— Racontez-moi cela, me dit M. Thiers, et ne craignez pas de m'intimider. Entre l'ours et moi, la question est tendue, comme on dit dans les hautes régions de la politique, et ne peut se dénouer que par le sabre.

— Vous voulez tuer l'ours à coups de sabre, monsieur Thiers?

— C'est encore une manière de s'exprimer, Latapie. Je le tuerai à coups de fusil, s'il plaît à Dieu, et je n'ai nulle envie de tourner contre lui l'arme du grand Murat.... Parlez, je vous écoute. »

Et M. Thiers s'étant assis sur le coin d'une table, tout comme eût fait un simple pasteur, je me mis en devoir de le satisfaire.

« C'est d'abord Delmont, chasseur et guide de première classe, qui ne dut son salut qu'à la mauvaise qualité des brides de son sac et de ses bretelles.

— Fort bien, dit gaiement M. Thiers en m'interrompant : j'aurai soin, par prudence, de me précautionner de mauvaises bretelles toutes les fois que j'irai chasser l'ours. »

— Delmont aperçoit la bête fauve entre le pic de la Basse et le pic de Peyreland. L'ours sortait d'un bois, et Delmont était embusqué derrière un pan de roche inclinée et surplombant un précipice. Le chasseur ajuste aussitôt et sa balle va s'aplatir sur l'os de la clavicule de l'animal, qui roule dans la direction de Delmont. Celui-ci ne peut l'éviter, et l'ours, qui n'était pas encore mort, posa une de ses pattes en dégringolant sur le sac que le chasseur portait sur son dos. Les voilà roulant tous les deux, et la mort de Delmont paraissait inévitable lorsque la bride du sac, qui ne valait pas grand'chose, et une de ses bretelles, qui ne valaient rien, cédèrent providentiellement. L'ours, toujours en possession du sac qu'il ne lâcha pas, alla s'abîmer dans le gouffre, pendant que Delmont, à peine légèrement étourdi par quelques contusions et jouissant de toute sa présence d'esprit, s'accrocha fort heureusement à une touffe de rhododendrons. Il pencha la tête pour suivre l'ours dans sa chute, et, l'ayant vu sans mouvement :

« Tu ne me casseras plus mes brides et mes bretelles, » dit-il.

La bête fut hissée et portée triomphalement à Cauterets.

« En ferons-nous autant aujourd'hui, Latapie ? me demanda pour la troisième ou quatrième fois M. Thiers.

— Je n'en sais rien, lui dis-je, et je repris :

Une autre fois, Joseph Nouguet se trouvait à la chasse à l'ours avec deux camarades dont je ne veux pas dire les noms, car leur conduite fut aussi lâche que peu reconnaissante et cruelle. L'ours apparaît. Un des camarades de Nouguet le tire et le blesse. L'animal mord sa plaie avec rage et s'assied. Dans cette position il reçoit trois autres coups de fusil, qui tous portent sans toutefois le tuer.

— Comment, Latapie, avec quatre balles dans le corps l'ours respirait encore?

— On en a vu, répondis-je, qui ont vécu plusieurs années avec quatorze balles dans les chairs. Évidemment, les ours sont nés pour recevoir des balles, puisqu'ils s'en accommodent si bien.

— Et qu'arriva-t-il ?

— Il arriva que l'animal, aiguillonné par la douleur et fou de colère, se releva subitement quand on le croyait mort, et qu'après avoir roulé en pelote pendant l'espace de quelques pas, il se remit à courir vivement à la poursuite d'un des compagnons de Nouguet. L'ours allait l'atteindre, quand Nouguet, n'écoutant que son courage, frappa l'animal à coups de crosse de son fusil déchargé et qu'il n'avait pas eu le temps de recharger. La bête fauve abandonna aussitôt l'homme qu'il poursuivait pour se retourner contre son nouvel ennemi. Elle cherche à l'embrasser dans ses bras musculeux et lui enfonce ses griffes dans les chairs. Nouguet appelle les camarades à son secours; mais il les voit fuir lâchement et disparaître dans les anfractuosités de la roche. N'ayant plus d'espoir qu'en lui, il calcula ses moyens de défense et tenta d'étouffer l'ours en lui plongeant son bras dans la gueule. Avec un courage et un sang-froid admirable, il lui prend la langue et ne la lâche pas, malgré les

horribles morsures de l'animal. Pendant qu'il le tenait ainsi à moitié étouffé, il tira un couteau de sa poche et lui fendit le ventre. L'ours tomba ; mais Nouguet avait perdu une main, restée affreusement mutilée.

— Voilà, certes, qui est bien pénible, dit M. Thiers ; mais jusqu'à présent, personne, Dieu merci ! n'a succombé à Cauterets en chassant l'ours ?

— Je vous demande pardon, monsieur Thiers. Canon, chasseur et guide de première classe, partit un jour de Cauterets pour aller chasser l'ours et ne revint jamais. Au moment de tirer sur la bête, le pied lui manqua, et il roula dans un précipice, où on le retrouva littéralement broyé. Je pourrais, si je ne craignais d'abuser de vos moments, vous raconter beaucoup d'autres événements arrivés à la chasse à l'ours. Tous les chasseurs de notre pays, Barragat et moi en tête, avons été plus ou moins égratignés dans nos prises de corps avec ce très-peu sociable quadrupède.

— Et combien, Latapie, avez-vous tué d'ours ?

— Seul, j'en ai tué quatorze. En chasse avec des amateurs ou des chasseurs de profession, j'en ai mis huit autres par terre.

— C'est gentil, dit M. Thiers, et je voudrais bien pouvoir en dire autant.

— Sans doute, répondis-je, on peut se contenter de ce chiffre ; mais il a été dépassé par Pie, neveu du fameux Michel, qui, lui, a tué de sa propre main vingt-deux ours, et des isards par centaines.

— A la bonne heure ! dit M. Thiers en sautant lestement de la table par terre; voilà ce que j'appelle des chasseurs. Je suis bien sûr que M. Pie et son excellent oncle Michel n'allaient pas à la chasse en chaise à porteur.

— Monsieur Thiers, lui dis-je, j'ai eu l'honneur d'accompagner dans plusieurs chasses à l'ours un intrépide chasseur qui ne chassait pas autrement.

— En chaise à porteur ?

— Oui, monsieur; et qui plus est, son domestique chassait à ses côtés, bien décidé à le défendre jusqu'à la mort, dans le cas où l'ours tenterait de prendre à son tour une place dans la chaise à porteur.

— Vous plaisantez, Latapie.

— J'ai déjà eu l'honneur, monsieur Thiers, de vous dire respectueusement que je ne me permettrais dans aucun cas une plaisanterie vis-à-vis d'un personnage tel que vous. Je parle sérieusement. Cet intrépide chasseur était le colonel Montalembert. Dans l'impossibilité où il se trouvait de marcher, il ne voulut jamais pour cela se priver du plaisir de la chasse, et il se faisait porter jusqu'à l'endroit présumé où la bête fauve devait passer. Un jour que je l'accompagnais, l'ours déboucha à trente pas de la chaise à porteur où le colonel était assis, ayant son domestique à ses côtés. M. Montalembert ajuste l'animal, et sa balle lui laboure les entrailles. On vit l'ours, les boyaux traînants comme ceux des chevaux, en Espagne, dans les courses de taureaux, fuir sous les balles qui pleuvaient sur lui. Il se pelotait et roulait dans les descentes pour accélérer sa marche. Comme l'orage vint à éclater dans ce même moment, il fut impossible aux chasseurs de poursuivre la bête, qui, bien certainement, alla mourir dans quelque crevasse de roc.

— Latapie, me dit M. Thiers, toutes les histoires que vous venez de me conter n'ont fait qu'augmenter mon désir de chasser l'ours. Nos rabatteurs sont-ils prêts?

— Oui, monsieur Thiers.

— Combien en avons-nous ?

— Vingt.

— Et des chevaux?

— Autant qu'il en faut pour tous les chasseurs. Les rabatteurs sont à pied et rendus à leur poste depuis quatre heures du matin.

— Très-bien. Je rentre chez moi, où mes invités m'attendent sans doute, et dans un moment, en route! Mais, dites-moi, Latapie?

— Quoi, monsieur Thiers?

— Est-ce que vous ne prendrez pas quelques précautions pour vous garantir des atteintes de l'animal?

— Quelles précautions, monsieur Thiers?

— Parbleu, des jambards, des cuissards, des brassards et un masque de fer.

— Nous ne connaissons pas, à Cauterets, tous ces préservatifs en *ards*, monsieur Thiers, et, quant au masque de fer, il nous gênerait certainement plus qu'il ne nous servirait. Sauf de fortes guêtres en cuir pour nous garantir les jambes, nous allons à la chasse à l'ours avec nos habits ordinaires.

— Le fait est, ajouta M. Thiers, que la chose importante est d'avoir de bonnes guêtres. »

Et il regarda les siennes avec un sentiment visible de satisfaction. Évidemment, M. Thiers avait alors un faible pour les guêtres.

Une heure après cet entretien, nous étions tous à cheval, nous dirigeant vers les forêts du Peyreland, où un ours avait été vu depuis quelques jours.

De Cauterets à cette forêt, il n'y avait pas une heure de marche au pas des chevaux. Je pris mes dispositions de manière à ce que M. Thiers fût posté le mieux possible. Suivant mes prévisions, ce grand homme devait voir passer l'ours à cinquante pas de lui. Les autres chasseurs furent mis en embuscade, échelonnés sur toute la route que l'animal devait parcourir dans sa fuite.

Je donnai le signal aux rabatteurs, qui commencèrent leur vacarme. Ils crièrent comme des perdus, frappèrent sur des tambours et tirèrent des coups de fusil chargés à poudre seulement.

Après quelques minutes de ce sabbat, un ours gi-

gantesque sortit d'une clairière, marchant droit sur M. Thiers.

« Le voilà, dis-je à cet homme d'État. Il est énorme. Soyez sans crainte.

— Où cela, Latapie ? où cela ? où est l'ours ?

— Par ici, monsieur, il marche sur vous.

— Sur moi ?

— Oui, monsieur, sur vous-même.

— Tant mieux ! ajouta M. Thiers d'une voix ferme ; qu'il vienne ce féroce animal. Je ne le crains pas. »

Ayant aperçu l'ours, M. Thiers n'en fut point intimidé. Avec le sang-froid d'un chasseur rompu au métier, — ce qui est extrêmement rare chez un novice comme l'était alors M. Thiers, — il ajusta l'ours et fit feu. Je ne sais si la bête a été piquée ; je serais porté à le croire. Toujours est-il qu'à l'instant où le coup partit, l'ours fit un crochet et prit une autre direction. Il traversa devant tous les postes, et chacun tira sur lui sans qu'il tombât.

« Nous l'aurons ! nous l'aurons ! dit M. Thiers, qui voulut s'élancer vers l'ours avec l'ardeur d'un zouave à la poursuite d'un ennemi.

— C'est fini pour cette fois, dis-je à l'illustre orateur, plein de la plus noble ardeur ; un ours manqué est un ours manqué, et autant vaudrait courir après un boulet de canon qu'après un de ces animaux dans la montagne. »

En effet, quelques secondes plus tard, l'ours disparaissait à nos yeux.

« Ah ! fit M. Thiers d'un ton de regret, on a bien raison de dire qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre.... Comme il a fui devant nous, et quel ours que cet ours ! Latapie ?

— Monsieur Thiers ?

— C'est partie remise. J'ai tué un isard, je tuerai plus tard un ours.

— A l'année prochaine, monsieur Thiers.

— A l'année prochaine, Latapie. »

Nous rentrâmes à Cauterets, où M. Thiers et ses compagnons de chasse dînèrent fort bien sans beefteack d'ours.

M. Thiers est revenu à Cauterêts pour les soins de son larynx; il a vu un beau jour — lui calme — la population entière des baigneurs et des gargariseurs fuir épouvantée de toute part dans la crainte d'un tremblement de terre dont on avait ressenti les premières oscillations; mais il n'a tué aucun ours, et s'est borné, pour tout rapport avec ces bêtes féroces, à caresser un petit oursin, très-gracieux et très-doux, que Jean Latapie élevait chez lui. Il n'a même plus chassé l'isard. Et voilà comment les plus belles résolutions sont souvent entravées par des circonstances indépendantes de notre volonté.

Tel est, cher lecteur, le récit, scrupuleusement exact au fond, qui m'a été fait par Jean Latapie des exploits cynégétiques du plus considérable de nos hommes d'État.

Rien n'étant indifférent de ce qui touche aux grandes notabilités de la politique, aussi bien que des lettres, des arts et de la science, j'ai cru, sans manquer en aucune façon aux lois si respectables de la convenance, porter à la connaissance de tous une page curieuse et ignorée jusqu'ici de la vie intime de notre illustre historien.

Les biographes futurs de M. Thiers m'en sauront gré certainement, et personne, je l'espère, n'aura sujet d'en être mécontent.



LE

RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE

CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DE LA TERRE.

Tous les peuples de la terre fêtent le renouvellement de l'année, mais chaque peuple le fête à sa manière.

En France, nous savons par quelle avalanche de chocolats pralinés, de marrons glacés, de fruits confits, de fondants de toute espèce, de poupées, de polichinelles, etc., nous saluons l'aurore du nouvel an.

Quel heureux jour pour les uns (ceux qui reçoivent), quel jour importun pour les autres (ceux qui donnent); pour tous, quelle préoccupation !

Aux étrennes à donner vient se joindre le souci des visites à faire et des cartes à envoyer.

On a beaucoup crié contre l'usage d'envoyer sa carte au jour de l'an, et je trouve qu'on a eu tort.

En effet, ne faut-il pas qu'il y ait un moment où, par une marque quelconque, on manifeste aux gens le plaisir qu'on éprouve à continuer des relations déjà nouées ou celui qu'on aurait à s'en créer de nouvelles ?

La carte de visite est un véritable renouvellement de bail d'amitié et de bonnes relations.

La visite personnelle a quelque chose de plus significatif encore et indique une certaine déférence.

Que de petites rancunes, de bouderies sont effacées par une démarche amicale en ce jour de liquidation générale pour toutes les affaires de cœur et de convenance.

Aussi, si l'usage d'envoyer des cartes, de faire des visites et de s'offrir des cadeaux n'existait pas chez nous, il faudrait l'inventer pour les raisons que nous venons de dire et pour d'autres encore; notamment pour donner au petit commerce, au commerce de détail, la vigoureuse poussée sans laquelle il aurait beaucoup de peine à traverser les temps de morte saison.

Au reste, l'usage d'offrir des cadeaux pour célébrer le renouvellement de l'année date de loin. Il nous vient des Romains, et les premiers présents de ce genre furent offerts à Talius, roi des Sabins, avec lequel Romulus venait de partager le trône. Dans ces temps primitifs, le cadeaux d'étrennes consistaient exclusivement en fruits doux, tels que figues, dattes, etc., auxquels on ajoutait du miel. Plus tard, sous l'empire, Auguste ne fit aucune difficulté de recevoir du Sénat, des chevaliers et du peuple même, avec le miel, les dattes et les figues traditionnelles, des sommes d'argent plus ou moins considérables, dont une partie était employée à l'achat des statues représentant des dieux et des déesses.

Les chrétiens ayant triomphé du paganisme, il n'y eut plus besoin d'argent pour élever des statues à des dieux reconnus faux, et les étrennes furent défendues comme entachées d'impiété. C'était pousser le scrupule jusqu'à l'exagération, aussi les étrennes interdites ne tardèrent-elles pas à entrer en faveur partout.

Le gros du genre humain a été et sera très-longtemps insensé et imbécile, a dit trop justement le spirituel auteur

de *Candide* et du dictionnaire philosophique. On serait vraiment tenté de croire, en constatant l'existence de certaines anomalies, que les hommes, lorsqu'ils ne sont ni insensés, ni imbéciles, sont littéralement fous d'une extravagante folie. Ainsi, par exemple, dans certains endroits on autorisait, au moyen âge, les fidèles à célébrer, le jour de l'an, une cérémonie ridicule qui était un véritable scandale et passerait aujourd'hui pour un acte d'impiété révoltante aux yeux de tous les croyants. Cette cérémonie bouffonne et très-païenne prit le nom de *Fête des fous*.

« Les prêtres, dit un historien, d'accord en cela avec tous les autres historiens qui ont écrit sur ce sujet, les prêtres, réunis aux clercs, s'assemblaient en grand nombre, élisaient ironiquement un pape ou un évêque, et le conduisaient avec pompe à l'église, où ils entraient en dansant, masqués ou revêtus d'habits de femme, de costumes burlesques, ou sous la forme d'animaux, comme cela se pratiquait dans les saturnales à Rome, et plus anciennement dans l'Inde et au Japon, dans les fêtes du renouvellement ou de l'expiration de l'année.

« Ils chantaient des couplets fort peu édifiants, faisaient de l'autel un buffet sur lequel ils mangeaient et buvaient pendant la célébration des mystères. En outre ils y jouaient aux dés, y brûlaient, au lieu d'encens, le cuir de vieilles sandales, couraient, sautaient dans l'église en faisant mille contorsions bouffonnes. Dans la suite, le clergé, qui avait établi cette fête, eut beaucoup de peine à la supprimer. »

Quelques traces de cette coutume, moins les profanations dont elle était accompagnée, se sont conservées en Suisse, à Berne plus particulièrement. Dans cette ville, il est d'usage de se masquer la veille du jour de l'an, de parcourir la rue en poussant de grands cris, et de se livrer ensuite aux plaisirs de la table. Le lendemain a lieu, comme un peu partout, l'échange des présents.

Sous la première race de nos rois, nos aïeux, qu'on qua-

lifie de *bons* je ne sais trop pourquoi, car ils ne valaient pas mieux que nous, nos aïeux donnaient de singulières étrennes. Après s'être couverts de peaux d'animaux (de peaux de vaches généralement), ils dressaient sur le devant de leur porte des tables chargées de viande et de pâtés. A ces comestibles ils joignaient volontiers certains petits objets, tels que couteaux, vases en poterie, chapelets, amulettes, etc. ; puis ils invitaient le passant, connu ou inconnu, à se repaître et à choisir tel présent qui pourrait lui être agréable.

En apparence, ces viandes et ces pâtés n'avaient rien que d'excellent, et les menus objets fabriqués étaient très-engageants. En réalité, l'étalage tout entier cachait une perfidie.

Dans leur imbécillité entretenue par une ignorance universelle à cette époque, nos bons aïeux, voulant détourner les malheurs qui, pendant le conrant de l'année, pouvaient les menacer, faisaient sur les différentes choses qu'ils offraient des conjurations infernales. Pour cette besogne on employait les sorciers et les sorcières, dont la race a disparu depuis que le peuple sait lire, ou du moins qu'une notable partie du peuple sait lire.

C'est sur les passants, qui mangeaient les viandes ou acceptaient les objets, que devaient retomber les choses désagréables destinées par le diable à ceux qui les offraient. Qui croirait à cette heure aux étrennes diaboliques !

Mais si l'on ne croit plus aux conjurations, quelques personnes ne sont pas tout à fait certaines qu'il n'y ait pas du vrai dans l'art mystérieux de la cartomancie. Ponr ces esprits trop crédules, c'est surtout à Noël et le premier de l'an que les cartes se font un devoir de ne dire à ceux qui les consultent que la stricte vérité sur l'avenir des peuples et des particuliers.

Je connais une femme charmante, bien qu'elle ne soit plus jeune, qui croit fermement à ce que disent les cartes

quand on les consulte à ces époques solennelles. Volontiers, pour les étrennes des gens qu'elle affectionne, elle leur tire la bonne aventure.

« Voulez-vous, me dit-elle un jour, que je vous tire les cartes le 1er janvier prochain en échange du sac de chocolat que vous m'offrirez suivant votre habitude?

— Hélas! madame, je ne crois pas plus à la cartomancie, qui est l'art de deviner au moyen des cartes, qu'à l'aéromancie, ou divination par l'air; qu'à l'alévromancie, ou divination par la farine; qu'à l'arithmomancie, ou divination par les nombres; qu'à l'axinomancie, ou divination par la hache; qu'à la belomancie, ou divination par la flèche; qu'à la capnomancie, ou divination par la fumée; qu'à la catoptromancie, ou divination par les miroirs; qu'à la cleidomancie, ou divination par les clefs; qu'à la céromancie, ou divination par des figures de cire; qu'à la coscinomancie, ou divination par les cribles; qu'à la dactylomancie, ou divination par les doigts et les mains; qu'à la géomancie, ou divination par la terre; qu'à l'hépatoscopie, ou divination par le foie; qu'à l'hydromancie, ou divination par l'eau; qu'à la lampadomancie, ou divination par les lampes; qu'à la lecynomancie, ou divination par les bassins; qu'à la myomancie, ou divination par les muscles; qu'à la nécromancie, ou divination par les cadavres; qu'à la néphélomancie, ou divination par les nuages; qu'à l'onéiromancie, ou divination par les songes; qu'à l'ooscopie, ou divination par les œufs; qu'à la pyromancie, ou divination par le feu; qu'à la rabdomancie, ou divination par les bâtons et les baguettes; qu'à la staphylomancie, ou divination par les raisins; qu'à la xylomancie, ou divination par le bois; qu'à l'alchimie, qu'aux talismans, qu'aux amulettes, qu'aux prédications astrologiques, qu'au spiritisme, qu'à l'escargotisme, qu'aux maisons célestes, qu'à la médecine astrologique et aux autres médecines, qu'aux influences des jours et des nombres,

qu'à la magie, qu'à la clairvoyance des somnambules, qu'à la sorcellerie, qu'aux revenants, qu'au mouvement de l'aiguillette, qu'aux secrets d'amour, qu'aux poulets sacrés, qu'aux stupides et dangereuses inventions de toutes les religions, excepté, bien entendu, la vôtre et la mienne, qu'à la vertu de Mme X... et à la probité du huitième d'agent de change qui ne fut jamais que son huitième de mari, etc., etc.

— Grand Dieu, monsieur, où avez-vous donc trouvé toutes ces choses dont la seule nomenclature m'a donné la fièvre?

— Un peu partout, madame, chez les propagateurs de sciences occultes qui y croient, parce qu'ils en font un commerce lucratif; chez les philosophes qui n'y croient point et s'en moquent; sur le bout de quelques langues affilées par la médisance, en ce qui concerne Mme X... et son huitième d'époux.

— Ah! monsieur, c'est bien laid de ne croire à rien.

— Pardonnez-moi, madame, je crois à ce que vous ne croyez pas et vous croyez à ce que je ne crois pas. Tous deux nous sommes à des titres différents, crédules et incrédules à la fois.

— Je ne vous comprends pas bien et je ne me donnerai pas la peine de chercher à vous comprendre, c'est trop fatigant. Mais pourquoi, dites-le-moi, ne croyez-vous pas à la cartomancie, dont Alliette, Éteilla, Mlle Lenormand et tant d'autres ont fait la plus agréable des sciences.

— Pourquoi, madame?

— Oui, pourquoi?

— Parce que ma raison s'y refuse, tout simplement.

— Vous invoquez la raison, belle raison!

— Je n'en ai pas de plus puissante à ma disposition.

— Il y a les faits, monsieur, devant lesquels la raison

doit s'incliner, si orgueilleuse qu'elle soit. Je pourrais vous en citer cent, je me bornerai à un seul.

— Je ne puis, madame, que vous remercier de votre modération.

— Mais si je ne vous en cite qu'un, c'est qu'il est incontestable et de nature à frapper les esprits les plus sceptiques. Je n'ai pas moi-même été témoin de ce fait, mais il m'a été rapporté par un témoin oculaire.

— Je vous écoute, madame.

— C'était le 1er janvier de l'an 1788, à deux lieues de la Rochelle, dans la petite île nommée l'île de Ré. Dans la citadelle qui s'y trouvait et qui s'y trouve encore aujourd'hui, je crois, quelques sergents du régiment d'Anjou étaient assis autour d'une table. On fêtait la nouvelle année, et un assez grand nombre de bouteilles vides attestaient que les braves sergents y allaient de bon cœur.

« Un seul d'entre eux paraissait contenu dans sa joie. Doué d'un visage distingué sans être précisément beau, d'une tournure élégante que relevait son habit blanc à revers, on l'avait surnommé *Monsieur*. Monsieur avait vingt-quatre ans à cette époque, et il comptait déjà huit années de service. Entraîné par sa vocation, il s'était engagé comme soldat, malgré la volonté de ses parents, qui voulaient faire de lui un homme de robe. A quoi fallait-il attribuer la douce mélancolie qui se reflétait dans les traits du jeune militaire ? Était-il amoureux ou faisait-il de tardives réflexions sur les inconvénients d'une profession qui exigeait huit ans pour changer un simple soldat en sergent, et qui, à ce compte, demandait cent vingt ans pour passer général ?

— Je gage, dis-je à ma très-aimable narratrice, qu'il était amoureux.

— C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir. Toujours est-il que, le voyant ainsi préoccupé, un de ses camarades, sur-

nommé, je ne sais trop pourquoi, *Main-Rouge*, offrit de lire dans le livre de sa destinée. Monsieur ne croyait pas plus que vous aux cartes tirées le 1er janvier, mais il accepta néanmoins.

Des cartes furent apportées. Main-Rouge les mêla; Monsieur coupa de la main gauche, et ayant fait trois paquets, il consulta d'abord celui du milieu.

— Que vois-je? dit Main-Rouge, tu seras général !

Monsieur se mit à rire.

— Général ! oui, répéta Main-Rouge; à moins pourtant que dans le paquet de gauche il ne se trouve un valet de trèfle.

Ayant consulté ce paquet :

— Grand Dieu ! exclama-t-il, tu seras maréchal de France !

Monsieur continua de rire.

— Oui, maréchal de France ! reprit Main-Rouge sur le ton de l'enthousiasme ; à moins pourtant que dans le dernier paquet, après la dame de pique, il ne se trouve un as de carreau.

Tous les sergents s'étant groupés autour de Main-Rouge pour la consultation de ce troisième paquet qui allait tout décider, les cartes furent retournées.

— Ciel et terre ! dit d'une voix suffoquée par l'émotion Main-Rouge en regardant les cartes avec des yeux effarés : Monsieur, tu seras roi !

Cette fois, Monsieur partit d'un éclat de rire et dit à son camarade :

— Eh bien, si je suis roi, tu seras mon ministre de la guerre.

— Convenu, fit Main-Rouge. Je vais apprendre à lire.

— Quatre ans après cette prédiction, reprit ma gracieuse conteuse, Monsieur était colonel ; un an plus tard, on le nommait général de division ; trois ans plus tard, général en chef ; sept ans après, maréchal de l'Empire ;

quatre ans ensuite, prince, et huit ans plus tard, roi de Suède et de Norvége. Quant à Main-Rouge, il ne fut point ministre de Bernadotte, n'ayant pas pu apprendre à lire, mais il reçut de son ancien camarade une pension viagère de douze cents francs.

— C'est merveilleux, dis-je.

— Eh bien, voulez-vous que je vous tire les cartes pour vos étrennes ?

— Non, madame ; les cartes n'auraient qu'à faire de moi un second Bernadotte. C'est effrayant. »

Mais je m'aperçois que ma plume fait l'école buissonnière, ce qui est un vilain défaut lorsqu'on ne se nomme pas Jules Janin ou tel autre de nos illustres confrères. Vite donc, revenons à notre sujet, et franchissons d'une enjambée l'espace qui sépare l'Amérique de l'Europe.

A New-York, il n'est pas d'usage d'envoyer sa carte, mais les hommes sont rigoureusement tenus de se présenter en personne, le 1er janvier, chez toutes les dames de leur connaissance. D'où il résulte que, ce jour-là, toutes les dames restent chez elles, et que les gentlemen sont tous hors de chez eux. L'étranger qui arriverait dans la *cité impériale* un premier jour de l'an, serait en droit de se demander s'il se trouve une seule femme dans cette ville.

Les visites commencent de très-bonne heure et se prolongent jusqu'à minuit. Les Américaines sont matinales d'ordinaire. Dès huit heures du matin, le jour de l'an, on les voit à leur poste, c'est-à-dire dans leur salon, en grande toilette de bal. Les fournaises qui chauffent toutes les chambres de toutes les maisons américaines permettent aux ladies d'exposer sans crainte leurs blanches épaules à l'admiration de tous. Femmes mariées et demoiselles forment de gracieux groupes souriants et empressés auprès des visiteurs, qui ne demeurent jamais plus de dix minutes dans chaque maison. Comme littéralement ils n'au-

raient pas le temps de manger, et que les ladies sont trop humaines pour vouloir les laisser mourir de faim, les gentlemen se nourrissent, ce jour-là, un peu partout. Un buffet garni de volailles froides, de jambon, de sandwichs, de pâtés, de tartes aux fruits, de bonbons et de gâteaux, est mis, avec des vins fins et des liqueurs, à la disposition des estomacs défaillants. De grands vases d'eau à la glace, bien qu'il y ait souvent dix et quinze degrés au-dessous de zéro, sont là pour les besoins des membres de la Société de tempérance. On peut se dispenser de rien manger, mais il serait impoli de refuser à boire ; les tempérants boivent de l'eau; les autres visiteurs, en beaucoup plus grand nombre, vident un verre de madère. Chaque gentleman présentant en moyenne ses hommages dans cinquante maisons, depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, c'est donc cinquante verres de madère que chacun d'eux absorbe dans cette laborieuse et liquide journée. Aussi, dans les dernières heures de ce jour solennel, est-ce moins des hommes que des barils de madère qui viennent offrir au beau sexe leurs hommages et leurs vœux. Le visage est empourpré, le centre de gravité paraît légèrement compromis, et les compliments sont formulés avec une langue épaisse. A qui la faute ? A ces dames assurément, qui veulent qu'on ne leur refuse rien. Aussi sont-elles très-indulgentes pour les gentlemen émus par les vapeurs trop généreuses des spiritueux qu'on leur a fait avaler, et se bornent-elles à rire aux éclats de leurs pas mal assurés et de leur mine piteuse.

Pendant mon séjour à New-York, il m'est arrivé une petite aventure assez drolatique, et qui prouve l'esprit de fraternité qui règne le premier jour de l'an au sein même des familles américaines, si réservées d'ordinaire.

Voici cette aventure, que j'ai rapportée dans un ouvrage spécial sur les mœurs et les coutumes des États-Unis.

Devant aller rendre visite à une dame américaine que j'avais eu l'occasion de voir une seule fois, je me trompai de porte et me trouvai étranger au milieu d'une douzaine de dames et de demoiselles. Elles me reçurent fort bien, et pendant quelque temps je ne m'aperçus pas de mon erreur. Ces dames m'offrirent à boire, et je bus ; puis nous causâmes un peu de toute chose. Cependant, ne voyant pas arriver dans le salon la dame à laquelle je venais particulièrement rendre visite, je demandai à une demoiselle si cette dame allait bientôt venir, et je la nommai.

« Cette dame ! me dit-elle en riant, comme font toutes les demoiselles américaines à propos de tout ; mais elle ne viendra pas, cette dame, et nous ne la connaissons pas.

— Comment ! repris-je étonné et confus, vous ne connaissez pas cette dame ? Mais vous n'êtes donc pas de sa famille? mais je ne suis donc pas ici chez elle?

— Pas du tout, reprirent toutes les demoiselles en éclatant de rire ; elle demeure la porte à côté. »

Alors, me dirigeant vers la dame que son âge permettait de supposer la maîtresse de la maison :

« Mille pardons, madame, lui dis-je, de cette erreur involontaire, que je ne me sens pourtant pas la force de regretter entièrement, puisqu'elle m'a procuré le plaisir de vous voir. Serais-je assez heureux pour vous faire agréer mes excuses ?

— Vos excuses sont superflues, monsieur, et nous avons pensé tout de suite que votre visite chez nous n'était que le résulat d'une méprise, comme cela peut arriver à cette heure de la nuit et dans la précipitation à terminer des visites en retard.

— Permettez-moi, madame, ajoutai-je, de vous présenter ma carte en me retirant. »

Et je remis ma carte à cette charmante lady. Il se

trouva que j'étais indirectement connu d'elle comme artiste ; au lieu de me laisser continuer mes visites, elle me retint à souper, et nous fîmes de la musique une partie de la nuit.

Dans la capitale du Pérou, à Lima, la fête du renouvellement de l'année a lieu le jour de Noël.

On ne se fait point de cadeau, comme en France, on ne va point rendre visite aux dames comme à New-York, mais on s'invite à souper en plein air sur la place publique, ce qui est infiniment plus amusant et plus pittoresque, dans ce pays privilégié où la température est toujours douce.

Après la messe de minuit, à laquelle toute la population péruvienne assiste, et qu'on appelle là-bas la *messe du coq*, on se rend en foule sur les places publiques, où des cuisines en plein vent sont établies.

Il s'agit de fêter le plus gaiement possible la *buena noche* (la bonne nuit).

Le spectacle est digne du pinceau de l'artiste.

Ce ne sont partout que cuisines improvisées et enguirlandées de saucisses et de comestibles de toutes sortes.

La poêle modeste de la modeste *samba* exhale l'odeur appétissante des saucisses frites, à côté de la broche ambitieuse de l'Indien, toujours grave, où sont majestueusement enfilées des volailles et des pièces de gibier.

Plus loin se dresse une table sur laquelle s'étalent des tranches de jambon. Ici c'est du poisson qui frit. Là-bas on fait des œufs pochés. A droite on entend le cri du marchand de gâteaux de maïs. A gauche les amateurs de *picanti*, de *pépian* et de *tomal* encombrent les cuisines où l'on fabrique ces plats nationaux. Partout on boit à pleins verres le *chicha*, sorte de bière très en honneur dans l'ancien empire des Incas. Au bruit des marchands pour attirer l'attention des passants sur leur marchandise qui

grille et crépite, vient se joindre les cris d'appel et d'interpellation, les éclats de rire d'une foule joyeuse et les chants d'une musique vulgaire, mais entraînante.

Les señoritas. avec cette grâce espagnole d'une si haute saveur, parlent haut, gesticulent et s'assoient par terre à côté des graves caballeros qu'elles ont invités à souper. Point d'assiette : le pain qu'on mange en tient lieu, et la tradition de cette fête charmante veut qu'en pareille occasion on emprunte à notre père Adam sa fourchette habituelle. Ah! la bonne nuit que cette *buena nòche*, et qu'il est donc fâcheux qu'elle tende à disparaître sous l'action du contact européen !

« Caballero, un verre de chicha ?

— Deux, señorita.

— Trois, caballero ?

— Soit, señorita, je boirai ce que vous voudrez. »

Le caballero n'a pas fini son troisième verre de chicha, que la même Liménienne aperçoit un de ses adorateurs, le respectable Pédro Caranvarez, dont le cœur, toujours jeune, apparaît, comme un anachronisme, dans un corps de soixante ans, orné d'une panse à la Sancho Pansa.

« *Pedrito*, lui dit la señorita en accompagnant sa voix d'un sourire malin et d'un geste expressif ; venez souper avec nous.

— C'est trop tard, belle Carmen ; je n'ai pu refuser à votre amie Juanita les saucisses et les œufs pochés qu'elle m'a offerts avec presque autant de grâce que vous pourriez le faire vous-même.

— Pedrito, vous me refusez !

— Croyez bien que....

— Pedrito, vous ne m'aimez pas.

— Charmante Carmen, je souperai deux fois. »

Et sur toute la ligne ce ne sont que conversations amicales, d'un caractère attrayant et original pour l'étranger

que sa bonne étoile fait trouver à Lima pendant une nuit de Noël.

Les premières lueurs du jour sont pour les *cholos* et les nègres le signal d'une danse effrénée, qui apparaît comme l'apothéose de cette bruyante fête de nuit.

Chacun alors rentre chez soi en passant par les principales rues illuminées, et dont les magasins sont restés ouverts.

Dans la Nouvelle-Grenade, des processions nocturnes auxquelles se mêlaient des personnages déguisés simulant des saints, des saintes, des anges et même le diable avec ses cornes, sa carapace rouge et sa longue queue, étaient en usage pour célébrer le renouvellement de l'année.

On a reconnu les inconvénients de ces processions au double point de vue de la sûreté générale et du respect dû à la religion, et c'est en se faisant des visites et en s'offrant des bonbons, comme on le fait en France, que le premier jour de l'an est célébré généralement dans cette partie de l'Amérique.

Au Mexique, les choses se passent aussi à peu près comme chez nous depuis quelques années.

Sous l'empire des Montézuma, le renouvellement de l'année, composée de dix-huit mois de vingt jours chacun, avec cinq jours complémentaires, se fêtait avec une très-grande pompe. La fête durait cinq jours, pendant lesquels le peuple tout entier se livrait au plaisir. Les boutiques étaient fermées, les tribunaux prenaient des vacances, les prêtres eux-mêmes désertaient les autels.

Voici l'emploi de ces cinq jours de réjouissances:

Le premier jour était consacré à des visites réciproques.

Le second jour, on assistait à des spectacles gratis.

Le troisième jour, on faisait de la musique et on dansait.

Le quatrième jour on se livrait à la bonne chère.

Le cinquième jour on renouvelait les visites et on se faisait des cadeaux de fruits.

La *nouvelle lumière*, ou le nouvel an se célèbre en Perse avec beaucoup d'éclat, et suivant un cérémonial assez compliqué. On se visite et on s'offre des œufs peints et dorés.

C'est en imitation de cet usage, qui date de temps immémorial, que nous offrons, en Europe, des œufs à Pâques.

Pendant longtemps, cette fête ouvrit l'année parmi les nations chrétiennes.

Disons en passant que l'usage de se donner des œufs peints est une allusion à ce dogme des mages qui faisait un devoir de croire que le monde était sorti d'un œuf percé d'un coup de corne par le taureau de Mitra.

En faisant des recherches relatives à ce travail, nous avons trouvé de curieux renseignements sur la manière dont les Perses de l'antiquité célébraient le renouvellement de l'année.

On enfermait le soir dans le palais du roi un jeune homme qui passait la nuit dans l'antichambre du souverain.

Le matin il entrait dans la chambre royale sans être annoncé.

Le souverain paraissait surpris de cette apparition, et le dialogue suivant s'établissait entre le monarque et le jeune homme :

LE PRINCE.

Qui est-tu, jeune homme?

LE JEUNE HOMME.

Je suis Almobavee.

LE PRINCE.

Tu es Almobavee?

LE JEUNE HOMME.

Je suis Almobavee lui-même, autrement dit le Béni.

LE PRINCE.

Que veux-tu de moi?

LE JEUNE HOMME.

Je viens de la part de Dieu, et j'apporte la nouvelle année.

LE PRINCE.

Sois le bienvenu.

Aussitôt après ce dialogue entraient les notables portant chacun un vase d'argent dans lequel se trouvaient un spécimen de toutes les graines utiles, un morceau de canne à sucre et deux pièces d'or.

Ces offrandes étaient pour le roi.

Puis on apportait un grand pain, que le souverain partageait entre lui et tous les assistants. Il prononçait ensuite les paroles suivantes, qui pourraient bien avoir inspiré celles qu'on prête trop complaisamment à M. de la Palisse :

« Voici, disait-il à l'assistance, un jour qui est le commencement d'un nouveau mois et d'une nouvelle année.

— C'est vrai, répondaient en chœur les notables en faisant trois saluts.

— Il est juste, reprenait le monarque, que nous renouvellions réciproquement les bienfaits qui nous unissent les uns aux autres.

— C'est juste, disaient les notables en faisant trois nouveaux saluts.

— En conséquence, reprenait le prince, j'accepte vos cadeaux et vous recevrez les miens.

— Nous les recevrons, » ajoutaient les notables en exécutant trois derniers saluts.

Un grand dignitaire, dont c'était la fonction la plus importante, recouvrait alors les épaules du roi d'un splendide manteau. Revêtu de ce vêtement, le monarque donnait aux assistants sa bénédiction, accompagnée agréablement de riches présents pour tous.

Dans l'île de Java, les mahométans célèbrent, à l'occasion du renouvellement de l'année, une cérémonie reli-

gieuse qui, jusqu'à présent, est restée un mystère pour les étrangers. Les hommes seuls habillés de robes de soie, pénètrent dans le local où s'accomplit le mystère. Les femmes, considérées sans doute comme impures, se tiennent humblement à la porte. La cérémonie terminée, on se fait réciproquement des cadeaux de peu d'importance avec des souhaits de bonne année.

Les Hindoux ont trente-quatre grandes fêtes dans l'année, parmi lesquelles celle du premier jour de l'an est une des plus importantes. De temps immémorial, ces peuples ont, à cette occasion, l'habitude de se faire des visites, de s'offrir des présents, de se pardonner réciproquement leurs offenses et de se souhaiter tous les bonheurs imaginables.

Il paraît que, dans certaines villes de l'Inde, les esprits malfaisants, si forts et si puissants dans tout le courant de l'année, sont, le dernier jour de l'an, très-facilement vaincus par tous ceux qui veulent se donner la peine de les combattre.

La chasse aux méchants esprits est originale.

Les Indiens, qui tiennent à débarrasser leur maison de ces follets pernicieux, placent devant leur demeure une perche assez élevée. Au bout de la perche, ils assujettissent un panier orné tout autour de joli papier peint et doré. Quand les Indiens jugent que le papier peint et doré a fait son effet sur l'esprit des esprits, et que les maladroits ont tous sauté dans le fatal panier, ils ferment la porte et les fenêtres de leur maison. Les esprits, tout capots de s'être laissé prendre à un piége de cette nature, voudraient bien rentrer, mais il n'y a plus moyen.

Débarrassés des mauvais génies, les Indiens passent sans crainte aux cérémonies du renouvellement de l'année. On dresse des trophées, on récite des prières, on se débite des compliments. Cela terminé, on évoque les es-

prits des trépassés qui, pour ce jour-là, se font un véritable devoir de se rendre à l'appel des médiums.

Les médiums, en Europe, font tourner les tables, danser les guéridons et improviser des tragédies par des corbeilles armées d'un crayon, en priant simplement les esprits de leur rendre ce petit service.

Dans l'Inde, les esprits des trépassés veulent qu'on agisse différemment avec eux.

C'est à coups de canon, par une décharge d'artillerie, que s'opère ce miracle.

Les gens qui ont la foi voient très-visiblement alors des nuées d'esprits obscurcir l'air et s'abattre sur la terre avec un léger bruit, auquel les bruits ordinaires ne sauraient être comparés. On questionne les esprits, qui répondent ou ne répondent pas, et ne tardent pas à reprendre le chemin de leur céleste séjour. Chacun alors rentre dans sa demeure et s'abstient de parler durant vingt-quatre heures. Ce délai expiré, tout le monde sort dans les rues pour se livrer à la joie.

En Chine, le renouvellement de l'année est l'occasion d'une fête très-populaire qu'on appelle la *clôture des sceaux*, parce que, dit un historien, les petits coffres où l'on enferme les sceaux de chaque tribunal sont alors fermés avec beaucoup d'appareil. A partir de ce moment toutes les affaires cessent, tous les employés de l'Etat suspendent l'exercice de leurs fonctions. On échange des visites, des souhaits, des présents, et, d'après quelques voyageurs, des cartes de visite comme nous faisons en France.

Un témoin oculaire décrit comme il suit les cérémonies que fait naître en Chine le premier jour de l'an.

La solennité commence la veille au soir, à la première apparition de la lune. On sonne d'abord la grosse cloche du palais impérial, on bat de plusieurs grands tambours qui ne servent que pour les occasions de cette nature, et

'on fait plusieurs décharges d'artillerie. Aussitôt le menu peuple et les habitants de tous les ordres font éclater leur joie en tirant des feux d'artifice auxquels se mêle le son des instruments. L'usage des prêtres, dont le nombre est incroyable, consiste à sonner de la trompette dans leurs temples et dans leurs cloîtres. Le lendemain chacun se tient enfermé chez soi, et le surlendemain il y a grande réception à la cour. Les rues sont remplies de processions dans lesquelles on porte les statues d'une multitude de dieux. Elles sont précédées et suivies par un grand nombre de lamas et de prêtres avec des encensoires et des chapelets. Ces processions durent trois jours entiers.

Les Japonais, qui adorent les fêtes, ne pouvaient manquer de fêter le renouvellement de l'année. Nous avons lu, au sujet des cérémonies qui s'accomplissent à cette occasion, plusieurs versions, dont la plus complète est fournie par M. Clavel. Le premier jour se passe en visites, en compliments, en révérences, en vœux réciproques. Pour faire ces visites on revêt la robe appelée *kamisijno*. Les présents qui s'échangent consistent principalement en des boîtes contenant des éventails auxquels sont attachés des morceaux de la chair sèche d'awabi (*lauris marina*) afin que les Japonais n'oublient pas combien la manière de vivre de leurs ancêtres était simple et frugale. Le nom de la personne qui offre le cadeau est inscrit sur le couvercle de la boîte, de manière que celle à qui il est destiné puisse savoir de qui il lui vient, si, en son absence, on l'a déposé sur le seuil de sa porte.

Quelqnefois on s'envoie en présent des gâteaux de riz, surmontés d'une écrevisse, d'une orange et d'un chou artificiels. L'écrevisse est pour le Japonais l'emblême de la fécondité, parce que, dans leur opinion, ses pattes repoussent quand on les lui a arrachées. Ils y voient aussi un symbole de la santé, à cause de sa couleur d'un rouge vif. L'orange et le chou ont aussi pour les Japonais une

valeur symbolique, par suite de la double acception des mots qui servent à désigner ces deux végétaux: le nom de l'orange *dai-dai*, signifie également prospérité; et celui du chou, *sumi*, s'emploie aussi dans le sens de richesse.

Il y a dans le vestibule de certaines maisons un homme chargé d'inscrire le nom des visiteurs et de recevoir les présents qu'ils apportent. Chaque famille donne un grand repas. Cette fête du premier jour de l'an s'appelle *sognats*, et dure trois jours. Toutefois on se visite et on s'envoie des cadeaux durant le mois entier. Les plus pauvres même prennent part à la joie générale; ils empruntent une robe de cérémonie et un cimeterre qu'ils pendent à leur ceinture. Ainsi parés, ils parcourent les rues de la ville, faisant mille contorsions, se livrant aux pantomimes les plus grotesques, apostrophant les passants, et recevant des aumônes.

En Russie, Pâques et Noël sont les seules fêtes qui obligent à faire des visites. Dans toutes les villes de moyenne importance, les visites doivent se faire en personne. Il n'en est pas de même à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Odessa, etc., où l'usage des cartes de visite est admis dans la haute société. Quant au clergé, à la bourgeoisie, aux petits employés et aux marchands, ils repoussent l'usage des cartes de visite comme provenant des Allemands. Pour certains Moscovites, tout ce qui n'est pas russe est allemand, c'est-à-dire rien ou fort peu de chose. A part quelques étrangers qui suivent les errements de leur pays natal, personne en Russie n'offre des bonbons le premier jour de l'an.

C'est à Pâques que, dans tout l'empire moscovite, on habille à neuf ses enfants et ses domestiques, qu'on achète une voiture et des chevaux, pour briller à la promenade.

La seule cérémonie qui se fasse en Russie, à l'occasion du renouvellement de l'année, consiste, pour la noblesse,

à s'assembler dans une salle spéciale où l'on danse et où l'on soupe. A minuit, des toasts sont portés aux personnes présentes et quelquefois à des personnes absentes. Quand on a été l'objet d'un toast, il faut y répondre en vidant d'un seul trait un *bocal* de champagne. Les dames s'acquittent aussi bien que les hommes de ce devoir de société.

Mais il ne suffit pas en Russie de boire beaucoup pour bien boire. Il y a dix manières de vider un bocal. Les virtuoses en l'art d'absorber le champagne vident leur verre tout en faisant entendre un son guttural que l'action de boire semblerait exclure. Ce son guttural, plus agréable à l'oreille d'un buveur moscovite que la plus jolie musique, est très-difficile à obtenir et demande, avec certaines dispositions naturelles, une étude longue et persévérante. Beaucoup de nobles russes ne sont parvenus à cette indépendance du gosier qu'après dix ans de veuve cliquot et quelquefois plus.

Dans le fond de la Sibérie, parmi la tribu des Bratskains, on célèbre une fête ayant pour objet d'obtenir du ciel une année féconde et heureuse.

La cérémonie commence le premier jour de l'an au lever du soleil. Un prêtre tient une branche de bouleau dirigée vers cet astre, en se mettant à genoux et en récitant des prières à haute voix pour attirer l'attention des dieux. Deux desservants sont debout auprès du grand prêtre. Ils tiennent une écuelle remplie de lait de jument, dans lequel entre une boisson fermentée. A un moment donné, les desservants font un pas dans la direction du soleil, et jettent en l'air leur écuelle avec ce qu'elle renferme. Puis on fait avancer un mouton qu'on égorge et que les prêtres se partagent. Ce sacrifice accompli, l'assistance se retire pour se livrer aux plaisirs de la danse, bien persuadée que les dieux, sensibles au renversement de l'écuelle de lait de jument mélangé à de la boisson fermentée, et de l'égorge-

ment du mouton, ne peuvent manquer de les protéger dans tout le courant de l'année.

Si nous passons d'Orient en Occident, nous voyons qu'en Allemagne le 1er janvier y est peu fêté, et que c'est la Noël qu'on choisit de préférence pour se réjouir en famille et célébrer l'année dont le renouvellement est proche. Pourtant quelques personnes s'offrent dans certaines villes d'Allemagne, au 1er janvier, un gâteau spécial, que dans la langue harmonieuse de Schiller on nomme *neujahr'stollen*. Un moyen de rendre plus savoureux ce solennel gâteau est de le larder de pièces de monnaie que les convives mettent sans façon dans leur poche. Mais ce luxe de cuisine n'appartient pas à tout le monde, et de même qu'on mange des perdrix sans orange, on se contente du neujahr'stollen sans les friandises métalliques dont seuls les cuisiniers prodigues les garnissent.

On sait ce qu'est dans toute la Germanie et dans certaines villes du nord de la France l'*arbre de Noël*. Consultez sur cet arbre de cocagne les jeunes botanistes qui sont appelés à en cueillir les fruits, et ils vous diront que la nature n'en créa jamais de si agréables. Sur toutes les branches de l'arbre de Noël on voit, comme des cerises sur un cerisier, des jouets de toutes sortes, poupées, pantins, polichinelles, arcs et flèches, bilboquets, etc., attachés avec des faveurs multicolores à côté de boîtes de bonbons, de livres illustrés, de bijoux et de bien d'autres objets encore qui provoquent l'admiration et surexcitent la convoitise des petites gens appelés à faire la merveilleuse récolte. Quand les yeux se sont nourris de toutes ces merveilles, les grands parents font un geste, et en quelques minutes la récolte est faite. L'arbre, si bien paré l'instant auparavant, est plus dénudé qu'un arbre véritable en Égypte, après le passage d'un nuage de sauterelles.

L'arbre de Noël fleurit aussi en Angleterre et dans les États-Unis d'Amérique.

En Italie, c'est surtout en soupant qu'on célèbre à la fois la naissance du Christ et le renouvellement de l'année. On se met à table à sept heures et on y reste jusqu'à minuit, heure à laquelle on se rend à la messe de la Nativité.

Les Espagnols, grands amateurs de fêtes, se contentent, pour fêter le jour de l'an, de fermer les magasins et de suspendre les affaires publiques. Le soir venu, les *majos*, dans l'Adalousie, prennent leur guitare et vont sous le balcon de leur fiancée pincer quelque sérénade sentimentale. La belle apparaît au balcon, envoie de sa main mignonne un chaste baiser au *majo*, en lui souhaitant l'accomplissement de tous ses vœux, et rentre aussitôt dans la maison sans attendre aucune explication.

« Mon âme ! dit l'amoureux en tournant ses regards vers le balcon qui ne l'entend pas, mais qui le devine, ce qui est à peu près la même chose, tu sais ce que souhaite mon cœur. »

Et la sérénade reprend, plus tendre et plus vaporeuse, remplissant l'air tiède et embaumé de flocons harmonieux.

Ne faut-il pas que la guitare soit un peu de toutes les fêtes dans cette poétique et sémillante Andalousie!

Autre guitare.

Je me souviens avoir lu dans la relation d'un voyage aux îles Marquises que les présents étaient de mise autrefois chez ces peuples pour fêter le renouvellement de l'année. Un arc, des flèches empoisonnées, des hameçons de bois, des piéges à bêtes fauves, des serpents apprivoisés, des poteries et des plumes d'oiseau étaient de galants cadeaux qu'on acceptait toujours avec reconnaissance.

Mais le plus agréable des objets qui se pouvaient offrir sous cette latitude consistait en une jeune fille enduite d'une huile aromatique. Le naturel à qui on faisait ce présent baisait respectueusement la jeune fille au front,

l'épousait sur l'heure, et la mangeait le lendemain en campagnie de quelques amis. Inutile d'ajouter que la plus franche gaieté présidait à ce repas.

Dans certaines contrées de l'intérieur de l'Afrique on assomme, pour fêter le jour de l'an, des prisonniers mis en réserve pour cette solennité. A chaque coup de massue qui fend le crâne d'une victime, l'assemblée exécute une danse furibonde en chantant en chœur, avec accompagnement de tambourin et d'une sorte de flûte faite d'un os de mort :

Mort! mort! mort!
Que ceux qui vivent, vivent.
Réjouissons-nous, dansons, mangeons, tuons
Mort! mort! mort!
Fêtons le nouvel an.

On n'est pas plus aimable que ces charmants Africains.

Il est vrai qu'en maintes circonstances les Européens se sont montrés tout aussi charmants.

« Grattez un homme, a dit un penseur, vous y trouverez une bête féroce. »

Est-ce pour cette raison qu'on a qualifié le plus généreux et le plus tendre des sentiments, sentiment d'humanité? Rien ne paraît plus probable. Quoi qu'il en soit, et pour ne pas laisser mes lectrices sous une impression pénible dans ce moment de l'année où toutes les idées doivent être riantes, je veux finir ce chapitre en disant comment se fête le nouvel an dans quelques-unes des anciennes colonies espagnoles.

Des hommes se promènent dans les rues avec un petit mât de cocagne où se trouvent suspendus divers objets d'étrennes. Les enfants sont admis à s'emparer de ces objets, mais seulement avec la bouche, en les happant. Ils sautent tous autour du mât, les mains derrière le dos,

s'efforçant de mordre les objets, qui sont ainsi fort difficiles à prendre. Pendant que s'accomplit cet exercice, l'homme qui tient le mât de cocagne chante sur un refrain connu ces deux vers en signe d'avertissement :

Con la boca, si;
Con la mana no.

Ce qui veut dire : Avec la bouche, oui ; avec les mains, non.

J'ai assisté dans mon tout jeune âge à ce plaisant divertissement, dans une des villes de la Colombie, à Carthagène.



UN CHAPITRE OUBLIÉ

PAR

BRILLAT-SAVARIN.

Un homme d'esprit auquel il serait difficile de refuser quelque bon sens, M. Arouet de Voltaire, puisqu'il faut l'appeler par son nom, dit quelque part que « les préjugés sont les rois du vulgaire. »

Il avait raison M. Arouet, et nous nous permettrons d'ajouter que ces rois sont bien autrement difficiles à détrôner souvent, que les monarques en chair et en os par la grâce de Dieu et les vertus de la sainte ampoule.

En effet il n'a fallu parfois que quelques heures à la suite d'une mesure antilibérale, pour renverser de son trône immuable un des représentants du droit divin; des siècles ont toujours été nécessaires pour donner le suprême croc-en-jambe à un des représentants du droit absurde dont parle l'auteur du *Dictionnaire philosophique*.

Si les préjugés revêtus de la pourpre royale n'étaient que ridicules ou même imbéciles, il n'y aurait en vérité

rien à dire de l'humble soumission de leurs humbles sujets; la bêtise humaine a ses droits imprescriptibles et sacrés. Mais les préjugés couronnés auxquels nous rendons un si constant hommage étant pour la plupart nuisibles au développement de notre bien-être matériel, il y a là un abus de pouvoir qu'il nous faut bien combattre, dussions-nous passer auprès des courtisans de la royale routine pour un affreux révolutionnaire.

Je veux aujourd'hui essayer de détruire un des préjugés les plus enracinés dans nos esprits que pourtant on dit volages et changeants. Ce préjugé, nuisible s'il en fut au bien-être des populations, a eu pour adversaires des hommes de bon sens et quelques savants distingués. Mais que peuvent le bon sens et la science contre la routine et l'entêtement irréfléchi? Or, il se groupe toujours et fatalement un certain nombre de routiniers dévoués et d'entêtés enthousiastes autour des préjugés menacés, pour leur faire un rempart de leur corps. Ce sont les gardes du corps du monarque Préjugé.

Bien heureux quand ce fier bataillon ne s'augmente pas de quelques hommes d'esprit en disponibilité de sophismes et qui veulent les placer à tout prix.

Pour ces aimables écrivains, le respect dû à la vérité vient après le bonheur de dire spirituellement une sottise.

Que de choses amusantes et fauses n'ont-ils pas dites à propos des efforts tentés par la société protectrice des animaux pour faire passer dans la consommation la viande de cheval, dont presque personne n'a goûté en France, et que presque tout le monde déclare dure et malsaine!

Les boutades des écrivains spirituels contre ce préjugé ont eu pour pendants les raisons creuses et sentimentales des ignorants majestueux qui parlent à la façon du solennel Joseph Prudhomme.

« Eh quoi! ont-ils dit en posant gravement leur main droite sur leur cœur, eh quoi! manger le cheval, ce servi-

teur fidèle, cet ami inséparable de l'homme, ce superbe animal qui au sein de la paix partage nos labeurs, et dispute avec nous les lauriers de la gloire sur les champs de Bellonne! Oh! non, il y aurait profanation. D'ailleurs le cheval est dur et malsain. Et puis ne serait-ce pas faire injure au bœuf, le blesser dans ses justes susceptibilités, que de lui disputer la place qu'il a su conquérir sur nos tables, où il doit être heureux et fier de figurer, avec quelques autres animaux privilégiés comme lui. Mais les hyppophages sont des goinfres qui n'écoutent que les besoins insatiables de leur estomac. L'appétit les égare, et dans leur étonnant besoin de nourriture, ils osent soutenir que l'usage de la viande de cheval serait favorable aux petites fortunes forcées d'économiser sur le premier de tous les besoins. Quelle funèbre plaisanterie! Est-ce que tout le monde ne sait pas, en effet, qu'un cheval coûte quatre fois plus cher qu'un bœuf. Or si un cheval coûte quatre fois plus cher qu'un bœuf, il est bien évident que la viande du premier animal coûtera quatre fois plus cher que celle du second. O hyppophages! apprenez donc à compter avant de vouloir dévorer vos montures. »

Voilà comment parlent les naïfs et solennels adversaires de l'hyppophagie.

Voici comment se sont exprimés sur ce même sujet deux hommes d'infiniment d'esprit égarés dans cette discussion.

Premier homme d'esprit. « La société protectrice des animaux aime les animaux.... Elle les aime tendres, succulents et cuits à point; mais s'ils étaient consultés, il est probable que les animaux voudraient être aimés autrement. »

Second homme d'esprit. « Quant au bienfait à retirer de la vente publique et au détail des chevaux de fiacre, le premier et le principal nous semble revenir à l'administration des petites voitures dont les actions vont monter

avec fureur. Si elle adopte cette transformation de son matériel en beefsteacks, elle fera plus tard du bouillon avec ses harnais. »

Messieurs les gens d'esprit et autres, donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous prie, et daignez écouter les simples observations d'un homme qui n'a d'autre mérite que d'avoir étudié la question et par conséquent de savoir ce qu'il dit.

Mais peut-être trouverez-vous, dans votre extrême bienveillance, que ce n'est pas déjà un mérite si commun que de parler de ce qu'on sait. Passons.

Oui le cheval est bien certainement un superbe animal, *qui au sein de la paix partage nos labeurs, et dispute avec nous les lauriers de la gloire sur les champs de Bellonne.* Mais en est-il plus heureux?

Né pour vivre libre dans la plaine, avec des allures fières et indépendantes, le cheval est de tous les esclaves le plus opprimé, le plus battu et le plus humilié. C'est l'innocent damné de la création.

Dès qu'il a les reins assez forts pour ne pas ployer sous la charge, on lui passe un fer dans la bouche qui lui tient la langue constamment aplatie, lui meurtrit les gencives, déforme sa mâchoire et use ses dents.

Ses yeux sont emprisonnés par les œillères, qui bornent son regard à une ligne droite, le chemin qu'il doit parcourir.

On presse tout son corps dans un maillot de cuir et d'acier qui lui enlève la peau et laisse à vif ses chairs pantelantes dans lesquelles les mouches tiennent de nombreux meetings.

Par une violation burlesque de la nature, qui a évidemment créé les animaux pour marcher avec leurs jambes et non pour se grimper les uns sur les autres, le cheval ne fait pour ainsi dire jamais un pas sans traîner quelque chose ou sans porter quelqu'un.

Galérien de naissance, son péché originel est, avec sa force, sa soumission.

Si encore il pouvait espérer un paradis après sa mort!... Mais personne ne nous a dit qu'il y eut un paradis pour les chevaux.

Comme les criminels qui peuplent nos bagnes, le cheval a ses gardes-chiourmes; ce sont les charretiers, les maquignons et les cochers de fiacre.

Pleins de zèle à remplir leurs fonctions, les bipèdes n'épargnent au quadrupède sous leurs ordres, ni les coups de fouet, ni les coups de poing, ni les coups de pied, ni certains raffinements de cruauté; pas plus que les injures.

Être battu est l'état normal de tout cheval arrivé à un certain âge.

Les mauvais traitements sont infligés à ces damnés de la terre en raison directe de la fâcheuse humeur de celui qui les dirige, du poids qu'ils devront traîner, de la difficulté de la route, de leur état de fatigue et de dépérissement.

Beaucoup de charretiers fouettent leur bête sans raison, par habitude, en pensant à autre chose.

Pour presque tous ces despotes en blouse, frapper un cheval est une contenance et l'indispensable corollaire de tout ordre donné.

Il va sans dire que le cheval a toujours tort et le charretier toujours raison.

Si celui-ci, distrait ou mal avisé, commande de travers, s'il crie à *hue* au lieu de crier à *dia*, c'est tant pis pour l'animal, qui en supporte les conséquences. On le bat comme plâtre, on lui scie la bouche avec l'instrument de supplice qui la traverse sous le nom de *mors*, on lui lance des coups de pied au hasard de la semelle ferrée, en fantaisiste enragé; par-dessus le marché on l'étourdit d'injures, dont il ne comprend pas au juste le sens, mais qu'il devine n'être pas des gracieusetés.

De pareilles injustices abrutissent la brute elle-même, qui tremble de douleur et de peur, et perd le peu d'intelligence qu'elle doit à une providence parcimonieuse.

Tant que le cheval conserve ses forces, son martyre est relativement doux, car du moins on ne s'en prend pas à son estomac, et il mange à peu près autant que cela lui est nécessaire.

Mais dès qu'il commence à perdre de sa vigueur, sa condition, qui, logiquement, demanderait plus de soins, devient au contraire beaucoup plus rigoureuse.

On économise sur sa nourriture pour proportionner les dépenses qu'il occasionne au profit qu'il donne.

C'est dans un sac où il étouffe à demi qu'on l'oblige à plonger sa tête pour chercher une grossière alimentation.

Si on pouvait, par un moyen plus humiliant, et plus expéditif aussi, faire entrer l'avoine dans son estomac, comme, par exemple, les chauffeurs introduisent le charbon dans le foyer des locomotives, certainement on le ferait.

Comme, en vieillissant, le cheval a perdu de sa valeur, on l'emploie à des services plus grossiers.

De nouveaux conducteurs lui sont donnés, plus sauvages encore que les premiers.

Le fidèle serviteur de l'homme, *ce superbe animal*, *cet ami privilégié qui*, *au sein de la paix*, *partage nos labeurs*, *et dispute avec nous les lauriers de la gloire sur les champs de Bellonne*, ne s'appelle plus cheval désormais, il prend le nom familier de *rosse*.

Qu'est-ce qu'une rosse?

La rosse est une machine aux trois quarts usée, qui rend encore quelque service, mais qui a le tort considérable de coûter d'entretien presque autant qu'une bonne machine, c'est-à-dire un cheval.

Ah! si la rosse pouvait devenir, comme le bœuf et la

vache après leur mort, une marchandise de prix, du roastbeef et du beefsteack, on aurait pour elle les égards qu'on doit à une nourriture saine et abondante, comme disent tous les maîtres de pension; mais la rosse est une quasi-charogne dont la peau, gâtée par les coups de fouet, les os et la corne, ne valent pas dix francs pour tout honnête équarisseur.

Donc, tapons sur la rosse, et demandons-lui, au meilleur marché possible, jusqu'à la dernière contraction de ses muscles usés, jusqu'au suprême effort de son énergie expirante.

Ah! les rosses! qui nous dira tous les vices dont elles sont pétries?

Écoutez à ce sujet les doléances de MM. les déménageurs et conducteurs de tombereaux.

C'est en vain que le charretier se pend à la bride de l'*ami privilégié*, qu'il l'étourdit à coups de manche de fouet sur la tête, qu'il lui administre dans les *bons endroits* de la pointe et du talon de ses souliers ferrés, la rosse, comme un Spartiate, semble dédaigner la douleur. Elle tremble bien un peu, fait semblant d'avancer mais ne bouge pas.

A la vérité il existe un moyen de vaincre son entêtement, et quelques charretiers l'ont employé.

On place sous le ventre de la méchante bête une botte de paille et on y met le feu. Le poil flambe, le cuir rissole et elle avance[1].

Mais ce moyen même n'est pas infaillible. On a vu de vieux chevaux plus entêtés que les autres rôtir sur place, comme les hérétiques du temps de la sainte inquisition, plutôt que de faire un seul pas.

1. Il n'y a pas deux mois les tribunaux condamnaient à Londres deux charretiers coupables d'avoir allumé une botte de paille sous le ventre d'un cheval pour le faire avancer.

Ah ! les vilains animaux, et que les charretiers qui emploient de semblables moyens sont donc à plaindre.

De pareils chevaux ne valent pas la paille qu'ils dévorent ou qui les dévore.

Aussi le vieux cheval fourbu, à moitié paralysé, sans forces, souffre-t-il généralement de la faim pendant les derniers mois de son affreuse existence.

C'est après une agonie savamment calculée que « *le fidèle compagnon de l'homme, ce superbe animal qui au sein de la paix partage nos labeurs et dispute avec nous les lauriers, etc.*, est conduit à l'équarisseur ; à moins, toutefois, qu'un aimable éleveur de sangsues n'achète la rosse dix francs pour la faire sucer vivante par ses voraces annélides.

Ne trouvez-vous pas, lecteur, après ce tableau très-incomplet et très-adouci, j'ose le dire, de la vie du cheval, que les adversaires de l'hippophagie jouent un singulier rôle avec leurs scrupules, leurs délicatesses et leur sentimentalité ?....

Donc, contrairement à ce que pensait un des spirituels écrivains que nous citions plus haut, si les chevaux étaient consultés, ils demanderaient en chœur, comme le seul adoucissement possible à leur atroce condition, d'être assommés par le boucher, au lieu d'être égorgés par l'équarisseur ; car, quoi qu'il advienne, le cheval doit mourir assassiné par ceux qu'il a servis.

« Messieurs, diraient philosophiquement les chevaux, nous savons très-bien qu'il y aurait folie de réclamer pour nous les invalides du travail, puisque les hommes, eux-mêmes, ne jouissent pas encore de cette faveur si juste et si morale dans la société qu'ils se sont faite. Non, nous sommes plus pratiques : mangez-nous. C'est là notre vœu le plus ardent, le comble de notre modeste ambition. Être abattus avant l'épuisement complet de nos forces, avant d'avoir souffert la faim, et d'avoir reçu

les coups de fouet de la vieillesse ! Oh ! ce serait bien beau ! D'autant plus beau qu'en nous rendant un immense service vous contribueriez à votre bien-être. En effet, après avoir été pendant les trois quarts de notre vie d'énergiques locomobiles, nous deviendrions une substance excellente, quoi qu'on en dise. Pourquoi nous refuser cette faveur puisque vous l'accordez gracieusement au bœuf quand il ne peut plus servir au labour ; à la vache quand elle ne donne plus de lait ; au mouton quand il ne fournit plus de laine ; aux poules, aux lapins, aux canards, aux dindons, aux pigeons, aux oies que vous élevez généreusement dans vos fermes, et qui accourent joyeux au doux son de votre voix ? Oh ! nous vous le disons, messieurs, avec une émotion bien naturelle, l'histoire du cheval n'aurait pas de jour plus radieux que celui où l'on pourrait lire sur l'enseigne d'un restaurant rival du *Bœuf à la mode*, ces mots providentiels : *au Cheval à la mode*.

« C'est dans cette attente, messieurs, et vous aussi belles et sensibles dames de bon appétit, que nous vous prions d'accepter l'assurance de notre gratitude anticipée avec nos humbles hommages. »

Voilà ce que diraient les chevaux s'ils étaient consultés, car les bêtes raisonnent quelquefois mieux que les hommes d'esprit.

Voici ce que nous ajouterons en faveur des parties intéressées, quoiqu'à différent titre, ceux qui voudraient être mangés et ceux qui sont invités à manger.

La population chevaline compte, en France, plus de trois millions de têtes qui se renouvellent à peu près par quinzième. Cela donne donc un chiffre de deux cent mille chevaux hors de service chaque année, par conséquent livrés à l'équarisseur. Supposons que sur ce nombre de deux cent mille chevaux hors de service, cinquante mille soient reconnus impropres à la nourriture ; ce serait toujours cent cinquante mille chevaux mangeables, sans

compter les mulets et les ânes dont la chair est agréable au goût et très substantielle.

On peut estimer à sept ou huit cent mille les mulets et ânes dont les corps usés jusqu'aux nerfs par les mauvais traitements et le travail, vont empoisonner l'atmosphère des voiries, au lieu de servir rationnellement de nourriture aux hommes.

Un cheval abattu donnant une moyenne de deux cents kilogrammes de chair, c'est donc un total de trente à trente-cinq millions de kilogrammes d'une substance réparatrice par excellence, qu'un préjugé ridicule nous fait perdre chaque année.

« N'est-il pas absurde, disait le célèbre savant Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, de perdre chaque mois, par toute la France, des millions de kilogrammes de bonne viande, quand par toute la France aussi, il y a des millions d'hommes qui manquent de viande. »

Parbleu oui c'est absurde ; aussi cela a-t-il de grandes chances de se maintenir longtemps encore.

D'autant que la religion n'est pas étrangère à l'établissement de ce préjugé.

En effet, M. de Quatrefages, membre de l'Institut, constate que l'origine de la prévention qui existe encore contre la viande de cheval, remonte aux guerres du christianisme contre le paganisme.

Le sacrifice du cheval jouait un grand rôle dans les rites religieux des peuples venus d'Asie ; manger du cheval c'était faire acte d'idolâtrie. Aussi voit-on les Saxons, dans les retours qu'ils avaient aux croyances de leurs ancêtres, massacrer les prêtres et manger du cheval ; double sacrifice dont l'un paraissait la juste conséquence de l'autre.

Le christianisme ayant triomphé définitivement du paganisme, la viande de cheval fut pour les disciples de Jésus-Christ ce que le porc devint pour ceux de Mahomet.

Aussi voyons-nous les papes des huitième et neuvième siècles déclarer la viande de cheval immonde et exécrable : *immondum enim est atque execrabile*. Les défenses papales sont oubliées à cette heure, mais le préjugé est encore tout-puissant dans notre pays qui pourtant a vu 1789.

L'Allemagne est, sous ce rapport, plus avancée que nous.

A Vienne, à Berlin, à Altona, à Hambourg, des boucheries de viande de cheval sont ouvertes à la satisfaction générale. Il en existe aussi en Danemark et en Belgique.

Le Brésil tout entier se nourrit de cette même viande taillée en longues et minces lanières, séchées au soleil. Cela compose, avec des haricots noirs, du lard et de la farine de manioc, le plat national.

La gastronomie, toujours prête à créer de nouvelles ressources, suivant Brillat-Savarin, serait-elle plus avancée dans les pays que nous venons de nommer que dans notre délicate patrie, et le poëme de Bourchon est-il à refaire ?

Non, car à Paris même, et depuis longtemps, on débite de la viande de cheval ; seulement on trompe le consommateur en la vendant pour du bœuf.

En outre, depuis un an, des distributions gratuites de cet animal, cuit ou cru, ont été faites dans la capitale, toutes les semaines, par les soins de la société protectrice des animaux, qui est aussi un pen, on le voit, celle des gens pauvres.

On n'a pas oublié le banquet des hippophages donné naguère au grand hôtel.

Ce banquet avait un but élevé et multiple qui n'a échappé à aucun esprit sérieux.

En effet l'hippophagie touche à l'industrie agricole autant qu'à l'hygiène par l'amélioration de l'alimentation. Elle tient à la morale par un traitement plus donx et plus équitable envers les chevaux sans lesquels l'homme ne serait pas ce qu'il est.

Ce banquet où la pratique et la théorie se sont prêté un mutuel appui, nous a révélé bien des choses.

Par exemple, il n'est nullement besoin d'engraisser le cheval comme le bœuf, pour en faire un mets très-acceptable. Le comité d'organisation du banquet en a donné une preuve concluante.

Trois chevaux ont été mangés de manière à n'en masquer ni la couleur, ni l'odeur, ni la saveur. L'un de ces chevaux était âgé de onze ans, le second de dix-huit ans, le troisième de vingt-deux ans. Le premier avait coûté 35 fr.; le deuxième 20 fr.; le troisième 40 fr.

Cette chair, comme toute celle qu'on a depuis quelque temps distribuée aux pauvres, revenait (chiffre officiel) à moins de *dix-sept centimes le kilogramme !*

M Decroix, l'un des commissaires du banquet, déclare que les trois chevaux abattus étaient usés, hors de service, comme l'indique le prix d'achat, et si maigres que le maître d'hôtel n'a pu en recueillir assez de graisse pour la préparation d'un mets destiné aux convives[1].

Si dans de semblables conditions le cheval a été trouvé non-seulement mangeable, mais agréable, les bêtes qu'on livrerait à la consommation dans des boucheries spéciales, dont l'ouverture est vivement réclamée, seraient généralement meilleures encore.

Il a fallu bien du temps pour faire passer la pomme de terre dans la consommation. Aujourd'hui la suppression de cet excellent légume amènerait peut-être une révolution en France comme elle en a déterminé une et à plusieurs reprises en Irlande. On s'étonnera un jour qu'en dépit de l'intérêt matériel du peuple, en dépit de la morale et du sens commun, on ait, dans notre belle patrie,

1. Un homme des plus compétents, M. Leblanc, membre de l'Académie de médecine qui, bien souvent, a fait servir sur sa table de la viande de cheval, formule ainsi son opinion : *vieux bœuf, mauvaise viande; vieux cheval, bonne viande.*

et en haine du paganisme, écrasé de travail, privé de nourriture, accablé de mauvais traitements, pour finalement les jeter à la voirie, des millions de chevaux dont on aurait pu abréger considérablement le martyre en les mangeant.

Mais avant d'en arriver là, que de jolis mots ne dira-t-on pas encore contre les hippophages; quel déluge de spirituelles saillies ne fera-t-on pas pleuvoir sur la société protectrice des animaux, qui pour protéger le cheval, veut le manger!

UN

TÉLÉGRAMME IMPOSSIBLE,

COMÉDIE EN L'AIR.

PROPOS AVANT LA LETTRE.

Un jour heureux entre tous, un jour de beau soleil et de bonne humeur, je reçus de mon maître et ami, Louis Desnoyers, le billet suivant :

« Mon cher Comettant,

« Paris est, par excellence, le pays du macadam détrempé par la pluie. Nettoyez les rues et les boulevards, et vous ôtez à la grande cité son charme et son caractère. Aussi dès que le soleil s'avise, par malheur, de sécher notre boue respectée par l'édilité, voit-on les Parisiens déserter la capitale, comme s'ils n'avaient plus aucun motif plausible de rester chez eux. Ils y reviennent dès que la pluie a rendu au macadam son caractère habituel, si frais à l'œil, si onctueux sous la botte.

« Mathieu (de la Drôme) et le baromètre — deux autorités également recommandables — m'assurent que les parapluies et les water-proof sont accrochés pour huit jours, au moins. C'est plus de temps qu'il ne faut pour aller déjeuner à Dieppe, dîner à Tréport et revenir au bercail.

« En un mot, il s'agit d'une escapade de trois fois vingt-quatre heures sur les bords de l'Océan.

« Voulez-vous m'accompagner dans cette course vagabonde, à laquelle je ne songeais pas il y a cinq minutes?

« Je vous donne un quart d'heure pour vous décider.

« Si ce temps ne vous suffit pas, venez tout de même et vous vous déciderez en chemin de fer tout à votre aise.

« Une casquette de voyage, une paire de chaussettes dans lesquelles vous mettrez deux chemises, il ne faut pas d'autre bagage.

« Donc dans un quart d'heure.

« Bien à vous,

« Louis Desnoyers. »

Un quart d'heure après avoir lu ces lignes, je serrais les mains de Desnoyers et nous nous mettions en route.

Ah ! les jolies parties de plaisir que celles qu'on n'a pas prévues !

Qui a bu boira, dit la sagesse des nations, qui aurait pu dire aussi justement qui a écrit écrira.

Nous écrivîmes en wagon, au courant du crayon et de la vapeur, pour passer le temps, sur des feuilles volantes, la nouvelle qu'on va lire et dont le fond — chose invraisemblable — est pourtant rigoureusement vrai.

Il va sans dire que les traits saillants, les mots spirituels, les pensées comiques, — les observations philosophiques, si toutefois vous jugez, lecteurs et maîtres, qu'il s'en trouve dans cette bouffonne improvisation, — sont toutes de l'auteur des *Béotiens de Paris*, de *Robert-Robert*,

de *Gabrielle*, des *revues musicales* du *Siècle* et des *Martyrs d'aujourd'hui.*

Personne ne s'en étonnera, assurément, mais j'avais besoin de le dire.

Pan ! pan ! pan! l'orchestre fait entendre sa ritournelle, place au théâtre, le rideau se lève, nous commençons notre comédie en l'air.



I

Grâce aux chemins de fer dont il est comme le pivot, Paris tend à centraliser tout le commerce, toute l'industrie, toute l'activité de la France. Il est dès aujourd'hui le siége principal de la plupart des grands établissements de la province, et le jour n'est pas loin où les ports de mer eux-mêmes, le Havre, Marseille, Bordeaux, etc., ne seront que ses simples succursales. Il possède déjà d'importantes compagnies d'assurances maritimes, et même un assez grand nombre de riches armateurs. C'est, par exemple, rue Saint-Denis, rue très-peu maritime assurément, que M. Gustave Durand, propriétaire de plusieurs navires, arme ses vaisseaux, suivant l'expression consacrée. M. Durand a un associé à Dieppe, chargé de la direction des affaires qui ne peuvent se faire que dans le port même où les navires viennent charger et décharger la marchandise.

C'est un type assez original que M. Gustave Durand. Très-fier de sa qualité d'armateur, il se donne incessamment des airs de *loup de mer*, d'après le récit des romanciers et des voyageurs. Il affecte, surtout lorsqu'il s'adresse à ses employés, de bourrer ses phrases des locutions empruntées au vocabulaire de la marine.

Son costume est en rapport avec son langage.

Quand le temps est froid ou pluvieux, il porte une che-

mise de laine rouge, une épaisse vareuse, des pantalons en drap pilote, et pour coiffure une casquette de toile cirée. Il s'applique, devant les capitaines de navire qui viennent le voir, à marcher pesamment, en se retenant aux meubles, comme s'il craignait d'être renversé par le roulis ou le tangage. De temps à autre il se fourre dans la bouche un morceau de jus de réglisse pour faire croire qu'il chique.

Son salon ressemble à un atelier de peintre de marine : les murs sont exclusivement garnis de tableaux représentant des combats navals, des naufrages, des ports de mer, des chantiers de construction. Sur tous les meubles, on voit des modèles de navires en liége, en bois et en ivoire de toute grandeur, de toute nation et de toute époque. Dans la bibliothèque on chercherait vainement un seul volume qui n'eût pas trait à la navigation.

Aussi quiconque est reçu chez M. Gustave Durand le prend nécessairement pour un de ces intrépides marins dont la vie est une lutte perpétuelle contre les éléments en fureur, un de ces êtres à part, moitié homme, moitié poisson, dont les mœurs particulières sont si bien mises en relief dans les romans de Cooper. Ses amis ne l'appellent plaisamment que le phoque de la rue Saint-Denis.

Et pourtant, qui le croirait ! M. Gustave Durand, né à Sarcelles, village du département de Seine-et-Oise, non-seulement n'est pas un marin, mais il n'a même jamais vu la mer. Pour tout ce qui n'est pas, comme on dit vulgairement, *le plancher des vaches*, M. Durand professe une répugnance invincible. Cette répugnance est telle que notre armateur ne passe pas sans une absolue nécessité les ponts qui relient sur la Seine les deux rives de la grande ville. Il ne prend de bains que le moins possible, et c'est avec d'infinies précautions qu'il entre dans une baignoire. Il prie les garçons de bains de ne pas s'éloigner de son cabinet, et pour les faire venir plus sûrement à son secours

dans le cas où il se trouverait subitement indisposé, il a soin d'enrouler autour de son bras le cordon de la sonnette. Cet hydrophobe eût très-bien vécu au siècle de Louis XIV, où personne ne se baignait jamais, où le soi-disant grand roi lui-même, imité en cela par toute la cour, ne débarbouillait son visage qu'avec quelques gouttes d'esprit de vin étalées sur une éponge.

Chez M. Gustave Durand, cette excessive répugnance de l'eau provenait de deux causes : la première, c'est que dans son enfance il avait failli se noyer au fond d'une petite mare; la seconde, c'est que son grand-père, son père, son frère et un de ses cousins avaient péri par l'eau, les deux premiers en se baignant dans la rivière, les deux derniers en mer, près des côtes de France.

Plusieurs fois pourtant, reconnaissant la nécessité pour un armateur tel que lui de voir la mer, ne fût-ce qu'une seule fois, il avait pris la résolution de se rendre à Dieppe chez son associé; mais toujours, au moment de mettre son projet à exécution, le courage lui avait manqué.

La vue de l'eau était devenue pour lui ce qu'était pour Jacques II d'Écosse une épée nue, c'est-à-dire un objet impossible à contempler sans terreur[1].

Aussi M. Durand buvait-il toujours son vin pur.

Enfin, comme dernier trait de caractère, nous ajouterons qu'il ne s'était jamais marié, par la raison que la vie d'un marin est trop *hérissée* de périls. Au reste, tout en étant garçon, il goûtait les bonheurs de la famille : il avait un neveu et une nièce, veuve et mère de plusieurs enfants qu'il aimait comme s'il eût été leur père.

1. On sait que, quoique très-courageux, le fils de Marie Stuart ne put jamais voir une épée hors du fourreau sans se trouver mal. Portait-il dans son esprit, comme le croit M. Travière, l'auteur de l'*Éducation antérieure*, l'indélébile empreinte de la terreur que sa mère, étant enceinte de lui, avait éprouvée en voyant les épées nues des complices de Bothwell percer Rizzio? C'est très-possible.

L'armateur avait attaché à sa maison, en qualité d'employé, son neveu âgé de vingt-trois ans. Ce jeune homme, qui se nommait Just Piquelair, ne rêvait que voyages au long cours. Autant l'oncle avait horreur de la mer, autant le neveu désirait la voir et s'embarquer. Exalté par la vue des tableaux de marine et des vaisseaux en relief, et par la lecture de toutes les relations de voyage qui se trouvaient chez son oncle, Just Piquelair ne ruminait qu'expéditions lointaines. Bien des fois il avait supplié son oncle de le laisser faire une traversée : M. Durand avait toujours refusé. — S'il voyait la mer, se disait-il, le drôle en saurait plus que moi, et il faut qu'un armateur tienne son rang avec ses employés. S'il voit la mer, c'est que je l'aurai vue avant lui.

Mais les oncles proposent et les neveux disposent.

Il était écrit que Just Piquelair verrait la mer avant son oncle et dans une circonstance mémorable.



II

Nous sommes dans les premiers jours du mois d'octobre dernier.

Il est sept heures du matin.

L'armateur de la rue Saint-Denis, dont les bureaux sont à l'entre-sol et l'appartement au premier étage, vient de sauter à bas de son lit.

Il appelle son neveu qui couche dans une chambre à côté de la sienne.

Celui-ci est déjà levé et vient à l'appel de son oncle.

« Just, ouvre les rideaux de la fenêtre et regarde quel temps il fait.

— Le temps est à la pluie, mon oncle.

— Et le vent?

— Sud-ouest-quard-sud-ouest, mon oncle.

— Très-bien. Cherche dans mon armoire, à bâbord, tu trouveras une chemise de laine rouge et ma vareuse que je porte dans les gros temps, tu me les apporteras.

— Oui, mon oncle.

— Maintenant, mon garçon, tu vas me faire un plaisir.

— Tout ce que vous voudrez, mon oncle.

— Va demander au maître coq (le cuisinier) un peu d'eau chaude pour que je puisse faire ma barbe.... Allons, mets la barre au vent et file ton nœud.

— Oui, mon oncle.

— Quelques instants plus tard, le neveu revenait avec une bouillotte d'eau chaude.

— Merci, mon garçon, dit M. Durand.

— Puis-je encore vous être utile à quelque chose, mon oncle?

— Pour le moment, non. Mets-toi en panne jusqu'à ce que je sois prêt à déraper. Nous ferons route de conserve. En attendant, embosse-toi près de la porte, afin d'empêcher qu'on vienne me déranger. Je n'y suis pour personne.

— Vous avez donc quelque affaire pressée au dehors, ce matin, mon oncle?

— Oui, je veux aller recevoir un de mes capitaines, le capitaine Filin, commandant mon brick le *Dauphin*, qui doit débarquer ce matin du chemin de fer du Havre, où il est entré il y a trois jours avec son navire. Il n'est jamais venu à Paris, et je veux lui faire les honneurs de la capitale et de ses environs. Mon projet est de lui faire voir Paris aujourd'hui et demain, après quoi nous lèverons l'ancre et nous appareillerons pour les villes voisines, qui sont en quelque sorte les faubourgs de la grande cité. Nous toucherons successivement à Reuil, à Saint-Germain et à Versailles, en faisant escale dans les ports intermédiaires d'Asnière, d'Argenteuil, de Chatou et de Bougival.

— Ce sera fort amusant, mon oncle, et le capitaine Filin ne pourra manquer d'emporter un agréable souvenir de l'accueil que vous lui aurez fait.

— Je l'espère, mon garçon, d'autant plus que, pour être tout entier au capitaine Filin, que j'estime infiniment, parce qu'il est aussi brave marin qu'honnête homme, j'ai résolu de ne m'occuper personnellement d'aucune sorte d'affaire pendant les quelques jours qu'il sera mon hôte. Nous nous ravitaillerons et nous coucherons où le hasard nous con-

duira. Je me fie pour diriger la barque ici de mon équipage, je veux dire sur mes commis, et principalement sur toi, que je charge de la haute surveillance. Neveu d'un armateur, appelé à lui succéder peut-être, tu dois de bonheur t'habituer à supporter le lourd fardeau de l'armement. N'oublie pas de demander à mon hymonyme M. Durand, le principal clerc de notre homme d'affaire, les bordereaux relatifs à la barque *Pèlerin*. Ces recommandations faites: je puis partir tranquille, car dans ce moment tous mes navires sont dehors, à l'exception du *Dauphin* et des *Trois-Grâces*, capitaine Joly, qui doit prendre le large à Dieppe dans trois ou quatre jours... Ah!...

— Quoi, mon oncle?

— Pendant que j'y pense, sais-tu s'il reste encore dans la cambuse des biscuits de bord, du porc et du bœuf salé, des haricots rouges, des sardines et des harengs en baril? Les marins ont des habitudes comme tous les hommes, et ces comestibles pourraient manquer au capitaine.

— Mon oncle, il y avait quelques biscuits et des salaisons que vous aviez fait acheter quand vous invitâtes un aspirant de marine à dîner; mais j'ai appris que le cuisinier avait depuis longtemps jeté tout cela.

— Comment! le maître coq jette mes provisions pardessus bord?

— Il prétend que cela sentait mauvais dans son gardemanger.

— Le damoiseau! On voit bien qu'il n'a jamais navigué, celui-là! Eh bien! tu lui diras de se ravitailler. J'entends qu'il y ait toujours chez moi du buiscuit de bord pour la chambre et pour l'équipage, des haricots rouges et des salaisons pour tout le monde. Comprend-on un armateur qui n'aurait à offrir aux hommes de mer dont il recevrait la visite que des vivres frais, des légumes du jour, du laitage et des fruits? En vérité, si je n'y mettais bon

ordre, on me ferait jouer un singulier rôle ici! Mille sabords? parce que j'habite la rue Saint-Denis, à Paris, je n'en suis pas moins armateur, que diable!

— Mon oncle, vous serez obéi.

— J'allais encore oublier quelque chose de très-important. Fais-moi le plaisir, mon garçon, toi qui es jeune et qui as de bonnes rames....

— Des rames, mon oncle?

— Je veux dire des jambes. Fais-moi le plaisir d'aller m'acheter pour dix sous de tabac à chiquer et pour deux sous de réglisse en bâton. Nous chiquerons en route, le capitaine Filin et moi. La chique, vois-tu, mon garçon c'est le véritable ami de l'homme qui professe quelque estime pour la navigation. A propos, par la même occasion, tu feras avancer un canot, je veux dire un fiacre, car il est déjà tard et je veux être à la gare quand le capitaine débarquera. Allons, vire de bord, et cours vent arrière!

— Oui, mon oncle. »

Pendant que Just Piquelair exécutait les ordres de l'armateur, celui-ci achevait de se vêtir, donnait quelques instructions à son premier commis, et allait devant la porte de la rue attendre la voiture.

« As-tu affrété le fiacre à l'heure ou à la course? demanda-t-il à son neveu.

— A l'heure, mon oncle.

— C'est bien! dis au pilote, — au cocher, — de mettre toutes voiles dehors et de naviguer à la hauteur de la place du Havre. Qu'il aborde dans la rue d'Amsterdam Il croisera dans ces parages pendant que nous filerons au-devant du capitaine Filin. »

Le neveu transmit au cocher en langage terrestre les instructions maritimes de l'oncle, et un quart d'heure après ils arrivaient à destination.

En apercevant le capitaine Filin, dont la mise était

beaucoup moins celle d'un marin que celle de l'armateur ce dernier ouvrit les bras et dit :

« Capitaine Filin, les hommes de mer sont des gens de cœur qui n'entendent rien au cérémonial; permettez-moi de vous accoster et de vous serrer dans mes amarres. »

Le marin sourit et embrassa son armateur.



III

En se retournant, M. Durand vit son neveu qui écrivait rapidement sur un calepin les heures du départ des trains allant de Paris à Dieppe.

« Que fais-tu là ? lui demanda-t-il?

— Rien, mon cher oncle, répondit Piquelair d'un air troublé. Je prenais quelques notes pour le service de la maison. »

Le neveu mentait. Son intention était de profiter du temps où son oncle serait absent de Paris pour faire une escapade et voir enfin la mer, cette mer dont il entendait si souvent parler sans la connaître.

C'est ce qu'il fit. Le jour même où l'armateur et le capitaine Filin partirent pour leur expédition autour de Paris, Just Piquelair, chargé, comme nous le savons, de la haute surveillance des bureaux de son oncle, se disposa à partir. De toutes les commissions dont son oncle l'avait chargé, il n'en exécuta qu'une seule : il alla chez M. Durand chercher le dossier des pièces relatives à l'affaire de la barque *Pèlerin*.

« Donnez-moi promptement ces papiers, lui dit-il, car je pars aujourd'hui même pour Dieppe, où nous avons, sur le point de mettre à la voile, le navire les *Trois Grâces*, capitaine Joly. »

C'était la première fois que le pauvre garçon, allait respirer l'air de la liberté dans un voyage qui était le rêve

de sa vie; car Piquelair, né avec le goût des aventures de toutes sortes, n'avait jamais poussé ses explorations plus loin que la Celle Saint-Cloud, et se couchait chez son oncle à neuf heures pour se lever à six.

Piquelair avait l'esprit observateur et ce qu'on appelle en anglais de l'humour. Il résolut de faire l'historique de son excursion, afin d'en léguer les souvenirs à sa vieillesse. Voici un échantillon de ses impressions de voyage.



IV

Je monte en wagon. Nous roulons. Quel bonheur!

Mon premier soin est de jeter un coup d'œil sur mes compagnons de voyage. Je m'aperçois que chacun en fait autant. Ce n'est pas la bienveillance et le plaisir qui se dessinent sur leur visage; c'est au contraire l'inquiétude et une certaine roideur qui va parfois jusqu'à l'hostilité.

L'homme est un animal sociable, disent les naturalistes; on ne s'en douterait pas à voir avec quel air rechigné et maussade chaque voyageur, pour caser ses paquets et se caser lui-même le plus commodément possible, s'efforce d'empiéter sur le domaine temporel de son voisin. Toutefois cette première impression s'efface peu à peu et les physionomies se dérident.

Devant moi est assis un voyageur qui a toujours le sourire sur les lèvres, comme les danseuses et les dames de comptoir.

Il tire de sa poche une boîte de pastilles de chocolat, et en offre à une vieille dame assise en face de lui.

« Merci, monsieur, lui dit la vieille dame, je ne prends de chocolat sous aucune forme ; c'est tout le contraire pour le café au lait : j'en prendrais sous toutes les formes.

— Je regrette, madame, de ne pas pouvoir vous en offrir sous une forme quelconque ; mais, comme dit le proverbe, la plus belle fille du monde...

— Ne peut donner que ce qu'elle a ; je le sais depuis longtemps, monsieur. »

La boîte circule encore sans plus de succès. Vient mon tour. Je prends deux pastilles. Il ne s'y attendait pas, et me remercie comme si je venais de lui rendre un service.

« Ce chocolat est excellent, lui dis-je.

— Oui, il sort de la meilleure fabrique que nous ayons en France, celle du Véridique cacao. Permettez-moi de vous remettre quelques-uns de ses prospectus. »

Il me parut évident que l'homme au chocolat était le commis voyageur de cette illustre maison.

« Vous allez au Havre, monsienr ?

— Non, monsieur, je vais à Dieppe.

— Ah ! j'y vais aussi.

— Mais je m'arrêterai quelques heures à Rouen pour visiter ses principaux monuments.

— Moi aussi.... pour visiter ses principales épiceries. »

J'étais décidé, en effet, à faire escale à Rouen, comme disait mon oncle Durand, qui ne se doute guère, hélas ! que je verrai la mer avant lui.

Je m'abandonne sans restriction aux charmes du voyage. J'admire les ravissants méandres de la Seine, les coteaux pittoresques, les riches prairies, les ruisseaux qui les traversent et dont les reflets argentés scintillent au soleil. Par dessus tout, j'admire cette riche terre de Normandie, dont pas un pouce n'est perdu pour le cultivateur. Les habitations des paysans sont généralement laides, mais on sent que l'aisance doit y régner.

Je suis touché de pitié à l'aspect de certains troupeaux maigres qui paissent dans de riches prairies.

« Ne les plaignez pas, me dit le chocolatier, dans six semaines ils seront dignes d'être admis à la boucherie.

— Voilà, répondis-je, une admission bien flatteuse pour eux. Je ne les plains plus, en effet. »

Nous sommes à Rouen.

Mon commis voyageur a son hôtel d'habitude, où il est traité au plus juste prix, mais où l'on écorche naturellement les voyageurs de passage.

Tandis que mon compagnon va visiter ses épiciers, je prends un cicerone et je vais visiter les monuments.



V

Rouen est certainement une des villes de France les plus riches en souvenirs historiques. C'est un livre de pierres sur chacune desquelles se trouve gravée quelqu'une des abominations qui composent presque exclusivement les annales de cette sombre, mystérieuse, fanatique et imbécile époque qu'on appelle le moyen âge : des meurtres, des empoisonnements, des iniquités de tous genres. Vous en trouvez partout la trace dans cette vieille capitale de la Normandie, depuis l'assassinat de l'évêque de Rouen, Prétextat, poignardé au pied de l'autel par l'aimable Frédégonde, jusqu'à l'auto-da-fé de Jeanne d'Arc, sans compter les massacres en masse dont la liste seule remplirait un volume.

Mon guide est un ancien élève de rhétorique, qui s'est fait commissionnaire faute d'avoir trouvé à mieux employer son éducation. Je louai sa science à deux francs l'heure. C'est le prix des fiacres. Je visitai d'abord la cathédrale, considérée à juste titre comme une des plus belles églises de France.

Chemin faisant, mon pilote, comme n'aurait pas manqué de l'appeler mon oncle Durand, m'adresse timidement cette question :

« Peut-être monsieur ignore-t-il, comme tant de gens qui pourtant sont loin d'être des ignorants, l'étymologie du mot Normandie ? J'ai promené dernièrement un membre

de l'Académie française qui ne savait pas que Normandie vient *northmen*, mot anglais qui signifie hommes du Nord, parce que ce furent les hommes du Nord, les Normands qui la conquirent. Du reste, je lui ai appris bien d'autres choses, ma foi ! C'est étonnant, monsieur, comme les savants sont parfois ignorants ! Nous en pouvons parler, nous autres guides. Ainsi, monsieur, mon illustre promeneur ne savait pas que, en 1683, un orage éclata sur Rouen qui renversa le magnifique clocher de Saint-André, celui non moins beau de Saint-Michel, et une notable partie de la tour de Saint-Laurent, plus trois tourelles du grand portail de la cathédrale, qui tombèrent sur la voûte de la maison de Dieu, l'effondrèrent horriblement et brisèrent l'orgue, un vrai chef-d'œuvre, dont les suaves harmonies donnaient aux fidèles un avant-goût des célestes concerts.

— Mon ami, me dit l'académicien, pourriez-vous aussi me dire pourquoi Dieu, qui est l'arbitre souverain de toutes choses, lance si souvent la foudre contre ses propres temples, de préférence aux maisons particulières qui les avoisinent ? Vous ne répondez pas, continua l'homme immortel ; hé bien, je vais vous le dire, c'est parce que les clochers étant beaucoup plus élevés que les maisons particulières, le fluide électrique les atteint nécessairement plus souvent que ces dernières. »

J'allais à mon tour émettre mes idées sur les églises sans cesse menacées par le feu du ciel, quand la cathédrale, imposante construction du moyen âge, se dessina tout entière à nos yeux. Pendant quelques moments je me nourris en silence des beautés de cette grande œuvre architecturale.

« Combien, demandai-je à mon guide, a-t-il fallu d'années pour bâtir ce monument ?

— Ah ! monsieur, ce n'est point par années, c'est par siècles qu'il faut compter. La base de cette tour appartenait à une église consacrée sur le même emplacement, et

que la foudre (toujours la foudre) détruisit presque complétement le 9 avril de l'an 1200, qui se trouvait être le jour de Pâques.

— Le jour de Pâques?

— Oui, monsieur, le peuple considéra ce coup de foudre comme une vengeance céleste, et pourtant le peuple était bien religieux à cette époque, puisqu'on brûlait tous ceux qui ne l'étaient pas du tout ou même qui ne l'étaient pas suffisamment.

— C'est inexplicable.

— Et quelle est cette autre tour à droite?

— C'est la tour de George d'Amboise, qu'on appelle aussi vulgairement la tour de Beurre.

— Et pourquoi la tour de Beurre? Est-ce qu'elle se fond au soleil?

— Non, monsieur, on l'a ainsi nommée parce qu'elle fut bâtie avec l'argent qui provint des dispenses du carême.

Les quatre tourelles qui relient les deux tours étaient autrefois surmontées par d'élégants minarets de pierre. Ces minarets ont aussi été détruits par la foudre en 1683.

— Encore la foudre! Et quelle est cette flèche construite à jour et qui semble ne pas se relier avec le reste de l'édifice.

— Cette flèche est en fonte, monsieur. C'est un beau travail, d'une hauteur considérable, puisque l'extrémité supérieure atteint un mètre de plus que le munster de Strasbourg, et n'est dépassée que de trois mètres par la plus haute pyramide d'Égypte. Et pourtant cette flèche est loin de valoir la magnifique pyramide en charpente recouverte de plomb qu'elle a remplacée. C'était un trait de génie que cette audacieuse construction. Hélas! le feu du ciel la réduisit en cendres le 15 septembre 1822.

— Toujours le feu du ciel s'acharnant contre les monuments consacrés au ciel! Quelle singularité! Ah! certes, ce n'est pas dans une église que j'irai me réfugier quand il fera de l'orage! »

De la cathédrale je passe à Saint Ouen.

J'étais émerveillé de la cathédrale, je reste confondu d'admiration à la vue de cet autre spécimen de l'art gothique. Raconte-t-on de pareilles beautés? Non, on fait comme moi, on trompe son oncle, on prend le chemin de fer, on se fait accompagner par un ex-rhétoricien et l'on admire.

Mon cicerone me conduit au palais de justice, en passant sous la porte de la grosse horloge, autrement dite la *porte Massacre*. Ce nom lui vient du beffroi renfermé dans la tour bâtie à côté de la grosse horloge, et qui sonna si souvent pour donner le signal des massacres : massacre des protestants, massacre des catholiques, massacre des Anglais, massacre des Français, massacre du peuple, massacre des dignitaires, en un mot massacre de tout le monde par tout le monde.

En ce temps-là, tous les soirs, à une certaine heure, on sonnait ce qu'on appelait le couvre-feu. Chaque citadin devait alors rentrer chez lui, couvrir son feu, éteindre sa lumière et se coucher. Ah! le bon vieux temps! Eh bien, qui le croirait? le couvre-feu continue d'être sonné à Rouen. Cet usage ne peut que réveiller dans l'esprit des habitants de funèbres souvenirs.

Le palais de Justice a, comme style architectural, une très-grande analogie avec la cathédrale. C'est peut-être le plus beau domicile qui ait jamais été donné à Thémis, comme on disait au collége.

Nous visitâmes ensuite l'hôtel Bourg-Théroulde, qui est entièrement de bas-reliefs. François Ier et Henri VIII l'ont habité après l'entrevue du camp du Drap d'Or. Ce fut là qu'Henri IV reçut les insignes de l'ordre de la Jarretière.

« Et maintenant, demandai-je à mon guide, quelles sont les personnages qui habitent cette noble demeure?

— Elle est aujourd'hui occupée par la caisse d'escompte.

— La caisse d'escompte ! Jamais contraste fit-il mieux comprendre la différence des temps?

— Ah! nous voici sur la place où Jeanne d'Arc fut brûlée comme hérétique. Singulière hérétique que cette malheureuse fille de vingt ans qui toute sa vie avait entendu deux ou trois messes chaque jour, se confessait sans cesse et communiait le plus souvent possible. Je ne suis pas théologien, Dieu merci ! mais il me semble que messieurs les théologiens abusaient singulièrement alors de leur pouvoir temporel. C'est étonnant comme messieurs les théologiens sont parfois méchants ! A quoi donc cela peut-il tenir? »

Ici finissent les impressions de voyage écrites par le neveu de l'armateur. C'est donc à nous de reprendre la parole pour le suivre dans le reste ds son voyage et raconter les événements extraordinaires dramatiques dont se compose cette nouvelle.



VI

Le moment venu, Just Piquelair retrouva son chocolatier dans la salle d'attente du chemin de fer, et tous deux partirent dans le même wagon pour Dieppe. Le voyage n'eut pas d'incident notable, si ce n'est la conversation de deux de leurs voisins sur les *affaires du temps*, comme disait l'un d'eux.

« Que pensez-vous qu'il arrivera.... de tout ce qui arrive ?

— J'avoue, mon cher monsieur, que je n'ai encore à ce sujet que des idées très-vagues.

— Par exemple, quel sera le résultat de l'expédition en Chine?

— Mais probablement un traité de paix de la Chine avec nous et avec l'Angleterre, basé sur les principes naturels d'une parfaite réciprocité.

— Ainsi, selon vous, les Chinois feraient bon accueil désormais aux missionnaires catholiques et aux missionnaires protestants, et, de leur côté, la France et l'Angleterre, feraient bon accueil aussi aux missionnaires que la Chine croirait devoir nous envoyer pour prêcher en Europe la religion de Bouddha? Ce serait en effet très-équitable. Et la question d'Italie?

– Mes idées ne sont guère plus nettes sur ce point. On dit que les puissances ne permettent pas au Piémont de faire par mer le siége de Gaëte. Ce ne peut être qu'un

faux bruit. Je comprenais fort bien qu'elles s'opposassent au blocus, lorsqu'il était déclaré par Garibaldi, qui ne pouvait être à leurs yeux qu'un chef de partisans; mais maintenant qu'il l'est par le Piémont, puissance régulière et reconnue, qui a le droit de faire la guerre au roi de Naples, si bon lui semble, à ses risques et périls seuls, je ne m'expliquerais plus cet empêchement. Aussi je crois que tout cela se terminera à la satisfaction générale, sauf à celle, bien entendu, de François II.

— Ainsi, selon vous, voilà ce qui arrivera certainement... de ce qui arrive?

— Oui, certainement... à moins toutefois qu'il n'en arrive tout autre chose.

— Merci, monsieur, de vos excellents renseignements.

— Il n'y a pas de quoi, mon cher monsienr; tout à votre service. »

Arrivé à Dieppe, Piquelair ne fit que déposer son sac de voyage dans l'hôtel, où il descendit avec le représentant de l'illustre maison du *Véridique cacao*, et il courut sur la jetée pour contempler le magnifique spectacle de la mer, qu'il allait voir avant son oncle Durand, ce qui en doublait le plaisir.

Cependant, malgré toute la grandeur de cette plage de Dieppe, une des plus belles que l'on puisse admirer, Piquelair ne fut point ému et trouva la mer peu de chose en comparaison de ce qu'il s'était imaginé. L'armateur n'ayant guère sur lui que des tableaux de naufrage où la mer, sous l'action du vent en fureur, roule des montagnes d'eau aussi grosses que les buttes Montmartre, le neveu ne s'était figuré la mer qu'à l'état désordonné. Or la mer était extrêmement calme ce jour-là, et Piquelair éprouva une vive déception.

— Bah! ce n'est que ça! s'écria-t-il avec dédain. Ah pardieu! ce n'était vraiment pas la peine de m'exposer pour si peu à la colère de mon oncle. J'avais vu le lac

d'Enghien, c'était très-suffisant; moins grand, je l'avoue, mais absolument pareil.

Et à ces mots, Piquelair revint à l'hôtel en haussant les épaules tout le long du chemin.

Il y retrouva son compagnon de voyage qui se mettait à table.

— Que désire monsieur? lui demandait le garçon.

— Le dîner *complet*, répondit le commis voyageur.

Et vous, monsieur? demanda le garçon à Piquelair, qui s'était placé en face de son compagnon.

— Moi, répondit-il, puisque j'ai tant fait que de visiter un port de mer, je veux me repaître exclusivement des productions du crû. Servez-moi un homard.

— Nous n'en avons pas, répondit le garçon.

— Hé bien! du saumon.

— Pas davantage.

— Comment! vous n'avez ni saumon ni homard dans un port de mer!

— Pas pour le moment, monsieur; mais demain nous devons en recevoir de Paris. En attendant, nous pouvons offrir à monsieur de la carpe, de l'anguille, du brochet, des goujons....

— Du poisson d'eau douce!.. allons donc!.. ce ne serait pas la peine d'avoir fait cinquante lieues. Servez-moi ce que vous voudrez. »

Tandis que le garçon exécutait leurs ordres, Piquelair dit à son compagnon :

« En vérité, je ne sais pas trop à quoi sert la mer, puisqu'elle n'offre ni tempête ni poisson.

La mer, mon cher monsieur, ne sert guère en effet qu'à nous apporter le cacao que certaines maisons emploient pour fabriquer le chocolat. Encore même pourrait-on s'en passer. C'est ce que fait la maison que je représente, la maison du *Véridique cacao*. Elle l'a remplacé par la farine de haricot, et avec avantage, je vous prie de le croire.

— Avec avantage pour elle, voulez-vous dire?

— Parbleu!

Pendant ce temps, le garçon avait servi devant le commis voyageur six plats de viande dont un gigot, quatre plats de légumes, dont un de choux fleurs au gratin, une salade, et huit plats de dessert, dont un fromage de Chester.

Le chocolatier mangea copieusement de tout ce qu'on avait posé devant lui.

Quant à Piquelair, dont l'appétit était moins vorace, et qui crut faire acte d'économie en y mettant plus de modération, il se contenta de demander une tranche de gigot, un peu de salade, un peu de choux-fleurs et un morceau de fromage qui avaient été servi à son compagnon.

Et cependant, quand vint ce qu'on appelle vulgairement le quart d'heure de Rabelais, c'est-à-dire le moment de payer la dépense, le chocolatier, qui avait mangé de tout, en fut quitte pour trois francs cinquante centimes, prix du dîner de table d'hôte, tandis que Piquelair, qui n'avait mangé qu'un peu de ce qu'avait beaucoup mangé son compagnon, eut à payer sept francs soixante-quinze centimes. Il se récria sur cette différence; mais on lui répondit que son compagnon payait moins parce qu'il avait demandé le dîner complet, tandis que lui n'avait demandé qu'une partie de ce même dîner, ce qui était beaucoup plus cher.

« Ce garçon est *véridique*, dit le chocolatier, qui, par habitude, se servait volontiers de cette épithète. Tel est l'usage dans presque tous les hôtels du monde. »

Piquelair dut s'exécuter.

Le lendemain, en attendant l'heure de prendre le chemin de fer afin de se trouver à Paris avant le retour de son oncle, Piquelair s'en alla flâner sur la jetée. Il assista au départ de quelques bateaux pêcheurs, et il vit les femmes et les enfants des marins en partance venir

s'agenouiller devant une grande croix qui s'élève près de là.

La première impression que ressentit Piquelair à la vue de cet acte de piété fut une impression de respect et de sympathie. Mais, s'étant approché de ces femmes, il vit que rien chez beaucoup d'entre elles n'exprimait l'émotion qu'elles étaient censées éprouver. Les unes avaient l'air distrait, les autres causaient indifféremment; quelques-unes même riaient tout bas. Enfin il y en avait une qui faisait pis encore : elle allongeait une taloche à son bambin entre chaque phrase de la prière qu'elle récitait, parce qu'il avait déchiré son pantalon en jouant.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, murmurait-elle en s'adressant à Dieu. — Tu te coucheras sans souper pour te punir, ajoutait-elle en s'adressant au petit garnement. -- Et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. — Cela t'apprendra à abîmer tes effets. »

Et s'étant relevée :

« Allons, marche devant. » acheva-t-elle en administrant une dernière bousculade à l'enfant.

« Singulier amalgame de dévotion et de colère! se dit Piquelair. C'est que, chez la plupart de ces femmes sans éducation, ces démonstrations de piété ne sont qu'une affaire de tradition et de routine. Il en est de même chez les brigands de la Calabre, lesquels s'agenouillent dévotement devant une statue de la Vierge pour la prier de seconder le méfait qu'ils sont sur le point de commettre.

Comme notre philosophe revenait de la jetée vers la ville, il vit un magasin de bimbeloterie, sur les vitres duquel un placard écrit à la main annonçait qu'il y avait là pour les amateurs de passage un piano à l'heure.

Piquelair aimait la musique avec passion. Il savait tapoter sur le clavier quelques polkas et quelques quadrilles, assez bien pour être dansés, mais trop mal pour

être écoutés par tout autre que par lui. Il tira sa montre et vit qu'il avait une heure devant lui. L'occasion lui parut bonne. Il entra donc dans la boutique.

« Vous louez votre piano à l'heure?

— Oui, monsieur.

— Vous ne le louez pas au morceau?

— Je l'ai loué au morceau pendant quelque temps, mais j'avais affaire à des amateurs qui jouaient des fantaisies de quarante pages, et j'ai mis fin à cet abus de doubles croches. Maintenant mon piano est à l'heure, et l'heure commencée se paye entièrement.

— Combien? demanda Piquelair.

— Cinquante centimes.

— Je prends le piano.

— Veuillez, monsieur, vous donner la peine de monter au premier. »

Sur la caisse de l'instrument, son prudent propriétaire avait écrit cet avis, qui sans doute était nécessaire :

« Messieurs les amateurs sont priés de ne pas s'asseoir sur le clavier, de ne pas se coucher sur la caisse, de jouer modérément, enfin de ne rien faire qui soit de nature à détériorer cet instrument, qui, bien ménagé, peut encore rendre de notables services. »

Piquelair débuta gravement par un accord de huit notes. Sur les huit notes frappées, un seul son se fit entendre :

« Mais c'est un piano muet, dit Piquelair au marchand bimbelotier.

— Vous avez le droit, lui répondit celui-ci, de choisir parmi les notes celles qui résonnent et de laisser de côté les autres.

— Et cela ne me coûtera pas plus cher que si je jouais sur toutes? demanda ironiquement Piquelair.

— Non, monsieur, répondit naïvement le loueur. C'est toujours le même prix.

— Allons, vous êtes un véritable protecteur des arts. Je vais tâcher d'user de ce droit. »

Il en usa pendant une heure. Au moment où il allait achever un galop, il vit l'aiguille de la pendule marquer la fin de l'heure commencée. Piquelair, qui était bon comptable, s'arrêta court.

« J'achèverai mon galop mentalement, dit-il; ce sera, du reste, à peu près comme si je le jouais sur cet instrument, à quelques notes près, celles qui résonnent. »

Comme il sortait en fredonnant son galop de chez le protecteur des arts à cinquante centimes l'heure, il se trouva nez à nez avec le capitaine Joly qui venait de débarquer. Piquelair eût bien voulu éviter cette rencontre, car son oncle pouvait apprendre du capitaine son escapade à Dieppe, mais il n'y avait pas moyen.

Le capitaine parut aussi très-interloqué.

Nous les laisserons quelques instants ensemble pour nous transporter au bureau du télégraphe électrique Une femme, jeune encore et d'une charmante physionomie, s'y présentait en ce moment. Elle remit à l'employé, à destination de Paris, la dépêche suivante, qui devait avoir les plus terribles conséquences.



VII

— Eh quoi! vous ici, monsieur Piquelair! s'écria d'un air visiblement contarié le capitaine Joly, commandant du navire les *Trois Grâces*, appartenant à l'armateur de la rue Saint-Denis.

— Mon Dieu oui, c'est moi, répondit Piquelair avec une égale contrariété.

— Et qu'êtes-vous donc venu faire à Dieppe? demanda le capitaine.

— Moi? rien!... me promener, voilà tout. J'étais curieux de voir la mer, et ma foi! soit dit en passant, je ne vous en fais pas mon compliment.

— Il cache son jeu, pensa le capitaine, méfions-nous. — Puis tout haut: — A qui le dites-vous!... La mer! la mer!... j'en ai horreur! je ne désire qu'une chose, moi qui vous parle, c'est de lui dire adieu à la mer, pour vivre paisiblement à la campagne, entouré de poules, de canards, de vaches, de moutons, et d'une nombreuse famille. Mais parlez-moi franchement: votre oncle ne vous charge, par hasard... d'aucune mission ici?

— Mon oncle? Ah! bien oui! C'est à son insu que j'y suis. Et à ce propos, je vous prie de ne jamais lui dire un mot de notre rencontre. Cela le mettrait dans une fureur de coq-d'inde.

— Soyez tranquille.... Il n'est pas probable que j'aie jamais l'avantage de le revoir.

— Que voulez-vous dire ?

— Moi ?... rien !... un simple pressentiment.

— Vous avez en effet l'air préoccupé, inquiet.... Mais vous-même, capitaine, comment êtes-vous encore à Dieppe? il me semble que, d'après les derniers avis de l'associé de mon oncle, les *Trois-Grâces* devraient être parties d'hier. Est-ce que votre chargement n'est pas complet.

— Si fait!... c'est-à-dire non.... il y manque encore quelque chose, répondit le capitaine en jetant au loin un regard d'anxiété.

— Il manque quelque chose à votre chargement, dites-vous? s'écria un troisième personnage, le commis voyageur que nous connaissons, et qui avait entendu les derniers mots du capitaine en sortant de chez l'épicier voisin. Je sais ce qui vous manque, moi; c'est une provision de chocolat. Je puis vous en offrir du meilleur au plus bas prix possible Excellence et bon marché, telle est la règle de la maison que je représente, et qui a pour devise: *au véridique cacao.*

— Je n'en doute pas, monsieur; mais, par malheur, je n'aime pas le cacao, pour en avoir trop mangé de véridique dans les pays qui le produisent.

— Raison de plus capitaine. J'ai justement votre affaire. Le cacao n'est qu'un préjugé; vous n'en trouverez pas un atome dans nos produits.

— Au surplus, monsieur, reprit le capitaine, mes provisions sont faites, et je n'y puis rien ajouter. Si jamais je parviens à me retirer à la campagne, entouré d'une nombreuse famille, je n'oublierai pas vos obligeantes propositions. Mais pardon si je vous quitte, messieurs, continua-t-il en apercevant au loin devant le bureau télégraphique, une dame qui semblait lui faire signe en agitant son mouchoir. Il me reste beaucoup à faire avant de mettre à la voile. Au revoir peut-être, monsieur Piquelair Serviteur, monsieur. »

Le capitaine s'éloigna sur ces mots, dans la direction où il avait aperçu la dame au mouchoir, laquelle continua son chemin à pas lents, comme pour l'attendre.

C'était bien en effet la même personne que nous avons vue porter au bureau du télégraphe électrique, à destination de Paris, cette dépêche qui doit avoir de si terribles conséquences pour certaines personnes.

On a déjà pu apprécier le caractère du capitaine Joly par ses aspirations. De taille moyenne, de nature sympathique, il était mince, élégant, doucereux; il avait la figure imberbe, la main mignonne, la voix flutée. On l'eût pris volontiers pour une femme travestie en homme. Il était brave d'ailleurs, fort intelligent et fort instruit, mais il appartenait à la catégorie maugréante de ces gens qui se plaignent sans cesse de la profession qu'ils ont choisie, qui les enrichit, qu'ils ont hâte d'abandonner, disent-ils, et qui continuent de pratiquer obstinément jusqu'à la fin. Ce que rêvait, lui, l'homme de mer, nous l'avons vu, c'était la vie des champs, la vie de famille, la vie d'étable et de basse-cour. Réalisera-t-il son rêve? C'est possible, mais le contraire est possible aussi. Vous voyez que nous ne cherchons pas à anticiper sur les événements.

Piquelair et le chocolatier n'avaient pu remarquer son petit manége avec la dame à la dépêche.

« Ça, un marin, un *véridique* marin! s'écria le commis voyageur quand le capitaine se fut éloigné.

— Dame! *véridique* dans le genre de votre cacao, répondit en riant Piquelair; ce qui ne l'empêche pas non plus d'être un excellent marin, bien qu'en ce moment, je l'avoue, il y ait du louche dans sa conduite. Avez-vous remarqué son inquiétude, son trouble et sa brusque retraite?

— Parbleu!... et son horreur du chocolat.

— Avec ça qu'il devrait déjà avoir quitté Dieppe. Mon devoir serait peut-être de signaler ces circonstances à

l'associé de mon oncle... mais, ma foi! je ne me sens pas le courage d'affronter les conséquences de cette démarche.

— Néanmoins, reprit le chocolatier, vous restez encore à Dieppe ?

— Dieu m'en garde! je regagnais justement l'hôtel, pour de là me rendre au chemin de fer, lorsque j'ai rencontré le capitaine.

— Hé! hé! nous n'avons plus que bien juste le temps. Il est midi; le convoi part à la demie; en route! en route! »

Une demi heure après, ils s'embarquaient pour Paris.

Nous les y précéderons.



VIII

Il est trois heures de l'après-midi. Nous sommes rue Saint-Denis, n° 110, dans la maison occupée par un homme d'affaires, celui précisément à qui l'armateur de notre connaissance confie le soin de toutes les questions litigieuses qui naissent de ses opérations.

Un employé du télégraphe électrique se présente dans les bureaux de l'homme d'affaires :

« M. Durand ? demande-t-il.

— C'est moi, répond le premier clerc qui est seul dans son cabinet.

— Voici, monsieur, une dépêche à votre adresse.

— Une dépêche ? De Poissy peut-être ? Ah Dieu ! est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à ma femme, qui s'y trouve en ce moment chez sa mère.

— Non, monsieur, ce n'est pas de Poissy, c'est de Dieppe.

— De Dieppe ? Qui diable est-ce qui peut m'écrire de là ? » reprend le premier clerc, homme d'une quarantaine d'années, qui d'ailleurs ne s'en étonne pas autrement, car ce fait arrive assez fréquemment par suite des fonctions qu'il remplit.

L'employé du télégraphe se retire, et M. D. Durand ouvre la dépêche avec indifférence; mais à peine en a-t-il lu les premières lignes, qu'il s'écrie, comme on le fait dans les tragédies :

« O ciel ! en croirai-je mes yeux? »

La stupéfaction était assez naturelle. Voici la teneur exacte de la fatale dépêche :

« A M. Durand, rue Saint-Denis, 110, à Paris.

« Dieppe, onze heures cinquante minutes du matin.

« Mon excellent ami,

« Hier encore j'étais auprès de toi, et aujourd'hui, au moment où je t'envoie cet adieu suprême, j'en suis déjà bien loin, grâce au chemin de fer ! Dieu seul peut même savoir si nous nous reverrons jamais. Cette idée m'attriste tout à la fois et m'enchante. Le cœur des femmes est si bizarre ! »

— Des femmes ! s'écrie M. Durand en interrompant sa lecture. Serait-ce donc mon épouse? Ce ne peut être qu'elle, puisqu'elle me tutoie, et qu'aucune autre femme ne s'est jamais permis une pareille familiarité avec moi. Continuons, ajouta-t-il en devenant très-blême.

« Lorsque tu recevras cette dépêche, j'aurai probablement quitté la France. »

— L'infortunée !

« Je m'embarque aujourd'hui même pour de lointains rivages, avec celui que j'aime, car tu sais que la franchise est le fond de mon caractère, et je suis lasse enfin de te tromper depuis si longtemps. La perfidie m'a toujours fait horreur. »

— La malheureuse !

« L'homme que tu recevais comme un ami, et dont la main a tant de fois pressé la tienne, cet homme, je dois te l'avouer, possède toute mon affection. »

— C'est Alfred, sans doute ! ce monstre d'Alfred ! Je parierais cent francs contre dix que c'est lui !..... Un homme qui m'a rendu tant de services !... Quelle indélicatesse !

« Ce que je fais est mal, peut-être ; je suis trop hon-

nête pour le dissimuler; mais que veux-tu? Il a bien fallu me décider à cet expédient. »

— Elle appelle cela un expédient!

« Je connais tes idées inflexibles au sujet du mariage, et je désespérais d'obtenir ton consentement tant que je serais restée près de toi. »

— Mon consentement? Que veut dire la misérable?... Je n'ose approfondir cet abîme d'iniquité. . Ah! certes, non, je ne suis pas homme à consentir. Je me serais même opposé autant que possible. Je lui sais gré du moins de me rendre justice sous ce rapport. Poursuivons:

« La faute, permets-moi de te le dire, la faute en est donc à toi. »

— Allons, bon! c'est moi qui vais être le coupable? Quel tissu de monstruosités!

« Du reste, mon bon ami, n'accuse personne de la disparition des valeurs que j'ai prises dans ton secrétaire, hier soir, en ton absence, en vaquant aux soins de la maison selon mon habitude. »

— Comment! elle m'a volé mes dix mille francs!... L'infâme!

« J'ai cru pouvoir le faire, parce qu'en définitive ce n'était de ma part qu'un faible prélèvement sur la petite fortune provenant de ma dot, et dont le surplus est encore dans tes mains. Tu comprends qu'on ne peut pas être sans argent sur la rive étrangère, et qu'il n'eût pas été délicat de ma part de rester à la charge du mortel avec qui je m'éloigne de toi, et qui n'est pas mon mari. Ah! s'il était mon mari, ce serait différent. »

— Merci bien, au nom de tous les maris!

« Tu sais que rien ne dépoétise une femme dans l'esprit de l'homme qui l'aime comme l'obligation où il peut se trouver de payer ses dépenses. C'est dans ce même but que je te laisse le soin d'acquitter une foule d'emplettes, afin de conserver toute mon auréole à ses yeux. Ces nom-

breuses emplettes, d'ailleurs, je les ai faites bien moins pour satisfaire ma propre vanité que pour continuer de te faire honneur à l'étranger. »

— Elle devrait ajouter : « comme en France. » Il est joli, l'honneur !

« Mais, en revanche, pour te consoler de mon absence et pour ne pas te quitter tout entière, je te laisse mes enfants. Bien que tu ne sois pas leur père, je connais assez ton cœur pour être certaine que tu ne les en couvriras pas moins d'une égale tendresse. »

— En vérité, je dois être le jouet d'un horrible songe !... Je n'aurais jamais pensé que l'humanité pût offrir de si abominables individualités.

« Adieu donc, mon excellent ami. De loin comme de près, je ne cesserai de prier le ciel pour ton bonheur, et, malgré la petite contrariété que je te cause sans doute, je suis sûre que de ton côté tu feras aussi des vœux pour le mien. Peut-être même m'accorderas-tu bientôt ton consentement.

— Encore mon consentement !... Elle y revient !... Quelle platitude !... Et mes dix mille francs, donc !

« Jusqu'à ce que tu me l'accordes enfin, l'homme que j'idolâtre et moi, nous continuerons de vivre comme frère et sœur. Tu connais mes principes, et lui, il me l'a juré sur la tombe de sa tante. Mais que parlé-je de bonheur !... En est-il d'assuré sur la terre ?... Les hommes sont si volages ! »

— Ah ! oui, je lui conseille de parler des hommes !

« Mais si celui en qui j'ai placé toute ma confiance venait jamais à m'abandonner lâchement, je te le jure par ce que j'ai de plus sacré, par la tendresse et le respect que je te porte, je te reviendrai digne de toi. Non certes, ce n'est pas à un autre que j'irai demander un asile, pour y gémir à l'écart sur mes illusions perdues. »

— Merci mille fois de la préférence ! s'écria M. Durand avec un amer ricanement.

« Ah ! j'oubliais... »

Mais ici M. Durand fut obligé d'interrompre un moment sa lecture.

Après s'être remis un instant de l'émotion qu'il éprouvait, M. Durand continua la lecture de la dépêche télégraphique, qu'il lui semblait ne pouvoir attribuer qu'à sa femme :

« Ah ! j'oubliais.... Au moment solennel de confier ma destinée aux flots, sur le navire *les Trois-Grâces*, il me reste une prière à t'adresser. Tu connais mon caractère ; tu sais combien il est ombrageux en matière de sentiment ; hé bien ! je l'avoue, je suis jalouse de ton affection. Promets-moi donc de ne jamais me remplacer dans ton cœur. Si cela arrivait, j'en mourrais de chagrin ! »

— Oh ! les femmes ! les femmes !... Quel gâchis des sentiments les plus contradictoires ! Elle me trompe, et c'est justement ce moment-là qu'elle choisit pour me défendre de la tromper à mon tour. J'ai connu des bouteilles d'encre qui étaient certainement moins troubles que toutes ces têtes de femmes. Continuons.

« Si donc la mauvaise humeur risquait jamais de l'emporter dans ton esprit sur l'indulgence que je réclame, rappelle-toi les circonstances qui plaident en ma faveur. J'ai été mariée bien jeune, tu le sais, à un homme que j'estimais sans doute, mais qu'une femme tant soit peu délicate ne pouvait aimer. »

— Elle appelle cela une circonstance atténuante ! Toujours la même bouteille à l'encre !

« J'ai dû concentrer dans mon cœur tout ce que le ciel m'avait donné de sensibilité. Conviens-en, mon ami, il fallait bien que ce trop-plein fît un jour explosion ; il fallait bien que mon âme rencontrât tôt ou tard l'âme qui devait correspondre avec elle. Je l'ai trouvée

enfin, et voilà pourquoi je te quitte. Qu'y a-t-il de plus simple, puisque je suis majeure et libre, je te le demande? »

— En effet, tout cela est enfantin à force de naturel! s'écria M. Durand avec une ironie poignante.

« Il est inutile que je signe ce télégramme, car il ne peut y avoir le moindre doute pour toi sur celle qui te l'envoie. Les secrets qu'il renferme doivent rester d'ailleurs entre toi, moi, le télégraphe et celui que je vais accompagner au bout du monde.

« Adieu encore une fois, mon excellent ami; l'homme que j'adore est là qui m'attend. Tout à toi pour la vie. »

Le visage de M. Durand avait passé alternativement par toutes les nuances de l'arc-en ciel, à mesure qu'il continuait cette lecture. Enfin il s'était arrêté du blême au blafard quand il l'acheva.

« En vérité! s'écria-t-il alors en se tenant la tête à deux mains, si je ne suis pas fou en ce moment, j'ai du moins la presque certitude de le devenir!... Ma femme!... ma Virginie!... la mère.... de ses enfants!... je n'ose plus dire des miens!.... Elle! elle.... que je croyais à Poissy, au sein de sa vertueuse famille!... se faire enlever ainsi..., en m'enlevant dix mille francs!... Quel abus de confiance!... Oh! mais j'y mettrai bon ordre! Il y a des lois.... des tribunaux.... des gendarmes.... Je vais dénoncer le fait à l'autorité compétente. Les scélérats n'ont peut-être pas encore quitté Dieppe. Il en sera temps. Je demande qu'on les appréhende! qu'on les ramène chargés de chaînes à Paris! qu'on les condamne à des supplices inouïs!... qu'on les jette sur la paille humide des cachots!... eux et mes dix mille francs!... »

Tout en fulminant de la sorte contre les coupables, M. Durand se rendit promptement à la préfecture de police.



IX

« Auriez-vous, dit M. Durand au concierge de la préfecture, auriez-vous l'excessive bonté, monsieur, de m'indiquer.... je ne sais trop comment dire.... de m'indiquer le bureau des réclamations?

— Cinquième cour, troisième voûte, quatrième corridor, deuxième étage, n° 137, répondit solennellement le concierge.

— Je vous rends grâces, monsieur, » dit M. Durand, à qui les plus douloureuses préoccupations ne pouvaient faire perdre les traditions de ce qu'il appelait l'urbanité française. »

Arrivé à la porte du bureau indiqué il frappa discrètement onze fois sans que personne répondît. Enfin il se décida à entrer, s'inclina profondément derrière l'employé, qui continua à lui tourner le dos, puis il toussa, se moucha, se démena, fit du bruit avec une chaise, mais tout cela vainement. L'employé ne bougea pas.

« Monsieur!... hasarda M. Durand d'une voix d'abord à peine perceptible. Monsieur!!... Monsieur!!! .. Monsieur!!!!... Monsieur!!!!!.... Monsieur!!!!!!... Monsieur!!!!!!!... »

Les points d'exclamation indiquent le grossissement progressif de la voix de M. Durand, qui finit par faire trembler les vitres.

L'employé ne bougeait toujours pas. M. Durand com-

mençait à croire qu'il avait affaire à un homme empaillé, une sorte de mannequin qu'on avait placé là pour faire nombre.

Mais enfin, sans tourner la tête, sans rien perdre de son immobilité, le prétendu mannequin fit entendre ces mots d'une voix grave et sonore :

« Tout à l'heure ! »

M. Durand attendit; puis, au bout de vingt-cinq minutes, il se permit cette observation d'une voix plaintive :

« Mais, monsieur, j'aurai l'honneur de vous faire remarquer que le temps s'écoule....

— La belle découverte !

— Et que, si je tarde encore, on ne pourra plus retrouver....

— Que venez-vous donc réclamer?... une canne?... un parapluie?....

— Plût au ciel !

— Un porte-monnaie?... un porte-cigares?... un binocle?... une montre?... une jumelle?...

— Hélas ! bien autre chose !

— Des billets de banque, peut-être.

— Oui, monsieur, dix billets de banque !

— Diable ! la somme est *conséquente !*... Et dans que fiacre avez-vous laissé cela?

— Je ne l'ai laissé nulle part, monsieur; c'est-à dire si, je l'avais laissé dans mon secrétaire, où on me l'a volé. Faites-le moi rendre, je vous prie, et je vous bénirai jusqu'à la fin de mes jours.

— Gardez votre bénédiction, mon brave homme : il nous est interdit de recevoir aucune gratification du public.

— Soit, monsieur, ne parlons plus de récompense honnête; je rends hommage à la délicatesse du sentiment qui vous fait refuser mes bénédictions; mais, n'importe ! faites-moi réintégrer cette somme.

— Vous savez donc où elle est?

— Oui, monsieur, elle est à Dieppe, entre les mains de ma femme.

— Vous oubliez qu'une femme ne peut pas plus voler son mari qu'un mari sa femme, ou qu'un fils son père, ou qu'un père son fils. Ce sont de ces choses qui se font entre parents.

— A la bonne heure ! Mais il y a un complice.

— C'est différent. Le complice payera pour elle.

— Ma femme m'a volé ma caisse, ce complice m'a volé ma femme, et tous deux vont voler....

— Ah ça, quel galimatias me faites-vous là? Tous deux vont voler, dites-vous? Mais vous disiez que c'était déjà fait

— Voler à l'étranger, s'entend.

— Ah bien ! très-bien !

— Comment ! très-bien? Ce langage a lieu de me surprendre dans la bouche d'un homme aussi haut placé. C'est très-mal que vous devriez dire.

— Auriez-vous, par hasard, la prétention de me donner des leçons d'élocution?

— Non, assurément, monsieur; mais....

— Il n'y a pas de mais !... Silence !... En définitive, du moment qu'il s'agit d'un vol et d'un rapt, cela ne me regarde pas.

— Ne suis-je donc pas dans le bureau des réclamations, comme on me l'a indiqué?

— Si fait!. . mais des réclamations d'objets perdus. Nons ne tenons pas de femmes ici. Adressez-vous à qui de droit : Bureau des plaintes, sixième cour, troisième voûte, quatrième escalier, cinquième corridor, pas de numéro, la dixième porte à gauche. »

M. Durand se hâta de suivre l'itinéraire qu'on lui traçait. Malheureusement, dans son trouble, il compta bien jusqu'à la dixième porte du corridor, mais à droite et non pas à gauche. Il entra donc dans une vaste pièce, où il

aperçut plus de cinquante individus passablement hétéroclites de costume, de langage et de figure, qui attendaient chacun son tour pour parler au chef de cet autre bureau. Le garçon fit mettre M. Durand à la queue de la file.

« Ah mon Dieu, que de monde! se dit-il. Est-ce que tous ces pauvres diables auraient été trompés aussi par leurs femmes? C'est bien possible. Mais avec tout cela mon tour n'arrivera jamais en temps utile, et les misérables délinquants auront déguerpi de Dieppe! »

Son tour arriva cependant, et même assez vite.

« Que voulez-vous? » demanda-t-on brusquement à M. Durand, lorsqu'il se trouva enfin devant la grande table chargée de petites cartes et de médailles numérotées près de laquelle étaient assis le chef et son secrétaire.

La vue de ces objets interloqua fort M. Durand.

« Grand Dieu? pensa-t-il, est-ce qu'on décernerait des médailles aux maris qui sont dans le même cas que moi?... Ce serait assez désagréable!... »

Et comme cette réflexion *in petto* avait empêché M. Durand de répondre :

« Allons, voyons, dépêchons! reprit le chef de bureau. Que voulez-vous? Est-ce un permis de serinette ou d'orgûe de Barbarie?

— Dans toute autre circonstance, je ne dis pas, répliqua naïvement M. Durand; l'orgue de Barbarie surtout a bien son charme; mais pour le moment je vous avoue, monsieur, que je n'y ai guère le cœur.

— Et que voulez-vous donc? un permis forain d'arracheur de dents?... de vendeur de crayons, de vulnéraire ou de pommade?... de bâtoniste, de guitariste, de harpiste, d'équilibriste?... d'avaleur de sabre?... de dompteur d'animaux féroces?... de jongleur?... de marchand d'allumettes ou de légumes?... d'éleveurs de serins, de chiens ou de lapins savants?... de chanteur de complaintes?... de

joueur de violon ou de clarinette!... d'avaleur de couleuvres?...

— Des couleuvres?... interrompit M. Durand d'un air lamentable. Ah! certes, j'en ai avalé une bien grosse aujourd'hui!

— Allons, dit alors le chef de bureau à son secrétaire, délivrez à cet homme une carte d'avaleur de couleuvres. Passons à un autre.

— Mais, monsieur, permettez-moi de vous le dire avec tout le respect que je vous dois, se hâta d'objecter M. Durand, je suis resté tout abasourdi à l'audition des offres, fort obligeantes du reste, que vous m'avez fait l'insigne honneur de m'adresser; mais ce n'est point tout cela qui m'amène. Je viens au sujet de ma femme....

— De votre femme? Que ne le disiez-vous tout de suite? Elle veut dévorer des poulets crus, manger des cailloux ou se faire casser de grosses pierres sur la poitrine?

— Mais non, monsieur.

— Une femme géante, alors?

— Non, monsieur.

— Une naine, en ce cas?

— Pas davantage. Taille ordinaire.

— J'entends. Une femme sauvage?

— Hélas! monsieur, pas assez sauvage, à ce qu'il paraît, puisqu'elle m'a indignement trompé, la malheureuse, et c'est justement là ce qui m'amène.

— Nous ne donnons pas de permis de ce genre, mon brave homme; ce serait inutile. Ces dames s'en passent parfaitement. Adressez-vous ailleurs.

— Où cela?

— Dans le corridor, la porte en face. »

M. Durand ne se le fit pas répéter; il courut au bureau d'en face, et cette fois il s'adressait bien.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? lui dit avec

politesse le chef de céans, grave personnage aux cheveux blancs, aux manières affables, aux principes louablement rigides, et qui avait quelques airs de magistrat.

— Je viens, monsieur, répondit M. Durand, encouragé par cet accueil, et d'un air profondément pénétré, je viens déposer mes douleurs conjugales dans votre sein; je viens répandre mes larmes dans....

— Allons, bon! interrompit le chef de bureau, esprit un peu pessimiste, en s'adressant à son secrétaire; encore un mari trompé!... J'en étais certain à l'expression de sa physionomie. C'est une procession aujourd'hui. Nous n'en finirons pas!... Grâce à l'affligeante dégénérescence des mœurs, la place ne serait vraiment plus tenable, si cela continuait. Quant à moi, je suis sur les dents, et je donnerais net ma démission si l'on refusait de m'adjoindre de nouveaux employés en quantité suffisante. »

Il est de fait que M. Durand put voir les quatre parois de la pièce garnies de cartons et de dossiers du parquet au plafond; mais il y en avait de toutes les époques, et la nôtre, tout bien compté, n'en occupait pas plus que ses aînées.

« Et vous venez, monsieur, déposer votre plainte! reprit le chef avec intérêt.

— Oui, monsieur; dans votre sein; je viens verser mes larmes, des larmes d'indignation, des larmes de....

— Vous me l'avez déjà dit. Exposez maintenant les faits. Je vous écoute.

— Hélas! monsieur, je vous avoue que j'ai été bien désagréablement surpris.... car, en vérité, j'étais loin de m'attendre....

— Parbleu! à qui le dites-vous! On ne s'y attend jamais; autrement on ne serait pas surpris. Mais cela vous tombe comme une tuile sur la tête. C'est toujours ainsi. Continuez.

— Et comment ne l'aurais-je pas été surpris, je dirai

même stupéfait, monsieur ! je vous en fais juge. Virginie (c'est le prénom de l'abominable créature), Virginie appartient à une des familles les plus distinguées de Poissy; une famille qui s'est fait une réputation sans tache dans le commerce des bêtes à cornes. Elle a reçu la plus brillante éducation dans les meilleurs pensionnats. Elle joue du piano comme un ange. Avec cela, une solide piété : tous les jours à la messe, tous les samedis à confesse; tout à fait exemplaire. Et puis d'une candeur, d'une modestie, d'une vertu irréprochable.

— Ah çà, que me dites-vous là? Si elle est irréprochable, qu'avez-vous donc à lui reprocher ?

— Je parle du passé, monsieur, et non pas du présent. Et puis modeste, simple, naïve, bonne, enfantine même, à ce point qu'elle passait son temps à élever des serins, et que je l'ai vue pleurer quinze jours la mort de son chat. Ah ! quel cœur !... Elle aimait tant les bêtes que, pour assouvir cette passion, je lui avais solennellement promis une perruche pour ses étrennes. Et cela pas plus tard qu'hier, au moment de son prétendu départ pour Poissy. Quelle ingratitude de sa part ! Mais n'anticipons pas.

— Ah ! certes, l'anticipation ne paraît pas être précisément votre défaut. Continuez.

— Telle était la femme, monsieur le magistrat, telle était l'épouse qui faisait ma joie et mon orgueil; qui me devait aussi un bonheur sans mélange, et qui avait orné ma maison de beaux enfants que j'aimais, hélas ! comme si j'eusse été leur.... »

Ici, M. Durand, cédant à un attendrissement des plus respectables, fut obligé de s'interrompre un instant.

« Remettez-vous, monsieur, lui dit avec bienveillance le chef de bureau. J'attendrai que vous ayez recouvré le calme nécessaire pour l'accomplissement de la démarche que vous faites ici.

— Excusez-moi, monsieur, répondit M. Durand, chez

qui l'indignation eut bientôt repris le dessus; voilà que c'est fini, et cela m'a fait du bien d'avoir versé quelques pleurs dans votre sein. Je poursuis.

— Soit! Mais tâchez, je vous prie, d'en venir à l'objet précis de votre plainte.

— Oui, monsieur. Je disais donc que nous passions ensemble des jours enchanteurs, filés d'or et de soie, comme on dit vulgairement. Jamais le moindre nuage n'était venu obscurcir notre horizon, si j'ose m'exprimer ainsi. Je ne lui refusais rien. Avait-elle envie de petits gâteaux, elle n'avait qu'à parler. Achetait-elle du sucre de pomme, des marrons ou telle autre friandise, quand elle sortait : jamais la moindre remontrance de ma part. Ah! par exemple, pas de bals, pas de concerts, pas de spectacles, pas de romans. Voilà ce qui perd les femmes. Mais, du reste, toutes les distractions que pouvait désirer une personne de son âge. Eh bien! monsieur, il a suffi d'un jour pour renverser de fond en comble tout cet échafaudage de félicité.

— Il n'en faut pas davantage en effet.

— Figurez-vous qu'hier, de l'air le plus sincère du monde, elle m'exprime le vœu d'aller passer quelques jours à Poissy, à l'occasion de la foire, au milieu de sa noble famille. J'y consens avec la même magnanimité qu'à toute autre fantaisie. Elle part.... Voulez-vous savoir pour où, monsieur?

— Mais je vous avoue que je n'en serais pas fâché.

— Pour Dieppe!

— Ah! enfin! ce n'est pas malheureux! s'écria le chef de bureau.

— Comment, monsieur, ce n'est pas malheureux! répéta M. Durand, qui se méprit sur le sens de ces mots.

— Je voulais dire qu'il n'était pas malheureux que vous arrivassiez enfin à formuler nettement vos griefs. Continuez.

— Hélas, oui, monsieur, la perfide est partie pour Dieppe, où elle allait rejoindre son séducteur!... et cela sans m'en prévenir, ne fût-ce qu'à mots couverts! Quelle fausseté? Comprenez-vous cela, monsieur?... sans m'en prévenir!

— Mais dame!... si elle vous eût prévenu de son coupable projet, ce n'eût pas été le moyen de pouvoir le réaliser. Quelle preuve avez-vous, au surplus, du fait que vous venez d'énoncer.

— Daignez, monsieur le magistrat, prendre connaissance de la dépêche télégraphique que l'effrontée n'a pas craint de m'adresser de Dieppe aujourd'hui même. Vous jugerez alors par vos propres yeux si j'avais de sérieux motifs pour venir répandre mes larmes dans votre sein. »

Le chef de bureau lut la dépêche.

« Eh bien! monsieur, avais-je raison de venir répandre mes....

— Peste! répondit le chef de bureau, j'avoue qu'une dépêche de ce style, adressée par une femme à son mari, est furieusement compromettante pour elle. Ce sera une pièce de conviction bien précieuse si vous recourez à la justice.

— Oui, certes, j'y recourrai! répondit M. Durand avec une animation croissante. Oui, j'irai me jeter aux pieds du tribunal....

— C'est une posture fatigante qui ne vous serait pas permise, objecta le chef qui ne put s'empêcher de sourire.

— Je veux qu'on fasse asseoir les coupables sur la sellette!

— Il n'y a pas de sellette, monsieur.

— Enfin, n'importe! sur quelque chose d'infamant, entre une foule de gendarmes.

— Il n'y en a que deux par accusé.

— Ce n'est pas assez. Je ne saurais approuver cette parcimonie. Le gouvernement est assez riche pour faire

les choses plus grandement. Je veux en outre qu'on les condamne à la torture.

— Il n'y a plus de torture.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, alors? La société est donc complétement désarmée contre de pareilles atrocités : rapt et vol?

— Non, monsieur; il y a l'amende et la prison.

— Que cela!... Oh! bien mais j'y ajouterai quelque chose, moi!... J'attacherai sur le dos de la perfide un écriteau ainsi conçu, où chacun pourra lire ses crimes en toutes lettres : « *Femme légère et rapace!* » Elle en mourra de honte.

— Vous n'aurez pas le droit de faire cela, et, si vous le faites, c'est votre femme alors qui aura celui de vous traduire à son tour en police correctionnelle pour cause de mauvais traitements et de vous faire condamner à l'amende et à la prison.

— Mais, au nom de Dieu! qu'y a-t-il donc à faire? Conseillez-moi, je vous prie, monsieur, vous dans le sein de qui je suis venu répandre....

— Eh bien! comme toujours, je vous conseillerai le calme, la modération, l'indulgence même.

— L'indulgence?... quand on m'a volé dix mille francs!

— Un procès de ce genre prête toujours quelque peu au scandale. C'est souvent un résultat fâcheux pour le mari autant que pour la femme, et bien plus encore pour les enfants. Il est vrai que, dans la circonstance présente... s'il faut en croire la dépêche.... Enfin, telle est mon opinion. Et maintenant, l'autorité n'oublie pas qu'elle vous doit aide et protection. Que désirez-vous qu'elle fasse!

— Je désire.... Mais, pardon, une question encore. Vous comprenez, monsieur, qu'il me serait pénible de me retrouver face à face avec le ravisseur; un homme qui m'a rendu un très-grand service....

— Vous appelez cela un service? Oh! monsieur!...

— Je parle d'une autre affaire. Oui, un homme qui m'a rendu un très-grand service, et à qui je serais obligé de dire désormais des choses mortifiantes. La présence de ma femme ne me serait guère plus agréable, après une telle escapade. Je désire donc que l'autorité appréhende seulement au corps les dix mille francs, car l'argent, du moins, je puis le revoir sans déplaisir. Qu'on laisse les coupables continuer leur route, et que le diable les emporte! Je les livre à leurs remords seuls!

— La chose n'est pas possible. L'argent ne peut vous être restitué que par la justice ou par les coupables eux-mêmes. On ne peut pas arrêter l'un sans les autres.

— Eh bien! donc, qu'on les arrête tous, puisque le choix n'est pas permis. »

Après avoir rempli les formalités nécessaires et obtenu l'autorisation de qui de droit, le chef de bureau envoya par le télégraphe à l'autorité de Dieppe l'ordre d'arrêter la dame et son ravisseur, qui devaient s'embarquer sur le navire *les Trois-Grâces*, et de les expédier immédiatement sur Paris.

« Mais si par malheur le navire est déjà parti? objecta M. Durand.

— Le mal sera sans remède, à moins de recourir à l'extradition, quand on saura le lieu de leur refuge.

— Oui, mais, en attendant, mes dix mille francs auront été dévorés. Or, comme le bâtiment ne pourrait être encore bien loin, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'envoyer quelques gendarmes à leurs trousses.

— Vous n'y pensez pas! La gendarmerie est une institution essentiellement terrestre. Elle n'a rien du tout d'amphibie, et l'on n'a jamais vu les membres de cette honorable corporation remplir leurs utiles fonctions à la nage.

— Alors Dieu veuille qu'il en soit temps encore.

— C'est ce que vous pourrez savoir dans une demi-heure sans doute. »

M. Durand s'assit dans un coin pour attendre la réponse de Dieppe.

Il vit de là plusieurs maris qui venaient également déposer leur plainte plus ou moins amère dans le sein de l'autorité, et le malheur d'autrui ne fut pas un petit adoucissement au sien.

Enfin la réponse de Dieppe arriva : « *Il est temps encore*, » disait-elle.

« Ah ! je respire ! s'écria M. Durand. Si par malheur tout est perdu, l'argent du moins est sauf !

— On vous préviendra à domicile quand l'expédition sera arrivée, » lui dit le chef.

M. Durand lui adressa, non pas un simple salut, mais une véritable prosternation ; puis il sortit en jetant un coup d'œil de commisération triomphante sur ceux de ses confrères en infortune conjugale qui se trouvaient encore là.

« Les pauvres diables, se dit-il, n'auront peut-être pas la chance, eux, de rattraper leurs dix mille francs ! Je les plains sincèrement.



X

En effet, il en était temps encore.

Le matin de ce même jour, après avoir quitté brusquement Piquelair et le représentant du *Véridique cacao* à l'entrée de Dieppe, le capitaine Joly, comme nous l'avons supposé, avait rejoint la dame qui de loin semblait lui faire signe avec son mouchoir, au sortir du bureau télégraphique.

« Vous ne devineriez jamais, chère madame, lui dit le capitaine, avec qui je causais là-bas.

— Je n'ai pu distinguer, mon ami, à cause de la distance.

— C'était avec M. Piquelair.

— Piquelair! est-ce possible? Est-ce que son oncle l'aurait envoyé ici?

— Non, il y est venu à l'insu de l'honorable armateur, et, dans une demi-heure, il en sera reparti pour Paris. Mais à propos de départ, chère madame, il serait temps de songer au nôtre. Vous avez expédié votre dépêche : rien ne nous retient donc plus. Tout est prêt à bord. Partons!

— Non, mon ami, pas encore. Attendons le résultat de cette dépêche. Si j'ai employé ce moyen, vous le savez, c'est pour frapper un grand coup, dans l'espoir de fléchir cet homme respectable, à qui je dois bien cette marque de déférence. Je connais son excellent cœur. Qui sait?

Sous l'impression douloureuse que lui causera cette nouvelle si imprévue, peut-être nous enverra-t-il son consentement, dépêche pour dépêche.

— Oh ! je le souhaite, sans l'espérer ! Il me serait bien doux de dire un éternel adieu à cette mer que je déteste, comme tout ce qui est capricieux et turbulent, et d'aller vivre tranquillement auprès de vous, dans une délicieuse campagne, au bord d'un clair ruisseau, n'ayant plus qu'à planter mes choux, qu'à soigner mes poules et mes bestiaux, qu'à arroser mes fleurs, qu'à vous aimer surtout, vous leur reine...

— Ah ! mon ami, que c'est joli ce que vous venez de dire là !

— Ne faites pas attention : ce n'est pas joli, car c'est bien usé, mais c'est sincère. En un mot, n'ayant plus qu'à me laisser vivre au jour le jour, entouré d'enfants adorables que je n'aurais pas même eu la peine d'élever ! Combien y en a-t-il ?

— Sept, mon ami.

— Que sept ? Il m'avait semblé que c'était huit. J'aurais mieux aimé cela : ce serait un compte rond. Mais enfin la plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Et puis, un de plus, un de moins, sur la quantité.... Soyons juste, d'ailleurs; tout en regrettant le huitième, je conviens que sept constituent déjà un chiffre très-présentable et de nature à satisfaire convenablement l'amour de la famille. Je ne cesserai de le répéter, tel a toujours été mon rêve, à moi qui, orphelin dès l'enfance, comme mousse, comme matelot, comme aspirant, comme second, comme capitaine, n'ai jamais pu goûter un seul instant les douces joies d'un intérieur, sans cesse ballotté que j'étais par cette abominable flaque d'eau saumâtre qu'on appelle l'Océan.

— Ah ! mon ami, comme nous nous comprenons !... comme nos âmes se répondent !... comme nos goûts sym-

pathisent!... Une chaumière et un cœur, voilà ce que j'ai toujours rêvé, moi aussi.

— Heu!... une chaumière... c'est bien médiocre ! Passe pour le cœur, mais je refuse la chaumière. Je préfère une belle et bonne maison de campagne, bien élégante au dehors, bien confortable au dedans, avec une nombreuse valetaille et un excellent cuisinier. Mais à propos de cuisinier, je vous avoue, chère madame, que je commence à avoir une faim de loup.

— Moi, mon ami, je ne me sens pas le moindre appétit. J'ai le cœur si rempli d'émotions !

— C'est la réponse invariable des femmes ; ce qui ne les empêche pas de fonctionner très-bien, une fois qu'elles sont à table.

— Méchant!

— Venez, chère amie. Il n'y a que la première bouchée qui coûte.

En attendant la dépêche que le télégraphe pouvait leur apporter de Paris, ils allèrent s'attabler dans le restaurant voisin. Tout en devisant poétiquement sur l'amour, le destin, le bonheur, la campagne, la cuisine et les joies de la famille, ils dévorèrent, à qui mieux mieux, six douzaines d'huîtres, quatre côtelettes, une galantine, un pâté de foie et deux perdreaux, arrosés de chablis première, d'excellent bordeaux, de café, de chartreuse et de curaçao. Il n'y a pas de gouffre pareil à l'estomac des femmes sensibles et romanesques, lorsqu'elles veulent bien descendre des hauteurs de l'empyrée et renoncer à l'ambroisie pour le gigot de mouton. Ce sont elles qui ont donné le nom de châteaubriand à l'ancien bifteck.

Vers cinq heures, la dame retourna seule au télégraphe.

En la voyant, l'employé ne put se défendre d'un sentiment de tristesse.

« Eh bien ! monsieur, est-il venu quelque chose pour moi ?

— Hélas! non, madame. »

Au ton dont il prononçait cet hélas! on eût pu croire que l'employé éprouvait le désir de révéler à la dame inconnue quelque chose de grave, mais il n'en fit rien, la discrétion étant le premier devoir des employés de cette catégorie.

« Cet homme, se dit la dame en sortant, cet homme a une figure sinistre qui m'a glacé le sang dans les veines. Serait-ce un mauvais augure? »

Elle rejoignit fort désappointée le capitaine Joly.

« Hé bien? demanda-t-il.

— Toujours rien, répondit-elle.

— Je l'aurais parié. Je n'ai jamais connu pareil entêté.

— Qu'est-ce que cela lui coûterait cependant de consentir à une chose si simple?

— Cela lui coûterait de se démentir, et c'est le plus grand de tous les sacrifices pour un vaniteux de cette espèce. N'y comptons donc plus, et partons.

— Il faut bien s'y décider enfin. »

Nos amoureux se dirigèrent vers le port, où le canot du capitaine était en permanence depuis le matin pour l'attendre.

Ils marchaient lentement, sans se douter qu'ils étaient suivis à peu de distance par trois hommes, qui semblaient hésiter à s'approcher tout à fait d'eux, comme s'ils eussent craint de commettre une erreur. Ils le firent néanmoins quand le capitaine et sa compagne furent arrivés devant l'escalier, pratiqué au bas du parapet, par lequel ils avaient à descendre dans le canot.

La dame s'arrêta là, et dit au capitaine, en prenant un air solennel :

« Mon ami, avant de vous confier irrévocablement ma destinée, j'éprouve le besoin de faire un dernier appel à votre loyauté. Jurez-moi de nouveau ce que vous m'avez déjà juré sur les cendres de votre tante.

— Qu'à cela ne tienne, chère amie, pour vous rassurer tout à fait, répondit en souriant le capitaine. Je le rejure donc, et, si cela peut vous être agréable, j'y joins les cendres futures de mes deux oncles. Êtes-vous satisfaite.

— Oui, mon ami, car je vous crois incapable de manquer jamais à un serment aussi saint. Ah! monsieur Durand! monsieur Durand! s'écria-t-elle ensuite, ne vous en prenez qu'à votre obstination si je vais chercher le bonheur sur la rive étrangère! Puisque je vous ai prévenu de mon départ, et que vous n'avez pas daigné me répondre, c'est sur vous que retombera toutes la responsabilité de mon exil. Adieu!

— Elle a prononcé le nom de M. Durand, dit tout bas à ses compagnons l'un des trois hommes mystérieux qui avaient fini par cerner les fugitifs. Plus de doute! tel est le nom qui se trouve dans le télégramme expédié par la préfecture de police de Paris. Ce sont eux. Attention!

— Maintenant, mon ami, reprit la dame, je suis prête : partons.

Mais comme elle levait son joli pied pour le poser sur la première marche de l'escalier, l'un des trois hommes, celui qui paraissait être leur chef, se posa vivement devant elle.

— Pardon, madame, lui dit-il avec une extrême politesse; j'aurais une importante communication à vous faire.

— Une communication?... Serait-ce de la part de M. Durand?

— Précisément, madame.

— Vous l'entendez, mon ami, s'écria-t-elle en s'adressant au capitaine. Nous l'avions mal jugé. C'est sans doute son consentement qu'il nous envoie. Parlez, monsieur, ajouta-t-elle en se retournant vers l'ambassadeur présumé de M. Durand. Nous vous écoutons tous deux avec la plus vive anxiété.

— En ce cas, madame, et vous, monsieur, veuillez prendre la peine de me suivre.

— Et pourquoi vous suivre, monsieur?

— Hélas! madame, et vous aussi, monsieur, je regrette de vous le dire, mais j'ai mission de vous arrêter tous deux.

— Nous arrêter! s'écrièrent ensemble la dame et le capitaine.

— Et de quel droit? continua-t-elle.

— Le voici, madame, et vous aussi, monsieur, répondit le commissaire de police en découvrant son écharpe.

— Et au nom de qui, monsieur? reprit la dame.

— Au nom de ce même M. Durand à qui vous faisiez l'honneur de prononcer son nom tout à l'heure.

— Et en vertu de quoi?

— En vertu de ce mandat d'arrêt expédié par le télégraphe.

— Ah! je m'explique maintenant la figure consternée qu'avait tout à l'heure l'employé. Et quel motif, monsieur?

— Je l'ignore, madame. Les motifs ne me regardent jamais, et je n'ai point à raisonner les ordres que je reçois. Il n'y aurait pas de société possible si chacun s'avisait de vouloir raisonner à sa guise. L'autorité compétente m'ordonne d'arrêter, j'arrête. Elle m'ordonnerait de m'arrêter moi-même, que je m'empoignerais au collet de mes propres mains, et que je me dirais: « Allons marche! » comme je me fais l'honneur de vous en prier en ce moment. Ah! bien oui, les motifs!...

— Mais c'est une horreur! une indignité! s'écria la dame. Votre M. Durand n'a aucun droit sur moi.

— Il prétend le contraire, madame.

— Je suis majeure.

— Je suis trop poli, madame, pour vous contredire.

— Je suis libre de mes actions.

— C'est une question, madame, que vous débattrez avec lui à Paris, car j'ai l'ordre de vous y faire conduire par le plus prochain convoi Et vous aussi, monsieur, comme complice de madame.

— Moi aussi ?... Ah bah ! voilà qui est drôle ! se contenta de répondre le capitaine avec son flegme habituel.

— Je proteste ! reprit sa pétulante compagne, dans un paroxysme de colère. Je ne veux pas y retourner ! on me tuera plutôt ! Je vais appeler la population à mon aide ! je vais crier à la garde !

— Calmez-vous, chère amie, lui dit son compagnon. La résistance est inutile, et ne produirait qu'un scandale de plus.

— C'est vous ! vous un homme ! qui parlez ainsi !... Je ne vous croyais pas si poule mouillée !... Hé bien ! soit ! je ne demande pas mieux, ajouta-t-elle par un de ces brusques revirements qui sont particuliers aux natures violentes. Au moins je pourrai lui dire en face ce que je pense de son abominable procédé. Qu'on m'emmène, mais tout de suite ! tout de suite ! tout de suite !

— Vous ne tarderez pas à être satisfaite, madame, répondit le commissaire, car le train va partir dans un quart d'heure.

Un quart d'heure après, en effet, le convoi du chemin de fer les emportait vers Paris, dans un wagon spécial où le commissaire avait fait monter ses deux agents pour les garder.

Ils étaient déjà à moitié chemin de Paris que les badauds, attirés par les cris de la dame, stationnaient encore sur le port, à l'endroit où s'était opérée l'arrestation, et contemplaient cet endroit, la plupart sans rien dire, si ce n'est des mots invariables.

— Où ça s'est-il passé ?

— Ici.

— Ah !

Les badauds y revinrent le lendemain, le surlendemain, et huit jours de suite. C'est toujours ainsi à Paris comme à Dieppe, à Dieppe comme partout. Qu'un chat tombe d'une gouttière, et toute la ville viendra flâner successivement sur le théâtre de ce douloureux accident, jusqu'à ce qu'un autre accident accapare à son tour la sottise publique.

Je vous laisse à penser les étranges commentaires auxquels l'événement donna lieu dans la ville. C'étaient de faux-monnayeurs, des incendiaires, des assassins, des conspirateurs, que sais-je, et mille histoires fantastiques étaient brodées sur ces différents canevas ; car, telle est la malveillance naturelle de l'esprit humain, que tout homme arrêté en pleine rue est nécessairement un scélérat aux yeux des gens qui le voient passer entre ses deux gardes



XI

Au sortir de la préfecture de police, M. Durand avait dû retourner en toute hâte à son bureau pour y expédier quelques affaires urgentes. Telle est la tyrannie des professions; il faut en accomplir les devoirs, quel que soit l'état de cœur, d'esprit ou de santé dans lequel on se trouve. C'est le bureaucrate, ayant la colique ou la migraine, qui se voit obligé de griffonner des paperasses, d'écrire des rapports ou d'additionner des colonnes de chiffres à dépasser en hauteur celle de la place Vendôme ; c'est l'acrobate, n'ayant rien mis dans son estomac depuis vingt-quatre heures, qui est obligé de manger d'abord des étoupes enflammées pour gagner un morceau de pain ; c'est l'acteur, qui a perdu son père ou sa mère le matin, et qui est obligé de débiter des lazzi le soir pour faire rire le public; ainsi de suite. Tant il est vrai, tout bien examiné, qu'il n'y a guère d'agréable en ce monde que la profession de gros rentier, et que la plus douce des occupations est celle de n'avoir absolument rien à faire. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il !

M. Durand ne pensa guère à dîner, et sa besogne, retardée par sa sortie de l'après-midi, le retint jusqu'à une heure assez avancée de la soirée, d'autant qu'il n'y avait guère la tête, et qu'il fut obligé de recommencer plusieurs fois les mêmes opérations.

Il était près de onze heures lorsqu'il arriva devant sa

maison. Il éprouva alors une hésitation bien naturelle, et fut longtemps à rôder devant, sans oser y entrer, tant il redoutait de ne plus trouver chez lui ce qu'il avait l'habitude d'y revoir avec plaisir, sa femme et son argent.

Il se décida cependant, au coup de minuit, pour ne pas payer à sa portière l'impôt de cinquante centimes qu'elle exigeait des retardataires ; mais ce fut avec un tremblement nerveux et en flageolant sur ses jambes qu'il pénétra dans son appartement.

Sa bonne, en le voyant trébucher à chaque pas, l'accusa mentalement d'ivrognerie.

— Ah ! ah ! se dit-elle, quand les chats n'y sont pas, les souris dansent. Monsieur a profité de l'absence de madame pour faire ses farces. Il n'est pas rentré dîner. Il sera allé au restaurant avec des amis ; qui sait? en partie fine peut-être, et il se sera grisé. Aurait-on pu s'en douter, à voir cet air sainte-nitouche !... Oh ! les hommes ! On a bien raison de dire que le meilleur n'en vaut rien : je n'en excepte que le pompier qui me recherche en mariage. Celui-là, par exemple, est le modèle de toutes les vertus.

— Est-il venu quelqu'un en mon absence ? demanda machinalement M. Durand.

— Oui, monsieur, il est venu une tête de veau.

— Une tête de veau !... qu'entendez-vous par ces paroles mystérieuses?

— Il n'y a pas de mystère là-dedans. A peine arrivée à Poissy, hier, madame vous a envoyé une tête de veau superbe, qu'on a apportée ce matin, aussitôt après votre départ pour le bureau. Elle a voulu vous prouver ainsi qu'elle pensait à vous, et se rappeler elle-même à votre bon souvenir.

— Ah! certes, elle n'avait pas besoin de cela ! répondit M. Durand d'un air farouche; je n'y pense déjà que trop !

— Hé quoi ! monsieur, c'est comme cela que vous savez gré à madame d'une attention si délicate ?

— Attention, oui; mais délicate, non; du Machiavel tout pur! C'était encore pour mieux cacher son jeu, pour mieux endormir ma sécurité, jusqu'au moment où elle pourrait me braver en vain.

— Ah! mon Dieu ! se dit la bonne, je ne l'avais jamais vu gris. Comme il a le vin mauvais !

M. Durand était entré dans la chambre des enfants, sans trop savoir où il allait. Quand il les aperçut dormant d'un profond somme :

— Les voilà, ces petits monstres! s'écria-t-il. Mais non... ce n'est pas leur faute.

Et comme il s'était pris à les contempler, il sentit revivre dans son cœur la tendresse qu'il leur portait.

— Elle a beau dire, la malheureuse, plus je les regarde, plus je me sens leur père !

Il est de fait que la ressemblance était frappante. Ils étaient, pour ainsi dire, la photographie vivante de M. Durand.

« Mais alors, continua-t-il d'une voix émue, après les avoir embrassés dans leur sommeil, pourquoi cherchait-elle à m'inculquer des doutes sur leur état civil, sur un fait dont la loi elle-même interdit la recherche? C'était donc pour me frapper doublement? Quelle effrayante perversité !

— Tiens se dit la bonne, en lui voyant des larmes dans les yeux, voilà que son vin tourne au tendre !

— Allez vous coucher ! » dit M. Durand avec brusquerie, pour dissimuler l'émotion qu'il éprouvait, et qu'il alla cacher dans sa chambre.

Elle était naturellement déserte.

La colère le reprit, à la vue surtout du secrétaire qui avait renfermé ses chers dix mille francs. Il fit un mouvement pour l'ouvrir, puis il recula, redoutant l'impression

poignante que lui eût causée la vue du tiroir désormais veuf de dix billets de banque.

Il passa tout le reste de la nuit dans une agitation extrême, à se promener de long en large, en prononçant des paroles incohérentes.

La bonne, qui l'entendit murmurer ainsi jusqu'au matin, trouva que décidément il avait le vin bavard.

Enfin, quand il fit grand jour, et que l'heure de retourner à son bureau fut venue, M. Durand ne put résister, avant de partir, à la curiosité fiévreuse de voir au moins la place où ses dix mille francs avaient reposés si longtemps.

« C'est là pourtant qu'était mon trésor, dit-il, en hochant tristement la tête; et c'est là qu'il n'est plus !... Oh ! les brigands !... je veux inventer pour eux un supplice quelconque ; je veux faire un exemple terrible ; je veux que la postérité en frémisse d'épouvante ! je veux...

Tout en s'exclamant ainsi, M. Durand ouvrit le tiroir du secrétaire.

O miracle !... les dix mille francs y étaient encore.

Il resta anéanti de stupéfaction.

« Est-ce que, par hasard, j'en aurais eu vingt mille au lieu de dix? se dit-il, en cherchant à fixer ses souvenirs. Mais non, non, je n'en avais bien que dix. »

Et alors il les compta et recompta d'une main tremblante, puis finit par les embrasser dans un transport de joie.

« Cette vue m'a fait du bien, ajouta-t-il, elle réhabilite à moitié la malheureuse dans mon estime. Si elle continue d'être une perfide, elle n'est pas du moins une voleuse. Mais dans quel but cherchait-elle à se noircir à tort dans mon esprit en s'accusant faussement d'un pareil larcin? Je m'y perds ! Oh ! quelle idée! Oui, oui, plus je réfléchis aux divers éléments du chaos où je vis depuis hier.... plus le doute envahit mon esprit.... Cette tête de

veau venue de Poissy.... ces dix mille francs que je trouve là.. . Grand Dieu! si ce fatal télégramme n'était pas d'elle! Non, j'en ai maintenant la conviction, il n'est pas d'elle. Oh! je vais partir à l'instant même pour Poissy... Je la retrouverai certainement au sein de sa noble famille... et je lui demanderai pardòn, à genoux, de mes injustes soupçons. »

Et sans plus tarder, M. Durand s'élança hors de l'appartement.

La bonne qui le vit partir comme une muscade, se dit:

Il n'est pas encore dégrisé d'hier. Décidément, il a le vin coureur.

Mais M. Durand se trouva nez à nez à sa porte avec un messager officiel.

« M. Durand?

— C'est moi.

— Vous êtes attendu à la préfecture de police?

— Pourquoi?

— Pour y voir Mme votre épouse, qui vient d'y arriver de Dieppe avec son complice.

— Hélas! hélas! vaine illusion! s'écria M. Durand, que cette nouvelle péripétie faillit faire s'asseoir dans l'escalier. Il était écrit que je boirais le calice d'amertume jusqu'à la lie. Résignons-nous. »

Et il suivit piteusement l'employé.



XII

Cette dernière secousse avait été si rude pour M. Durand, qu'il suffit du trajet de son domicile à la préfecture de police pour changer complétement sa physionomie et le faire passer enfin, du blafard où nous l'avons laissé, à la teinte safran, par suite d'un extravasement subit de bile.

Sa bonne n'aurait pas manqué de dire qu'il avait le vin jaune.

Le chef de bureau eut peine à reconnaître dans ce citron ambulant l'homme qui était venu la veille répandre ses larmes conjugales dans le sein de l'autorité.

« Vous voyez, lui dit-il, que l'on n'a pas perdu de temps. Les coupables ont été appréhendés à Dieppe, au moment même où ils allaient s'embarquer. Rassurez-vous donc : votre femme était encore nantie de la somme en question.

— Quelle somme, interrompit M. Durand, comme s'il sortait d'un songe.

— Mais, parbleu! la somme qu'elle vous avait enlevée.

— Ça n'est pas possible.

— Le procès-verbal du commissaire de Dieppe en fait foi. Il l'a mise sous scellé entre les mains des agents qui ont accompagné les coupables.

— Mais, monsieur, la malheureuse ne m'a rien volé du

tout. Elle m'avait trompé, même sous ce rapport! J'ai retrouvé les dix mille francs intacts dans mon secrétaire.

— Êtes-vous bien sûr de n'avoir pas été sous l'empire d'une hallucination?

— Très-sûr, monsieur, et il est de mon devoir de déposer cette rectification dans votre sein; mais après cela j'aurais eu la berlue que cela ne m'étonnerait pas. Figurez-vous, monsieur, qu'en rentrant chez moi, hier soir, j'y ai trouvé une tête de veau.

— Une tête de veau?... que me chantez-vous là?... Quel rapport y a-t-il entre votre mésaventure et une tête de simple veau?

— Il y en a plus que vous ne sauriez l'imaginer.

— Ma parole d'honneur, se dit le chef avec un sentiment de commisération, je crois que le pauvre diable a perdu la sienne!

— Et en effet, continua M. Durand, suivez bien mon raisonnement, je vous prie : cette tête de veau est censée m'avoir été envoyée par ma femme du sein de sa noble famille, sise à Poissy. Vous comprenez?

— Pas trop, je vous l'avoue.

— C'était une infernale machination de plus. Il en est de cette tête de veau comme de mes enfants, dont elle me contestait l'origine. J'ai senti, là, qu'elle mentait, et je suis sûr maintenant qu'ils m'appartiennent. Mensonge! mensonge que tout cela! Rien de plus simple.

— Ah! si vous trouvez tout cela très-simple?... interrompit le chef de bureau, qui l'écoutait avec stupéfaction. Décidément, ajouta-t-il à part, la tête déménage. Au surplus, reprit-il tout haut, j'ai assez de tous ces logogriphes!... vous allez vous en expliquer avec madame elle-même; elle est là, dans le cabinet voisin, avec son complice et leurs deux gardes. Je vais les faire comparaître devant vous.

— Je ne veux pas la voir ! s'écria M. Durand en se levant comme poussé par un ressort, et en faisant un pas vers la porte de sortie ; je ne veux pas les voir, car je les exterminerais! .

— Vous n'exterminerez personne, et vous les verrez. Une confrontation est indispensable. Il faut bien d'ailleurs que vous prononciez sur leur sort, soit en vous désistant de la plainte, soit en la maintenant.

— A quoi bon ? Ils sont pris, qu'on les garde. Je ne veux plus entendre parler d'eux.

— Permettez, permettez.... Qu'on les garde, c'est bientôt dit; mais vous ne pouvez pas laisser indéfiniment des inculpés sur les bras de l'autorité. Il faut une solution quelconque »

Et se tournant vers un garçon de service :

« Qu'on les introduise ! » lui dit-il.

L'instant d'après, la dame au télégramme et le capitaine Joly faisaient leur entrée, peu triomphale, sous l'escorte de deux agents qui les avaient accompagnés.

« Voici votre femme, monsieur.

— Qui ça?... madame? répondit M Durand ; je n'ai nullement l'honneur de la connaître.

— Et vous, madame, voici votre mari, continua le chef de bureau.

— Qui ça?... cet homme jaunâtre?... au grand jamais !

— Je n'ai plus de femme, et n'en veux plus avoir !

— Je n'ai plus de mari, mais j'espère bien en prendre tôt ou tard un autre.

— Ménagez vos expressions, madame, je vous prie, interrompit le chef. Celles que vous venez de proférer sont cruelles pour monsieur, qui a déjà tant à se plaindre de vous. Du reste, il est bien facile de dire, de part et d'autre, dans un accès de mauvaise humeur : « Je n'ai plus de femme !... Je n'ai plus de mari ! » ce sont là des mots ; mais voici des faits. »

Et le chef de bureau tira d'un dossier une feuille de papier qu'il présenta d'abord à M. Durand.

« Reconnaissez-vous, monsieur, ce télégramme? reprit le chef de bureau en s'adressant à M. Durand.

— Oui, c'est celui que j'ai déposé hier dans le sein de l'autorité.

— Très-bien. Et vous, madame, reconnaissez-vous ce même télégramme pour celui que vous avez expédié de Dieppe à Paris?

— Oui, monsieur.

— Très-bien! Donc, vous êtes mari et femme. Vos dénégations sont inutiles. Vous ne sauriez nier plus longtemps les liens sacrés qui vous unissent. Il me semble que c'est clair. Voilà enfin l'affaire qui s'élucide.

— Mais pas du tout! interrompit la dame. Je vous répète que monsieur n'a jamais été mon mari.

— Madame dit vrai, ajouta M. Durand. Elle ne m'a jamais fait l'honneur d'être ma femme. Et Dieu sait si j'en suis aise maintenant! O Virginie! est-il possible! tu ne serais pas l'auteur de cet abominable message?... tu serais restée pure?... tu respirerais véritablement à Poissy, au sein de ta noble famille?... et ce serait par tendresse, et non point par une infernale rouerie, que tu m'aurais envoyé cette tête de veau? Merci, mon Dieu, avec quel charme je la dégusterai.

— Allons, bon! s'écria le chef de bureau, dont la patience était à bout; voilà l'autre qui revient à sa tête de veau!... Nous retombons dans le gâchis plus que jamais! c'est à en perdre l'esprit! Mais, continua-t-il en s'adressant à l'inculpée, si vous n'êtes pas la femme du plaignant, qui donc êtes-vous, madame?

— Je suis madame veuve Lamouroux.

— Mais alors cette dépêche était donc une mystification? Je ne vous cache pas que la plaisanterie est fort mauvaise!

— Ce n'était nullement une plaisanterie.

— Rien de plus sérieux, au contraire, ajouta le capitaine Joly. Il s'agissait d'assurer notre bonheur. Je suis las d'être sans cesse ballotté dans ce grand panier à salade qu'on appelle un vaisseau; je suis las de ressembler à un vagabond sans famille, sans amis, sans domicile, aujourd'hui en France, six mois après aux antipodes; je suis las de ce mouvement perpétuel qui peut convenir à une boule, mais non pas à un être raisonnable. Je veux du repos, de la tranquillité, du loisir; je veux pêcher à la ligne dans l'eau pure d'un clair ruisseau; je veux avoir des poules, des canards, des pintades; je veux finir mes jours dans une jolie maison de campagne, auprès d'une femme charmante qui m'apporte une famille toute faite. Voilà mon rêve, monsieur, et vous voyez que c'est très-sérieux.

— Quel galimatias champêtre vient donc me faire celui-là? pensa le chef de bureau; puis il répondit tout haut : — Permis à vous, monsieur, de rêver les charmes de la famille; mais alors on s'en fait une soi-même et on ne prend pas celle d'autrui.

— Je n'ai pris, monsieur, la famille de personne.

— Parce que l'autorité y met bon ordre. Mais, au surplus, ce n'est pas la question pour le moment. Revenons-y. Or, madame, si votre dépêche n'était pas une mauvaise plaisanterie, pourquoi l'adresser à monsieur que voici?

— A monsieur!... je ne lui ai rien adressé du tout.

— Mais à qui donc l'adressiez-vous?

— A M. Durand.

— Mais le voici justement, M. Durand!

— Où ça?

— Là, là! il vous crève les yeux!

— Monsieur, dont la figure est si drôlement badigeonnée!... Ce n'est pas là M. Durand.

— Je vous demande mille pardons, belle dame, je le toujours, car c'est le nom que j'ai reçu de mes pères,

et c'est à ce titre que j'ai eu l'avantage de recevoir votre agréable épître.

— Comment, monsieur, vous osez dire que c'est à vous qu'elle a été adressée?

— Hélas! belle dame, plût à Dieu qu'il en fût autrement!

— Ainsi, vous prétendez être M. Durand de la rue Saint-Denis?

— Si vous voulez bien le permettre, belle dame.

— C'est une imposture! Je ne sais quel est votre but, mais je le divine : vous cherchez à égarer l'autorité.

— Je la respecte, madame; je dirai même que je la vénère, et j'ai l'honneur de vous certifier....

— Silence! interrompit le chef de bureau qui depuis quelques instants commençait à suspecter véhémentement les intentions du plaignant. Devant les dénégations si formelles de madame, devant le trouble qu'elles semblent vous causer, devant les histoires vraiment saugrenues que vous me contez depuis hier : ces 10,000 francs perdus, ces 10,000 francs retrouvés, cette tête de veau que vous mêlez si étrangement à l'affaire.... que sais-je encore? et cet air larmoyant qui pourrait bien n'être que de la comédie; en un mot, devant tout ce que votre conduite me semble offrir de louche, je crois devoir demander à qui de droit votre arrestation provisoire, jusqu'à plus ample informé.

— Hélas! monsieur répondit humblement M. Durand, le respect que je professe pour l'opinion d'un homme tel que vous me ferait douter moi-même de mon identité, si je n'avais pas une si longue habitude d'y croire. Or, dans le but de la constater, ayez l'extrême bonté d'envoyer à l'étude de l'homme d'affaires dont je suis le principal clerc, rue Saint-Denis, nº 110. On trouvera là....

— Ah! je vous prends, monsieur, en flagrant délit, interrompit Mme veuve Lamouroux avec sa vivacité ordinaire. Votre mémoire sert mal votre audace. Vous ne vous

rappelez pas même le vrai numéro de M. Durand. Ce n'est pas 110, c'est 210.

— Je le proclame avec vous, madame, le numéro 210 possède un M. Durand, riche armateur. J'ai même l'honneur de le connaître, car c'est un des principaux clients de l'étude. Si donc c'est à ce monsieur Durand que vous avez affaire, ma loyauté m'oblige à vous prévenir que ce n'est pas moi.

— Merci bien! il ne vous manquerait plus que de vouloir vous faire passer pour mon oncle à mes propres yeux.

— Comment! s'écria le chef de bureau, il y a maintenant deux Durand? C'était déjà bien assez d'un!... Tout cela devient de plus en plus ténébreux.... Mais nous viendrons à bout de l'éclaircir. Que personne ne sorte, et qu'on aille chercher l'autre Durand! »



XIII

M. Durand l'armateur était rentré dans Paris, avec le capitaine Filin, le lendemain du retour de son neveu Piquelair, et le matin même du jour où se passait, à la préfecture de police, la scène que nous venons de raconter.

La première pensée de l'armateur fut de demander où était son neveu.

« Il est encore couché, lui répondit-on.

— Comment! encore couché à dix heures du matin, lui qui dès sept heures saute toujours à bas de son hamac! Serait-il indisposé?

— Non, monsieur, il est seulement très-fatigué.

— Fatigué de quoi?

— D'être rentré fort tard. »

Piquelair, en effet, n'était revenu de Dieppe que par le dernier convoi, à cause du chocolatier qui avait voulu placer encore quelques-uns de ses véridiques produits le long de la route.

« Qu'on aille le réveiller, reprit l'armateur. Et Mme Lamouroux, ma nièce? je ne la vois pas non plus; elle est si exacte d'ordinaire à venir surveiller le service de mon navire.

— Mme veuve Lamouroux n'est venue qu'une fois depuis votre départ, et n'a fait qu'entrer et sortir. On ne l'a pas revue.

— Comment! on ne l'a pas revue?... elle qui demeure

dans cette même corvette, à l'étage au-dessus de moi! Elle est donc malade?

— Non, monsieur, elle s'est absentée en disant qu'elle partait pour la campagne.

— Voilà qui est singulier! Quant à ses sept enfants, messieurs et mesdemoiselles mes neveux et nièces, je n'ai pas besoin de m'en informer : ils font assez de tapage là-haut pour que je n'aie aucun doute sur leur présence. Veuillez m'excuser un instant, capitaine Filin; je vais jeter un coup d'œil dans mes bureaux, ici à l'entrepont, et je suis à vous. »

L'armateur descendit au rez-de-chaussée, et trouva son équipage en désarroi. Plusieurs commis étaient absents, et ceux qui étaient présents paraissaient fort peu préoccupés des affaires de la maison. Il en vit un qui achevait d'écrire les dernières scènes d'un vaudeville intitulé : *Christophe Colomb dans la rue Saint-Denis*. Un autre s'efforçait de rimer des couplets à Mlle Amanda, figurante au théâtre Saint-Marcel; un troisième, la casquette sur le côté de la tête, donnait de vive force au plus vieil employé de la maison une leçon de cachucha.

A la vue du patron, qui leur produisit l'effet de la tête de Méduse, le vaudevilliste se coucha sur son manuscrit, le poëte voulut avaler ses vers à Amanda, le professeur de cachucha resta comme pétrifié, une jambe en l'air et les bras tendus dans la position d'un homme qui donne sa bénédiction, et enfin le vieil employé retomba tout essoufflé dans son fauteuil de cuir.

Après une rude admonestation infligée aux délinquants, l'armateur prit connaissance de plusieurs lettres survenues en son absence. Une de ces lettres le stupéfia. Elle était datée de la veille au soir, sept heures. Son correspondant de Dieppe lui annonçait que le capitaine des *Trois-Grâces* venait d'être arrêté sur le port avec une femme, au moment où il se disposait à la conduire à son bord.

« Un rapt, sans doute! un enlèvement de mineure peut-être! pensa l'armateur. Le capitaine Joly n'aura pas craint d'abuser de son expérience pour séduire l'innocence! Ah! que je me félicite à cette heure de n'avoir jamais voulu consentir au mariage de ma chère nièce avec cet homme, dont la perversité se cachait mal sous les dehors de la douceur et de la simplicité. Je vais songer à remplacer le capitaine Joly dans le commandement des *Trois-Grâces*, qui ne peuvent rester longtemps à dormir ainsi dans le port. »

L'armateur remonta auprès du capitaine Filin.

« Je vous demande pardon, capitaine, lui dit-il, de vous avoir laissé seul si longtemps, mais j'ai trouvé un branle-bas général dans le bâtiment. Tout s'en va à la dérive. Celle qui en tient le gouvernail, ma nièce, a abandonné la barre, et mon neveu est encore dans son cadre. »

Au même instant parut Piquelair, se frottant les yeux et bâillant.

« Ah! te voilà, toi? Es-tu bien sûr qu'il fasse jour à ce moment sous notre latitude?

— Mon oncle, veuillez m'excuser; mais je ne vous attendais que ce soir.... et la fatigue que m'a causée le soin de vos affaires pendant votre absence.... Et puis, pour tout vous dire avec la franchise que vous me connaissez, figurez-vous qu'hier soir, après dîner, j'ai voulu faire un extra; je suis allé au café-concert, et l'on y fait de si bonne musique que je n'ai pu m'arracher que fort tard aux séductions de ce lieu vraiment enchanteur.

— Toujours ta passion malheureuse pour la musique! Ah ça! mon garçon, reprit-il à haute voix, nous sommes venus sur lest, le capitaine et moi, c'est-à-dire que nous n'avons pris encore qu'une goutte de café. Passe à la cambuse, et dis au maître coq de nous servir à déjeuner. Il me semble que mon estomac jaugerait la ration de quatre hommes. — Excellent marin, continua-t-il en regardant

Piquelair s'éloigner. Candide, franc, obéissant, laborieux comme un nègre! Voilà comme il faut avoir des neveux ou ne pas s'en mêler! »

Le déjeuner fut bientôt servi, et l'on se mit à table. Mais l'armateur n'avait pas encore avalé sa première bouchée qu'on vint lui remettre l'ordre de se rendre immédiatement à la préfecture de police.

La maison se fût écroulée qu'il n'eût pas éprouvé plus d'épouvante.

Le premier moment de stupeur passé :

« Voilà qui est étrange! s'écria l'armateur devenu pâle et tremblant. Que diable peut-on me vouloir à la préfecture de police? Est-ce que, par hasard, je me serais rendu coupable de quelque chose d'illicite.... d'un délit.... d'une contravention.... d'un crime même, sans m'en douter?... Eh! mon Dieu! ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu un homme s'être endormi parfaitement honnête et se réveiller profondément scélérat Dernièrement encore, je lisais une métamorphose de ce genre dans la *Gazette des Tribunaux*. Un individu plein d'aménité dans l'état de veille, et devenu féroce en état de somnambulisme, avait exterminé, en dormant, sa femme, ses dix enfants, son père, son grand-père, son aïeul, son bisaïeul, sans se rappeler ensuite l'énorme besogne qu'il avait faite. Voilà un sommeil qui n'était pas précisément celui de l'innocence! — Dis-moi, Piquelair, as-tu remarqué si je me levais parfois la nuit, si j'errais à travers la maison d'un air hagard, si même je me promenais en chemise sur le toit?

— Non, mon oncle.

— Tant mieux!... En effet, j'ai beau descendre à fond de cale dans ma conscience, je n'y trouve rien. Que diable est-ce donc? M'aurait-on signalé comme un ennemi de l'autorité, moi qui me suis toujours montré fidèle à n'importe quel gouvernement établi. Certes, sous ce rapport,

on ne peut pas m'accuser d'avoir jamais varié. Ce n'est donc pas cela. Mais j'y pense.... on a peut-être eu l'imprudence de mettre quelques pots de fleurs sur une de mes écoutilles.... de mes fenêtres, veux-je dire, contrairement à l'ordonnance?...

— Non, mon oncle, il n'y en a pas un seul.

— Ma foi! je renonce à deviner l'énigme; mais nous en saurons bientôt le mot. L'ordre est impératif, il n'y a pas à louvoyer. Holà, mousse! continua l'armateur en s'adressant à un grand diable de laquais, fais avancer mon yacht.

— Votre yacht, monsieur?...

— Mais oui.... mon coupé. Toi, Piquelair, tu me remorqueras. Je ne suis pas fâché d'avoir là quelqu'un de dévoué contre qui je puisse m'embosser à l'occasion. Quant à vous, capitaine Filin, continuez de déjeuner, et excusez-moi de ne pas vous tenir compagnie. Quand l'autorité commande, vous comprenez, il n'y a pas moyen de ne point amener pavillon. Entre marins, d'ailleurs, on agit sans façon. Au revoir, j'aime à l'espérer; mais recevez mes adieux à tout hasard : on sait bien quand on va là, mais on ne sait pas toujours aussi bien quand on en sortira. »

Quelques instants après, l'armateur Durand, accompagné de Piquelair, voguait sur son yacht dans les eaux de la préfecture de police.

« Je ne te dissimulerai pas, mon garçon, disait-il en route à son neveu, je ne te dissimulerai pas que plus nous approchons du port, plus j'éprouve de borborygmes, plus mon mal de mer augmente. »

Et en effet, quand ils furent arrivés à destination, l'armateur éprouvait un tel roulis sur ses jambes, qu'il fut obligé de s'appuyer fortement sur son neveu pour pouvoir monter l'escalier qui conduisait au bureau indiqué.

« Allons, allons, mon oncle, un peu de courage! On est homme ou on ne l'est pas!

— Hé! pardieu! ce n'est pas le courage qui me manque, c'est.... je ne sais quoi. Nous sommes comme cela, nous autres marins : une fois en mer, nous affrontons sans sourciller les plus violentes bourrasques, et puis, va te promener! une fois en terre ferme, la moindre brise nous fait chasser sur nos ancres.

— Quoi qu'il en soit, nous voici arrivés, reprit Piquelair. Calmez-vous. En définitive, on ne vous mangera pas.

— Au fait, ce n'est pas probable; tu as raison. »

L'armateur, ayant fait un suprême effort pour ne pas sombrer, entra enfin dans le bureau où l'attendaient impatiemment tous les acteurs de la scène précédente. Il était si troublé qu'il n'y distingua d'abord personne. Ce fut seulement au bout de quelques instants qu'il finit par reconnaître à l'horizon la voile du capitaine Joly et de Mme veuve Lamouroux, sa nièce.

« Comment! dit-il bas à Piquelair, non moins stupéfait que lui; comment! c'est ta sotte cousine que cet imbécile de capitaine enlevait à Dieppe lorsqu'on l'a capturé?... Quelle singulière aventure!... C'est égal, je n'en suis pas fâché, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur la cause de ma présence dans ces parages. Ce n'était qu'un grain, et me voilà tout à fait rassuré. »

Mais à son tour Piquelair ne l'était plus du tout, car la moindre indiscrétion du capitaine pouvait révéler à son oncle l'escapade qu'il avait faite à Dieppe.

« Monsieur, dit le chef de bureau à l'armateur, j'ai cru devoir vous mander ici pour éclaircir une affaire des plus graves. Et, d'abord, reconnaissez-vous être M. Durand?

— Parfaitement, monsieur.

— Très-bien. Ce premier point élucidé, reconnaissez-vous ce monsieur, qui prétend, lui aussi, être M. Durand?

— Je le crois, sans pourtant l'affirmer sur l'honneur. L'homonyme que je connais comme premier clerc de mon homme d'affaires a le teint moins jaune que celui-ci.

— Hélas ! monsieur, c'est l'effet désastreux des tourments que me cause depuis hier cette conformité de noms, aussi terrible que flatteuse.

— Très-bien, dit le chef de bureau : il y a véritablement deux Durand ; c'est un point désormais acquis. Et, maintenant, reconnaissez-vous cet autre monsieur comme capitaine d'un de vos navires?

— Oh ! pardieu ! je ne le reconnais que trop, celui-là, après l'acte abominable de piraterie qu'il vient de commettre à l'égard d'une folle !

— Très-bien toujours. Enfin, reconnaissez-vous madame pour votre nièce?

— Non, monsieur ! répondit énergiquement l'armateur, chez qui la colère avait remplacé la terreur ; je n'ai plus de nièce !

— Diable ! diable ! voilà que ça se gâte de nouveau, se dit le chef ; ça marchait pourtant si bien !

— Eh quoi ! mon oncle, mon bon oncle, s'écria Mme veuve Lamouroux en se rapprochant de l'armateur, vous refusez de me reconnaître, moi votre nièce dévouée, moi que vous avez comblée de tant de marques d'affection !

— Vous l'avez singulièrement récompensée, cette affection !

— Hélas ! mon cher oncle, je ne voyais pas d'autre moyen pour obtenir votre consentement à notre mariage.

— Mauvais moyen ! car j'y consentirai moins que jamais maintenant.

— Oh ! rassurez-vous, mon oncle ; vous me revoyez digne de notre race. Plutôt la mort ! Celui dont j'aspire à porter le nom m'avait juré sur les cendres de sa tante....

— Et même sur celles de mes deux oncles, ajouta le capitaine avec sa flegmatique ironie.

— Qu'est-ce qu'ils veulent donc dire avec ce tas de cendres? se demanda le chef de bureau.

— Eh quoi! malheureuse! reprit l'armateur, dont cependant le courroux fléchissait peu à peu, tu as déjà sept enfants de ton premier mariage et tu veux te remarier! Mais s'il t'en échoit sept encore, que diable feras-tu d'une pareille cargaison? Quatorze enfants à élever, à éduquer, à lancer à l'eau!... Tu crois peut-être que ce n'est pas la mer à boire!... Et puis épouser qui? un marin! Certes, il n'est pas, selon moi, de profession plus honorable, mais il n'en est pas non plus où un mari ait plus de chances de couler bas.

— Permettez, mon cher monsieur Durand, interrompit le capitaine Joly; je n'avais pas, en me mariant, l'intention d'exposer madame à devenir veuve une seconde fois. Je voulais me retirer des flots avec la fortune très-suffisante que m'ont value vingt ans de navigation, pour aller vivre à la campagne, au bord d'un clair ruisseau, entouré de poules, de canards, de.... Et, tenez! je m'en rapporte au témoignage de votre neveu, à qui je confiais cette résolution, pas plus tard qu'hier matin, sur le port même de Dieppe.

— Comment!... mon neveu!... le port de Dieppe!... hier matin!... Qu'est-ce qu'il vient nous chanter là?... s'écria l'armateur très-interloqué.

— Rien, rien, mon oncle, se hâta de dire Piquelair en faisant signe au capitaine de se taire; il aura rêvé cela. »

Mais en ce moment même un nouveau personnage fit son entrée. C'était le représentant du *Véridique cacao* qui exécutait sa tournée hebdomadaire dans les bureaux où il avait obtenu depuis longtemps l'autorisation de venir vendre de ces petits bâtons de chocolat qu'enveloppe une feuille de plomb.

« M. Piquelair ici! s'écria-t-il. La rencontre est heureuse. Hé! bonjour donc, mon cher monsieur! Comment vous trouvez-vous de votre petit voyage à Dieppe?

— Chut donc ! lui dit tout bas Piquelaire qui aurait voulu être à cent pieds sous terre. »

Mais il était trop tard : l'armateur de la rue Saint-Denis ne pouvait plus en douter cette fois. Il prit son neveu par le petit bout de l'oreille, et, le tirant un peu à l'écart :

« Comment, drôle, lui dit-il à voix basse, tu as profité de mon absence pour te permettre d'aller voir la mer avant moi ?... C'est une humiliation que je n'attendais certainement pas de ta part !

— Mais, mon cher oncle, lui répondit sur le même ton Piquelair qui ne savait qu'imaginer, c'était dans votre intérêt.

— Ah ! par exemple !

— Je voulais m'assurer par mes propres yeux si vous pouviez tôt ou tard l'aller voir sans danger, comme vous en avez le projet.

— Hé bien ?...

— Hé bien ! à vous parler franchement, la mer, ça fait pitié ! Pas plus de vagues que sur ma main ! Figurez-vous une immense flaque d'huile, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, mais si calme qu'elle en est bête. Ce n'est pas du tout ce que représentent vos livres et vos tableaux. Tout ce qu'on dit de ses tempêtes, pure invention ! Ce sont les marins qui répandent ces bruits-là pour se faire valoir auprès des armateurs, et des compagnies d'assurances pour attraper des primes aux peureux.

— Ainsi, pas le moindre danger ?...

— Pas le moindre. Au contraire !

— En ce cas.... oui, c'est une bonne idée ! se dit le phoque de la rue Saint-Denis. Aussi bien, j'aurais tort, pour l'honneur de la famille, de leur refuser encore mon consentement après un tel esclandre. Hé bien, soit ! continua-t-il tout haut, mariez-vous, puisque le mariage vous semble être une rade si charmante. Quant à moi, je n'y jetterai jamais l'ancre !

— Que vous êtes gentil, mon bon oncle! s'écria Mme veuve Lamouroux en se précipitant au cou de M. Durand.

— Et pour rester dans notre rôle de marins, continua-t-il, nous irons faire la noce à Dieppe.

— C'est cela, dit le capitaine, nous la ferons sur *les Trois-Grâces*.

— Non pas, non pas, interrompit l'armateur, pas sur *les Trois-Grâces*, dont, par parenthèse, je donne le commandement au capitaine Filin à titre d'avancement, puisque vous abandonnez votre dunette. Nous la ferons dans le meilleur restaurant du port, d'où nous pourrons voir la mer tout à notre aise, et sans le moindre danger.... pour les dames.

— Enfin, dit avec une vive satisfaction le chef de bureau qui avait congédié l'assistance, tout s'est arrangé pour le mieux. L'erreur, qui causait tant de grabuge, provenait tout bonnement de ce que le porteur à domicile de la dépêche télégraphique avait lu : « M. Durand, rue Saint-Denis, n° 110, au lieu de n° 210. » Ce 2, mal formé, ressemblait par malheur à un 1. Voilà l'inconvénient de ne pas bien mouler ses chiffres. Mais j'avais bien toujours dit que l'affaire était des plus simples. »



XIV

La noce fut célébrée, en effet, un mois plus tard, à Dieppe. Le repas fut splendide, car on eut la précaution d'y envoyer de Paris toute la marée nécessaire, y compris les huîtres et les crevettes.

On y avait naturellement invité M. Durand, l'intéressante victime de ce télégramme, mais il ne put y assister, sa jaunisse n'étant pas encore complétement guérie. Et puis, depuis ce fatal quiproquo, son caractère paraissait tout à fait changé. D'enjoué, de loquace et de confiant, il était devenu sombre, taciturne et jaloux, il ne déposait plus ses confidences dans le sein de personne. Il défendit sa porte à M. Alfred, à l'homme qui lui avait rendu de grands services, y compris celui de venir faire de la musique avec Mme Durand pour la distraire. Et quant à Virginie, peu rassuré désormais par sa conduite irréprochable, par les excellents principes qu'elle avait puisés dans sa noble famille, et même par l'envoi des plus tendres produits de Poissy, il ne cessait d'épier ses gestes, ses paroles, ses démarches. Ah! il eût fallu bien des têtes de veau pour le tranquilliser dorénavant! Aussi sa bonne l'accusait-elle d'avoir le vin soupçonneux.

« Sans doute, se disait-il, Alfred ne m'a pas trompé; sans doute ma Virginie est restée pure; sans doute mes

10 000 francs n'ont pas disparu; sans doute, en un mot, rien n'est arrivé de ce que j'avais redouté; mais si cela n'est pas arrivé, il était possible que cela arrivât. Cette possibilité suffit à m'épouvanter pour l'avenir. »

Reste à savoir si le moyen qu'il employait n'est pas le plus propre, en pareil cas, à rendre probable ce qui ne serait que possible.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





